

Comme une Épave

par Pierre Perrault



HN

PRIX :

1fr. 50



Editions du
Petit Echo de la
Mode
P. ORSONI
Directeur
7 Rue Lemaigre
PARIS (XIV^e)

Vous dites, Mesdames,
qu'il est impossible d'être élégante !

lorsqu'on possède un budget de toilette très limité.
VOUS CHANGERIEZ VITE D'AVIS si vous connaîtiez les ressources précieuses qui vous sont offertes par

L'ALBUM DE LA MODE SIMPLE
qui paraît 4 fois par an.

Abonnements : 1 an, 3 francs ; Etranger, 3 fr. 50.

Le numéro de 36 pages : 0 fr. 75 -- Franco poste : 0 fr. 90.

Cette publication a été créée spécialement pour servir de guide aux femmes obligées d'apporter une grande circonspection dans leurs achats et de surveiller de très près toutes leurs dépenses de toilette. Dans cet album, vous ne trouvez que des modèles simples et dont la coquetterie ne réclame pas de garnitures compliquées. Toutes les parures nouvelles, qu'il s'agisse de robes du jour, de robes du soir, de toilettes de mariée, de toilettes d'intérieur, de blouses, de déshabillés, de manteaux, de vêtements pour fillettes, garçons et messieurs, ont été combinées avec une science sans pareille, pour donner à la silhouette une élégance aussi séduisante que s'il s'agissait du costume le plus riche. Vous y trouverez aussi deux pages de travaux de dames avec modèles grandeur d'exécution.

Procurez-vous l'Album de la Mode Simple, mesdames, si vous avez le souci de votre élégance et si vous désirez que l'achat de vos parures nouvelles de printemps ne soit pas une lourde charge pour votre budget de maison.

Les patrons de tous les modèles existent en pochettes, taille 44, ou à l'âge indiqué pour les Enfants, 1 fr. 25 chacun. Etranger, 1 fr. 50. Ils se font aussi sur mesure aux prix indiqués dans chaque explication.

Toutes les Nouveautés de la Saison

sont données par nos

Albums des Patrons Français "Echo" pour Dames ou pour Enfants

Nos Albums sont uniques en leur genre. Les Couturières et les Dames confectionnant leurs toilettes et celles de leurs enfants assurent qu'ils leur sont indispensables parce qu'ils contiennent le plus grand choix de toilettes nouvelles, simples, élégantes et pratiques.

Nos Albums se composent de 60 pages, grand format, dont 26 en couleurs. Sur ces 26 pages de couleurs, 8 sont hors texte sur papier fort. Elles feront de belles affiches pour les couturières. La couverture est en papier de grand luxe, artistement illustrée de 2 pages en trichromie du plus ravissant effet.

Les Albums des Patrons Français "Echo" sont indispensables à chaque dame qui veut se tenir au courant de la Mode ; leur place est chez toutes les couturières et tous les commerçants qui emploient les journaux de Modes, car ils en sont les plus avantageux et les plus pratiques.

Chaque Album en vente partout : 3 francs.

Franco par poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'Album des Patrons Français "Echo" paraît quatre fois par an

Savoir : *Album pour Dames, 15 février, 15 août.*

Enfants, 15 mars, 15 septembre.

Abonnements. — On peut s'abonner indifféremment aux deux Albums pour Dames ou aux deux Albums pour Enfants ou aux quatre Albums aux prix suivants :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50

ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50

ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

c92535

Comme une Épave

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
 2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
 3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRÈTE.
 4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
 5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
 6. Madame Victoire, par Marie THIÉRY.
 7. Tante Gertrude, par B. NEULLIÈS.
 8. Comme une Épave, par Pierre PERRAULT.
 9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
 10. La Dame aux Genêts, par L. de KÉRANY.
 11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
 12. Un Mariage "in extremis", par Claire GÉNIAUX.
 13. Intruse, par Claude NISSON.
 14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
 15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
 16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KÉRANY.
-

Chaque volume, partout (<i>chez tous les libraires</i>)	1 fr. 50
Chaque volume, franco.	1 fr. 90
Trois volumes au choix, franco.	5 fr. »
Quatre volumes au choix, franco.	6 fr. 75
Six volumes au choix, franco	10 fr. 25
Huit volumes au choix, franco	13 fr. »

Adresser commandes et mandats à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

c92535

PIERRE PERRAULT

Comme une Épave



Editions du "Petit Echo de la Mode"

P. ORSONI, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

СИМФОНИЯ
ДЛЯ ПИАНО

Comme une Épave

A ma chère petite Renée Roffard.

I

— Et puis?... dis-moi encore, mon petit...

— Ma pauvre maman!

Un sourire attristé passa sur les lèvres de Pierre d'Aunis, et, dans ses yeux d'un bleu gris, très doux, monta une pitié tendre.

Il reprit :

— Que voulez-vous que je vous dise? Cette mort a jeté le désarroi dans l'esprit de mon père. Il m'a paru surtout étonné de ce deuil imprévu qui fondait sur lui; cependant, je crois qu'il a tout de même un peu de chagrin.

— Et... les... ses enfants?

— Dame! ils sont livrés aux domestiques. Si Elia n'était pas là pour y veiller, je les plaindrais, les petits frères!

— Ton père ne t'a pas parlé de moi, quand vous vous êtes quittés? interrogea Laurence hésitante.

— Il a prononcé votre nom la première année, je vous ai dit à quel propos: c'est la seule fois.

— La seule fois!... laissa tomber la pauvre femme avec une inexprimable amertume.

Pierre inclina la tête en un geste affirmatif. Il avait deviné la pensée de sa mère et tremblait de l'encourager.

Nature énergique, un peu violente même par atavisme, âme enthousiaste et tendre, il avait partagé ses peines, il en avait souffert de toute sa tendresse filiale si ardente, si profonde! Cette rude initiation de la vie l'avait singulièrement trempé. Sa raison devançait de beaucoup son âge, — dix-huit ans. — C'était vraiment un appui d'homme que pouvait offrir son cœur dévoué.

Tandis qu'un lourd silence planait dans la pièce, point éclairée encore, où la mère et le fils, à ce déclin de jour, s'étaient retirés afin de s'entretenir

librement de choses graves, Pierre, à part lui, remontait les années, évoquait les faits, les scrutait, leur demandait le secret de réaliser ce que souhaitait sa mère, ce qu'il désirait lui-même sans trop oser y croire : la reconstitution du foyer.

Le jeune homme ignorait quels griefs avaient jadis amené le divorce de ses parents, un sentiment de délicate réserve ayant retenu Laurence de s'en expliquer avec lui. Toutefois, s'il n'avait point pénétré le fond même du conflit, en sa logique impeccable d'enfant, Pierre d'Aunis en avait fort bien déduit les causes apparentes.

Un événement heureux en lui-même, une grosse fortune, léguée au baron d'Aunis par un cousin éloigné, avait été la genèse du drame de famille qui devait se dénouer plus tard par une rupture.

Cette fortune, portant d'un bond Sosthène d'Aunis de la médiocrité à l'opulence, sonna le réveil à tous les appétits de luxe et de plaisir qui sommeillaient en lui.

Néanmoins il n'en fut pas conscient sur l'heure.

L'habitude d'une vie sérieuse et occupée, — il régissait lui-même ses terres, — n'avait pas cessé de le dominer, lorsqu'il partit pour Paris afin de prendre possession de l'héritage de son cousin. Et si, cédant à ses instances, Mme d'Aunis l'eût accompagné, peut-être son influence, puissante encore, l'aurait-elle emporté sur l'attrait du milieu malsain où se jeta tête baissée Sosthène, dès qu'il eut approché la coupe de ses lèvres.

Mais un peu par crainte d'avoir à confier Pierre à son grand-père Lortet, que l'enfant redoutait fort et affectionnait médiocrement, beaucoup parce que, rivée à ses devoirs journaliers, elle n'aimait point à quitter sa maison, Mme d'Aunis déclina la proposition de son mari, allant ainsi au-devant de l'irréparable.

L'absence du baron d'Aunis se prolongea bien au delà des limites prévues.

Depuis deux mois, il avait pris possession de l'hôtel de l'avenue Montaigne, des terres de Normandie et des valeurs en portefeuille qui venaient de lui échoir, et il n'annonçait point son retour.

Sa femme eut, à ce moment, l'intuition qu'elle avait manqué de prudence.

Les d'Aunis résidaient, l'hiver, dans le vieil hôtel familial qu'ils possédaient à Dijon, et pas-

saint la belle saison dans la terre de Lyré, située en cette région pittoresque et boisée aboutissant aux gorges sauvages autant que superbes du Val-Suzon.

L'habitation, un joli castel moderne sans prétentions architecturales, mais vaste et commode, se dressait au bord de l'éperon qui domine Etaules. Des arbres encore jeunes lui composaient une demi-ceinture d'ombre. Devant la façade principale, un vaste terre-plein, encadré de murs bas revêtus de lierre, permettait aux voitures d'évoluer. Le parc, dont le prolongement s'étendait à droite et à gauche, couvrait en avant du château toute la pente jusqu'au chemin d'Etaules. Du côté opposé, des prairies reliaient le plateau à un ressaut de la colline, dont les futaies faisaient à la grâce souriante et jeune du castel un cadre de second plan, un peu sombre, du plus merveilleux effet.

Les communs du château avaient été aménagés dans les bâtiments primitifs, restes d'un ancien prieuré, disait-on ; ce que les plafonds voûtés et les dispositions intérieures permettaient d'admettre, et que confirmait la présence du beffroi décapité qui se dressait sous un manteau de lierre à l'extrémité sud de l'éperon, dominant ainsi la contrée dont il avait jadis la garde.

Si, à l'agrément de l'habitation et de ses entours, on ajoute la beauté des sites, la proximité de forêts giboyeuses, le voisinage de vieux amis, il apparaît qu'une telle résidence possède tout ce qui attache et retient d'ordinaire.

Cette impression avait été jusqu'alors celle de Sosthène d'Aunis.

Il ne la retrouva point en lui, après sa longue absence. Un abîme s'était creusé entre les joies calmes que Lyré pouvait lui offrir et la nouvelle existence entrevue. Il promenait partout un visage ennuyé. Pierre avait encore dans l'oreille les mots désenchantés que laissait parfois échapper son père à cette époque :

« Ces murs suintent l'ennui ! Le cerveau s'atrophie à mener cette vie de cloporte !... »

Lyré, suinter l'ennui ! un blasphème !

L'enfant se vit mieux d'accord avec le baron d'Aunis, lorsque celui-ci qualifia le vieil hôtel de Dijon « un nid à rats ».

Il n'aimait pas beaucoup l'antique demeure, malgré qu'elle eût grand air. Située dans une rue

étroite et peu passante des vieux quartiers, ne possédant qu'un jardin tout petit et sans horizon, elle l'attristait. Il se réjouit en apprenant que l'on habiterait désormais Paris tout l'hiver.

Sa joie fut brève.

C'est à peine s'il entrevoyait sa chère maman, lui accoutumé à marcher dans son ombre. Lorsque Mme d'Aunis ne recevait pas, il lui fallait passer ses après-midi à rendre des visites. Le soir, elle accompagnait son mari dans le monde ou au théâtre.

Cela ne devait pas beaucoup l'amuser. Pierre avait gardé la mémoire du pli qui se creusait entre les fins sourcils de sa mère, dès qu'elle était seule... seule avec son petit garçon, un observateur dont elle ne se méfiait point.

Cette vie agitée dura quatre ans. Puis, un matin, M. Lortet débarqua chez son gendre, à Paris, sans s'être annoncé. Le baron se trouvait absent.

Le père de Laurence d'Aunis fit beaucoup de bruit, cria très fort des choses incompréhensibles à Pierre. Après quoi il intima à sa fille l'ordre de faire ses malles, de le suivre à Dijon avec son fils, et de s'installer chez lui.

Il habitait, à l'entrée de l'avenue du parc, une villa située au milieu d'un jardin. De la serre établie au premier étage, au-dessus du péristyle, on dominait l'avenue, la place Saint-Pierre et les rues fuyantes qui s'enfoncent au cœur de la ville.

Pierre affectionnait ce coin en tout temps fleuri, que l'activité inquiète du maître de céans ne disputait jamais à ses hôtes. C'était son refuge préféré durant ses séjours chez son redoutable grand-père. Il aurait plaisir à s'y retrouver, songeait-il au cours du voyage. Et puis, bonheur presque oublié, sa mère, n'étant plus obligée de faire des visites, le garderait auprès d'elle sans cesse, comme autrefois.

Sur ce point Pierre ne fut pas déçu, mais les événements extérieurs commencèrent d'assombrir sa vie.

A dater de l'installation chez M. Lortet, la crise entra dans sa période aiguë. Les domestiques se racontaient devant Pierre que, depuis son premier voyage à Paris, M. d'Aunis menait « une vie de bâton de chaise ».

Oh ! cette définition mystérieuse, combien souvent Pierre, qui n'osait rien demander, l'avait creusée sans parvenir à lui donner un sens !

Les gens approuvaient leur maître d'avoir ramené chez lui sa fille et son petit-fils. Seulement, la loi qualifiait ce départ « abandon du domicile conjugal... » Indigné des frasques de son gendre, M. Lortet avait passé outre : fort bien. Mais, à présent, M. d'Aunis demandait le divorce.

Et il l'obtiendrait ! affirmait la cuisinière.

Combien Pierre avait surpris de ces bribes de phrases qui, assemblées, l'avaient conduit à rendre son grand-père responsable de tout !

Celui-ci apportait quelquefois des papiers que Mme d'Aunis se refusait à signer. C'était alors un débordement de violences, de cris, d'invectives. Et, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la signature de sa fille, il allait criant :

— J'aurai le dernier ! J'apprendrai à ce galopin d'Aunis que Cyprien Lortet n'est pas de ceux dont on se gausse. Il était bien aise, en t'épousant, de palper les quatre cent mille francs de ta dot ! Il ne faisait pas fi de toi, dans ce temps-là, le chenapan !

Un jour, Laurence dut accompagner son père chez le juge.

Les gens disaient entre eux que M. et Mme d'Aunis étaient appelés en conciliation, et que souvent cette entrevue aboutissait à un raccommodement. Espérant qu'il en serait ainsi, Pierre alla se poster à côté de la grille d'entrée et guetta le retour des absents.

Quand il vit Mme d'Aunis revenir sans son mari, il comprit le néant de son espoir. Et cependant l'attitude de son grand-père était faite pour le lui garder. Le vieillard étranglait de fureur. Il repoussa la grille avec une telle violence, que la clef sauta dans le sable, chassée de la serrure par le choc. Et, sans aller plus loin, sans s'assurer qu'aucun passant n'était à portée d'entendre, il articula d'une voix rauque :

— Me le diras-tu enfin ! Comment vous êtes-vous quittés ?

— Vous y tenez, papa. Eh bien ! voici le résumé de notre entrevue : Résolu à reprendre sa liberté, Sosthène s'est accusé de tout ce que vous lui reprochez ; je peux même dire qu'il s'en est vanté, se déclarant indigne de reprendre la vie commune...

Pour moi, il se vengeait de vos attaques, de votre immixtion dans nos affaires de ménage. Et t'est bien pourquoi je l'excuse.

— Péronnelle ! sans cœur ! sans fierté ! Si je te ressemblais, nous serions jolis ! Il nous mettrait sous ses pieds, le gredin !

— Voici ma réponse, poursuivit froidement Laurence.

— Inutile ! je la devine.

— N'importe ! vous l'entendrez : elle vous fixera. J'ai dit à mon mari : « Divorcée ou non, je suis votre femme devant Dieu. Je n'ai pas cru commettre un acte répréhensible en suivant mon père, dont je ne prévoyais pas les desseins. Je vous demande pardon pour lui de tout ce qu'il a dit d'offensant à votre égard. Je ne veux me souvenir que de nos années heureuses. Quoi qu'il advienne, je resterai fidèle à l'engagement qui me lie vis-à-vis de vous jusqu'à la mort. »

Ces paroles prononcées, sachant qu'elles allaientachever d'exaspérer l'irascible vieillard, Laurence hata le pas vers la maison.

M. Lortet suivit sa fille, la canne levée, ne se possédant plus ; ce que voyant, Pierre courut se jeter dans ses jambes, lui criant bravement :

— Laissez maman tranquille, grand-père ; elle a besoin qu'on la laisse en repos. Je vous défends de l'insulter, d'abord !

Pierre ne se rappelait jamais sans orgueil les coups de canne que lui avait valus son intervention. Il lui semblait avoir enduré le martyre pour sa chère maman, ce jour-là !

Sa maman !... Il avait longtemps porté en lui la crainte d'en être séparé. Les domestiques de son grand-père se chamaillaient souvent en sa présence, à ce propos ; l'un soutenant que les garçons étaient invariablement confiés au père, l'autre que c'était le juge qui en décidait.

— Ah ! grand-père ! gémissait Pierre tout bas, sans vous ils m'auraient tous les deux ! Nous vivrions encore réunis à Paris ou à Lyré.

En cela, il se trompait : Sosthène d'Aunis était à jamais détaché du foyer. Sa femme ne l'eût point reconquis : elle avait laissé passer l'heure. Ses instincts, qui, sous l'influence d'une affection intelligente et sûre, habile à écarter le danger, seraient peut-être demeurés à l'état latent jusqu'à ce que les années leur eussent donné le coup de grâce, ses instincts étaient vite devenus ses maîtres, au contact du monde où il fréquentait.

Si un coup d'œil jeté en arrière faisait un instant surgir le passé, il considérait, stupéfait, cette longue suite d'années paisibles, se croyant transporté en un monde antédiluvien, où, un instant, un cauchemar l'aurait introduit.

Jeune encore, — il avait trente-sept ans lorsqu'il divorça, — de caractère léger, un peu faible, bon à la surface, égoïste au fond, d'intelligence moyenne, mais l'esprit prompt à la riposte, beaucoup d'entrain, Sosthène avait pris pied avec l'aisance d'un vétéran de haute noce.

Et nulle amertume pour lui au fond de la coupe.

La vie au grand air, les travaux agricoles auxquels tout gentilhomme fermier met la main, les sports l'avaient gardé robuste et jeune. Sa tête brune, au profil napoléonien, ne présentait aucune trace de fatigue. Sa conscience ? Peu gênante ! Elle l'écoutait sans broncher se féliciter de s'être « échappé du bagne ».

Il rendait justice à Laurence, toutefois. La reconnaissant plus capable que lui de bien élever leur fils, il ne le lui avait point disputé. Il lui suffit de voir l'enfant deux fois par mois, en son hôtel de Dijon, quelques heures.

L'ennui d'avoir à se déplacer chaque quinzaine lui inspira même, au bout de la première année, le désir de voir ces visites périodiques transformées en un séjour à Lyré.

Il écrivit à Pierre que, si rien ne s'y opposait, il préférerait le recevoir aux vacances, à la campagne.

Pierre se revoyait, le cœur anxieux, présentant à sa mère cette lettre où il n'était pas question d'elle.

Car, s'il l'aimait, elle, jusqu'à l'adoration, il aimait aussi son père, si indulgent, et qui le traitait en camarade.

Laurence consentit à ce que demandait le baron d'Aunis.

Assez ternes dans la mémoire de Pierre, ces premières vacances. Le château n'hébergeait que des hôtes d'âges sérieux, tous célibataires, et qui avaient l'air d'âmes en peine. On les sentait hors de leur élément habituel ; leurs regards ennuyés, où flottait un peu d'hébétude, semblaient sans cesse à la recherche de quelque chose qu'ils devaient être accoutumés de rencontrer autour d'eux, et qui faisait défaut à Lyré.

« Ou'est-ce qui peut bien leur manquer ? se

demandait ingénument Pierre. Ils ont à leur disposition des chevaux, des chiens, des bois, du gibier ; à la maison, le billard, la bibliothèque, les jeux de toute sorte !... »

Lui se sentait heureux. Né à Lyré, il avait voué à la chère demeure une affection de choix. Non seulement il ne s'ennuya point, mais il passa deux mois charmants.

Quand il le dit à son père, à l'heure des adieux, celui-ci se mit à rire et protesta :

— Ça n'a pourtant pas été folichon ! Mais je devais cela à ta mère ; elle t'élève trop bien pour que je gâte son ouvrage.

Ce sont ces paroles auxquelles Pierre venait de faire allusion, dans son entretien avec Laurence, à son retour de Lyré, qu'il avait quitté le matin même.

Une période de cinq années séparait cette visite de la première. De graves événements s'étaient accomplis dans l'intervalle : Laurence avait perdu son père et d'Aunis s'était remarié.

Trois années de célibat avaient épuisé pour lui le charme d'une liberté sans limite. Ressaisi par la nostalgie du foyer, il s'était décidé subitement à reprendre le joug.

Une impression fugitive d'attrait suffit à déterminer son choix ; la chose était de si mince importance ! Si ça ne marchait pas, la loi délierait ce qu'elle allait unir. Il aurait toujours le bénéfice de la lune de miel.

Pour cynique que puisse paraître cette manière d'envisager le mariage, de nos jours, qu'on ne la croie point rare. Ce qui l'est, c'est l'amour assez noble pour demeurer fidèle jusque dans l'erreur. Sosthène était de son temps, et pensait ainsi que la plupart des gens dans son cas.

La personne à qui il offrit son nom et ses quatre-vingt mille livres de rentes se faisait passer pour veuve. En réalité, Augusta Claord était la femme divorcée d'Emilio Parelli, un musicien de talent, mais terriblement bohème. Une fois marié et père d'une fille, Parelli s'était efforcé de se tenir à la hauteur de ses devoirs nouveaux. Toutefois, le vieil homme sommeillait à peine. Les exigences de sa femme, en le lassant, réveillèrent ses goûts de vie indépendante et libre.

Un matin, au cours d'une discussion orageuse, il prit son violon et quitta le logis.

Après avoir attendu son mari quelques mois, Mme Parelli s'informa de lui au maire du petit village proche de Nice où Emilio était né, et où il possédait encore quelques bribes de l'héritage paternel. On lui répondit qu'après avoir vendu ses pinèdes, Parelli était passé en Italie, où, assuré d'une situation, il avait décidé de se fixer.

Devant la certitude d'un abandon définitif, Augusta demanda le divorce et l'obtint.

Elle était depuis quatre ans à l'affût d'un nouvel époux — son souci de reconquérir la liberté n'avait pas eu d'autre but — lorsque d'Aunis, l'ayant rencontrée chez des amis communs, s'éprit d'elle.

Il venait à l'heure !...

Elia, la fille de Parelli, allait avoir treize ans. Les frais de son éducation devenaient un problème insoluble. C'était à peine si le talent de miniatriste d'Augusta leur assurait à toutes les deux une partie de l'indispensable.

Le mariage eut lieu en juin.

Lorsqu'aux vacances suivantes, Pierre, qui venait d'avoir seize ans, se vit présenté par son père à une nouvelle baronne d'Aunis, il demeura stupide d'étonnement et de colère. Tout de suite, la pensée de sa mère, abandonnée à jamais cette fois, lui traversa l'esprit. Il faillit repartir sur-le-champ. Laurence, consultée, ne le rappela point ; elle reculait à briser tout lien entre un père, même égaré, et un fils.

Et Pierre demeura deux mois à Lyré, ainsi que les années précédentes.

La seconde femme du baron d'Aunis possédait cette beauté flou qui a le privilège de garder longtemps au visage un faux air de jeunesse. Ame friole, esprit superficiel, elle emplissait le château de sa personnalité tapageuse. Mais sa gaieté bruyante, son intarissable bagou plaisaient à Aunis ; c'est par là, autant que par sa superbe carnation de blonde, qu'elle l'avait pris.

Ils vivaient isolés ; les voisins, tous « vieux jeu », boudant à ces mœurs nouvelles. Les promenades en auto, l'équitation, la chasse constituaient à Lyré leurs seules distractions.

Les premiers jours, d'Aunis proposa à son fils de les accompagner.

Etourdiment, Pierre accepta. Mais il ne tarda point à se sentir de trop entre les deux époux.

Et puis, le soir, il retrouvait Elia, la fille de l'artiste, assise au bas du perron, l'air désœuvré, et qui s'informait, en relevant vers lui son petit visage énigmatique :

— Vous vous êtes bien amusé, monsieur Pierre ? Combien elle lui faisait pitié !

Personne ne semblait se rappeler qu'elle existât. On ne lui proposait point d'assister aux chasses ou d'être de la promenade. Jamais enfant ne fut plus délaissée.

Pierre supposait, toutefois, cet oubli transitoire. Il se disait que la futile cigale qu'était Mme d'Aunis, grisée par son nouveau genre d'existence, négligeait sans doute un peu ses devoirs maternels ; mais que, le courant de sa vie établi, Elia reprendrait ses droits. Il comprit son erreur le jour où celle-ci lui confia son histoire.

Ils étaient montés passer l'après-midi sur le beffroi, et, assis sur deux pliants que Pierre avait apportés, ils faisaient « un tour d'horizon ». Splendide ! le paysage qui s'étendait sous leurs yeux.

Au nord et à l'est, la vue était bornée par le bois de Moloué et celui des Roches ; mais, vers le sud-est, rien ne la limitait jusqu'aux premiers contreforts du Jura. En avant de cette ligne devinée plutôt qu'entrevue, c'était la plaine avec ses villages aux murs blancs, aux toits de lave grise. Plus proche, fermant le sud, la masse imposante du mont Afrique se dressait, très sombre, sous le manteau de verdure qui recouvrait ses flancs, et, derrière lui, en un moutonnement continu de frondaisons entremêlées, les bois de Lantenay, de Pasques, de Prenois barraient l'ouest. Tout près, c'était la forêt de Darois, au-dessus de laquelle on distinguait nettement les lignes géométriques du fort d'Hauteville. Enfin, au premier plan, sur le coteau voisin, Etaules, dominé par son clocher pointu, groupait ses maisons grises.

Autour d'Elia et de Pierre, les oiseaux qui nichaient en cette solitude voletaient, effarés. Un lierre immense, monté depuis la base et qui escaladait le mur d'appui en maint endroit, coulait ses lianes souples parmi les plantes écloses dans l'humus formé des mousses entassées, des feuilles mortes apportées par le vent, de ce travail incessant de la terre qui cherche partout une place où déposer le germe des trésors que ses flancs recèlent.

Coquelicots, bluets, folles avoines, pâquerettes, saxifrages, jusqu'à un coudrier s'étaient implantés en ce lieu.

— Je crois que je viendrais souvent, si on me le permet, déclara Elia dont le regard émerveillé ne se détachait point du paysage de féerie qui se développait devant elle.

— Vous avez constaté, en montant, que la tour du beffroi ne sert à autre chose qu'à entreposer le grain de la réserve ? Personne ne vous dérangera ; ce lieu n'est guère fréquenté. Vous paraissiez aimer à être seule ?

— On m'y a de bonne heure accoutumée, repartit Elia avec une petite moue triste. J'ai été envoyée en nourrice très loin, en pleine Auvergne, sans que l'on eût même pensé à me faire baptiser.

— Vous ne l'êtes pas ? s'exclama Pierre ahuri.

— Heureusement, si ! Aussitôt revenue à Murols, son village, ma nourrice m'a portée à un prêtre de sa religion. C'est ce qui fait que, au lieu d'appartenir, comme maman, au culte réformé, je suis, comme vous, catholique. Mes parents m'ont laissée jusqu'à cinq ans chez ma nourrice. Oh ! j'y serais bien restée toujours ; je l'aimais tant ! Elle est morte, sans cela...

— Vous ne serez pas malheureuse à Lyré ; mon père est très bon.

— Je ne lui suis rien, bien qu'on exige que je l'appelle papa.

— C'est vrai... Tout ceci est très triste.

— Il y a longtemps que vous avez perdu votre mère ? s'informa Elia, qui ajouta, un peu d'étonnement dans le regard : Moi, je ne sais même pas où ni quand est mort mon père.

— Ma mère ! Mais elle vit, Dieu merci !

— Elle vit ! Alors, comment se fait-il que maman ait pu devenir Mme d'Aunis ?

Pierre dit ce qu'il avait appris, au cours des douloureux événements traversés, de la loi néfaste du divorce et de ses conséquences sur la stabilité de la famille. Elia l'écoutait d'un air de stupeur.

— Alors, interrogea-t-elle, la mine perplexe, si maman déplait à M. d'Aunis plus tard, il faudra nous en aller ?

Pierre esquissa un geste de doute.

Tout lui semblait possible dans cet ordre d'idées, après ce qu'il avait vu se produire.

— J'espère qu'ils s'entendront, reprit Elia. Maman est si gaie ! Et puis elle a beaucoup de goût. Vous verrez combien le château va s'embellir, rien qu'à mieux tirer parti des meubles qu'il renferme.

— Avez-vous une jolie chambre ?

— Très jolie. Les meubles sont laqués, les tentures sont blanches avec de grands oiseaux roses. Jusqu'à tout de suite, je l'aimais bien ; mais depuis ce que vous venez de me dire...

— Que vous ai-je dit qui ait pu vous rendre votre chambre moins chère ?

— Que les personnes qui se mariaient avaient, à présent, le droit de se... de se « démarier »... Je me croyais venue à Lyré pour toujours. Il me serait égal de n'avoir à moi qu'une toute petite maison, pareille à celle qu'habite le concierge du château, à l'entrée du parc, pourvu que je sois certaine qu'on ne me la prendra pas.

Et Elia souligna sa confidence d'un hochement de tête énergique.

Elle avait sur les choses des idées bien personnelles. À la profondeur de son regard noir, toujours sérieux et parfois absent, on devinait qu'elle devait beaucoup observer, beaucoup réfléchir surtout. À l'ordinaire, c'était une silencieuse. Sa bouche, aux lèvres bien closes, semblait se cadenasser sur des pensées gardées jalousement.

Elle avait un profil hautain, dont l'arête d'un nez droit, mince et un peu long, accentuait les lignes pures, mais sévères.

Et tout, en elle, son attitude, ses manières posées, sa démarche, mettait en relief ce type d'enfant rendue trop grave par une expérience prématurée de la vie ; tout, hors sa chevelure splendide, d'un châtain foncé, qui lui tombait jusqu'à la taille et nimbait son délicat visage de boucles envolées, toujours à solâtrer hors de l'étreinte du ruban. C'était par là seulement qu'elle avait son âge et par le rire qui lui montait aux lèvres, soudain, presque sans cause, lorsqu'elle se sentait en un milieu ami.

Soit qu'elle fût reconnaissante à Pierre d'avoir renoncé au plaisir de la promenade pour ne la point laisser seule, soit qu'elle eût pris spontanément confiance en lui, Elia ne fit nulle façon pour répondre lorsqu'il l'interrogea de nouveau, demandant :

— Où habitiez-vous avant le second mariage de votre mère ?

— A Paris. Nous n'avons jamais quitté Paris, maman et moi ; mais nous changions d'appartement à chaque terme, parce que nous ne pouvions pas payer. On nous prenait nos meubles. Maman en achetait d'autres quand elle avait de l'argent. Elle peint très bien ; elle faisait des portraits. Et puis, de Suisse, on nous en envoyait aussi un peu, depuis la mort de mon grand-père.

— Vous avez des parents en Suisse ?

— Je ne sais pas. Quand maman a voulu épouser papa qui était professeur de violon et n'avait pas beaucoup de fortune, elle s'est brouillée avec sa famille ; je l'ai entendue le dire plusieurs fois. Depuis un an, on ne nous envoyait plus rien. Nous étions très pauvres. Il ne faudra pas le répéter, ajouta Elia, regardant Pierre d'un air inquiet. Maman me gronderait, si elle savait que je vous ai parlé de cela.

Et vous ? demanda-t-elle à son tour, avez-vous encore vos grands-parents ?

— Non. Je n'ai pas connu mon aïeul paternel, non plus que mes grand'mères. Et le père de maman est mort il y a dix-huit mois.

Je ne l'aimais pas beaucoup, lui, avoua Pierre. J'ai toujours pensé que, s'il ne s'en était pas mêlé, mes parents vivraient maintenant en bon accord, comme autrefois. C'est la villa de grand-père Lortet que nous habitons. Elle est très agréable, surtout à présent. Tant qu'il a vécu, maman a laissé dans les caisses les meubles que papa lui a rendus au moment de leur divorce ; mais, depuis un an, nous les avons déballés, et les tableaux, et les livres, et tout ! Aussi je m'y « retrouve ». Ma chambre et le petit salon, notamment, sont tels qu'ils étaient ici.

— Ce doit être bon de vivre en compagnie de meubles qu'on connaît. Il doit sembler que ce sont des êtres. Moi, je n'ai rien, pas même une épingle qui me rappelle quelqu'un. Quand j'étais chez ma nourrice, j'avais une poupée et un petit cadre renfermant le portrait de saint Elie, mon patron. C'est cette bonne nounou qui m'en avait fait présent. Maman n'a pas permis que j'emporte à Paris ces pauvres choses. Que sont-elles devenues ? J'avais bien recommandé qu'on me les garde, mais...

Ils se turent, songeant chacun de son côté. Soudain, Elia releva la tête, et souriant à Pierre :

— Pensez-vous que nous soyons parents, vous et moi, à présent que ma mère est la femme de M. d'Aunis ?

— Il me semble que oui... Et puis, fit-il en riant, qu'importe : convenons que nous le sommes. Je veux vous considérer comme ma sœur ; j'en ai si longtemps désiré une ! Et je demanderai dès ce soir à mon père, et à... Mme d'Aunis, la permission de nous tutoyer, comme je vois faire à ceux de mes camarades qui ont des sœurs.

Elia avait repris sa mine grave.

— Il faut, avant, que je vous dise... Je préférerais n'être rien à personne, si ce devait être seulement pour quelque temps. J'aime ce quiduré. Je veux bien être votre sœur si ce doit être pour toujours.

— Que voulez-vous qui rompe un lien fraternel ? Elia considéra Pierre avec attention :

— Ce n'est pas pour rire, au moins ! Ce serait si mal de vous moquer de moi.

Elle se rapetissa, ramassa son corps menu, comme pour l'isoler du reste du monde en reprenant :

— Je suis si seule, et si petite pour l'être ! Maman me traîne à sa suite comme on s'embarasse d'un chien que l'on n'ose pas abandonner.

— Oh ! protesta Pierre surpris de tant d'amer-tume, vous devez être injuste. Votre mère, étant sans cesse accablée de soucis matériels, n'avait pas le temps de s'occuper de vous. Ici, ce sera différent : laissez-la prendre pied.

Elia eut son sourire triste, qui se nuança cette fois d'ironie.

— Si nous redescendions, petite sœur, proposa Pierre ; il doit être l'heure du thé. On ne nous le montera pas, par la bonne raison qu'on ne sait pas où nous sommes.

— Ne mappelez pas encore votre sœur, défendit-elle presque impérieusement. J'aurais trop de chagrin si on ne nous le permettait pas.

Bien loin de s'opposer au désir de son fils, M. d'Aunis en parut très heureux. Et, à dater de ce jour, Pierre et Elia se traitèrent comme s'ils eussent été du même sang. Elia fut mise en pension, à Paris, sous le nom de Mademoiselle d'Aunis. Cette particularité l'aida à accréditer la

croyance qu'elle avait un frère, ce qu'elle avait annoncé dès son arrivée à ses maîtresses et à ses compagnes.

Les deux jeunes gens eurent ainsi toute liberté de correspondre. Quand vint le mois de juillet, Elia reçut un petit mot de Pierre lui souhaitant sa fête et lui annonçant qu'il lui porterait lui-même son présent à Lyré.

Quel présent ? Elle en rêva ! Quelque chose qui serait bien à elle, que personne n'aurait le droit de lui prendre et qu'elle pourrait garder toute sa vie ! Mais que serait-ce ? Elle l'apprit en arrivant, car Pierre, qui l'avait devancée de vingt-quatre heures, l'entraîna aussitôt descendue de voiture, sur le beffroi où, la veille, un jardinier et lui avaient travaillé tout le jour. Sans rien lui enlever de son charme sauvage, Pierre et son aide avaient ouvert des sentiers, imprimé au lierre, qui s'infiltrait partout, une orientation moins gênante. Enfin, ils avaient monté, sous le coudrier poussé dans une fente du mur, une tente à auvent. A l'intérieur de la tente, Pierre avait suspendu un cadre ; puis, dans un hamac tout petit, accroché dans un angle, il avait couché une très vieille poupée, les chères reliques laissées en Auvergne par « sa sœur » et qu'il avait retrouvées à Murols, chez la fille ainée de la nourrice.

Mise en possession de ses trésors, Elia tendit la main à Pierre, et, sans cris, sans joie apparente, elle lui dit ces mots, étranges dans une bouche de quatorze ans :

— A présent, j'aime vivre...

Les vacances passèrent comme un jour. Le mois d'avril suivant vit naître deux jumeaux au château de Lyré. Bien que cette paternité nouvelle le comblât de joie et d'orgueil, Sosthène ne se désaffectionna point de son fils ainé. Et, en lui annonçant la naissance de ses frères, il l'invita comme de coutume pour le mois d'août. Mais, au cours des vacances, Mme d'Aunis prit froid en suivant une chasse en voiture découverte, par une matinée de brouillard. Une pneumonie se déclara, qui l'emporta en six jours.

D'Aunis manifesta une douleur modérée. Ce qui semblait surtout le préoccuper, c'étaient ses jumeaux.

— Que faire des petits ? disait-il à Pierre, le

surlendemain des funérailles, en se promenant avec lui dans le parc; je n'entends rien aux enfants. Augusta avait déjà de la peine à obtenir que mes fils reçussent les soins nécessaires de leurs insupportables nourrices.

A qui me fier?

— A ma sœur. Elle s'en tirera, d'autant mieux qu'elle adore ses frères.

— Et toi, les aimes-tu? demanda M. d'Aunis d'un ton brusque.

— Oui, puisqu'ils sont à vous. Et puis, c'est un lien de plus entre Elia et moi. Enfin, je les aime pour eux, ce sont deux si adorables bébés.

— Et si beaux! ajouta orgueilleusement Sosthène. Alors, tu crois qu'Elia...

— S'en tirera? Certes. Je l'observe depuis le jour où Mme d'Aunis est devenue malade; elle est pour eux une vraie petite mère.

Pierre hésita un instant, puis il se décida à reprendre :

— Il est heureux pour ma sœur qu'elle puisse rester auprès de vous. Que deviendrait-elle, seule au monde?

— Seule... En es-tu certain?

— Elle-même me l'a dit. Son père mort, il ne lui restait que son grand-père maternel; elle l'a perdu deux ans avant... avant que vous épousiez sa mère.

— Cela, je le savais, répondit Sosthène; mais... A son tour, il hésita.

Un sourire indécis flottait sur ses lèvres, fait d'égoïsme et de pitié. Que résoudre?

Il n'avait aucune donnée précise sur les droits que la loi reconnaît à un père dans la situation où s'était mis Parelli vis-à-vis de sa fille. Toutefois, la logique lui disait que, dans le cas présent, la loi n'entrerait en jeu que si un tiers provoquait son intervention. Ce tiers ne pouvait être Elia, puisqu'elle croyait son père mort. Ce ne serait pas lui : il avait trop besoin d'elle! Il se renfermerait dans une ignorance non feinte, ayant tenu à ne rien savoir de son prédécesseur, au moment d'accepter « sa survivance ». Que lui importait, puisque, en aucun cas, son second mariage ne pouvait recevoir la sanction divine? Le magistrat ayant à s'occuper de l'orpheline chercherait peut-être Parelli... C'était son devoir... Peut-être le retrouverait-il? Un artiste, même de second rang,

n'est jamais tout à fait ignoré du monde où il se rattache. Restait à savoir si on ne se verrait pas en face d'un bohème déchu, et bien peu digne du rôle d'éducateur?...

Pauvre petite Elia! Non, vraiment, toute pensée personnelle mise à part, rien ne pressait de la rendre à son père. Et d'autant moins que celui-ci ne s'était jamais informé d'elle. Sa femme, il est vrai, lui en avait enlevé la possibilité, ayant changé de quartier, de relations, brisé avec le passé, aussitôt divorcée. Bah! cette question Parelli, c'était l'avenir : point à la scruter encore. Dans le présent, la mesure qui s'imposait, c'était de constituer à Elia un conseil de famille.

En deux minutes, ces pensées traversant l'esprit du baron d'Aunis eurent dicté sa conduite : Pierre, pas plus qu'Elia, ne saurait Parelli vivant. Il reprit donc, paraissant conclure à propos d'une idée un instant discutée en lui-même :

— Le conseil de famille me nommera probablement le tuteur d'Elia, j'accepterai. Je dois cela à la mémoire de sa mère... Il est donc naturel qu'elle continue à vivre sous mon toit.

Le regard de Pierre resplendit.

— Ah! c'est bien, cela! Quelle joie vous me donnez, papa! s'écria-t-il avec feu.

Seulement, poursuivit-il d'un ton redevenu perplexe, vous aurez à investir Elia, aux yeux de tous, de l'autorité indispensable à une maîtresse de maison, elle ne serait pas obéie sans cela.

— Je le ferai, sois tranquille. Je tiens à ce que mes fils ne souffrent pas de mon absence.

— Vous songez à quitter Lyré? s'informa Pierre avec stupéfaction.

— Oh! pour quelques semaines! Mon régisseur de Normandie réclame ma présence.

— Emmenez votre monde. On voyage si commodément, aujourd'hui!

— C'est qu'il dit cela sans rire! s'exclama Sosthène, riant lui-même du conseil de son fils ainé.

Non, non. Me vois-tu avec deux nourrices et une gamine de quinze ans m'emboitant le pas? Ah! bien, tu en as; toi, des idées!

En rapportant ces paroles à sa mère, le soir de son retour, quand ils reprirent l'entretien un moment interrompu, Pierre lui avoua :

— J'ai ouvert la bouche pour proposer à mon

père de me confier ces malheureux mioches. Je vous les aurais amenés et ma chère petite Elia aussi. Je voudrais tant que vous la connaissiez et qu'elle vous connaisse! Vraiment, il n'est pas bien sérieux, mon père. Je le soupçonne de méditer quelque villégiature. Il a reçu des masses de lettres. En les ouvrant, il me disait, sans pouvoir s'empêcher de sourire : « Encore un qui m'invite! » Il a dû accepter l'une de ces invitations : la visite de ses propriétés de Normandie, une frime! Tenez! ce n'est qu'un grand enfant. Dieu savait bien ce qu'il faisait en vous donnant à lui. Peut-on ainsi, de gaieté de cœur, gâter sa vie?

Laurence écoutait, indulgente.

Elle ne jugea point les faits, se bornant à prononcer :

— Je me demande ce qu'il aurait répondu, si tu lui avais proposé de m'amener ces petits.

— Je le vois très bien acceptant. Ce qui m'a retenu, c'est...

— Aurais-tu éprouvé la crainte qu'ils ne fussent mal accueillis par moi? Comme s'ils étaient responsables, les pauvres anges!

— Vous êtes d'une telle bonté! Non... Ce qui m'a retenu, c'est le monde. Qu'eût-on pensé?... J'ai redouté les potinages... Et puis...

Pierre plongea son regard anxieux dans les yeux de sa mère. L'exprimerait-il, cette pensée qu'il sentait flotter autour d'eux depuis le début de l'entretien. Subitement, il se décida et dit :

— Si mon père vous revient, ce doit être dans un élan spontané de repentir et d'affection, sans y être sollicité par rien qui ressemble à une avance de votre part: Vous êtes l'offensée.

— C'est bien pour cela!... repartit Laurence vivement.

Mais, s'interrompant soudain, elle laissa tomber d'une voix morne :

— Il ne reviendra pas...

II

Mme d'Aunis — Mme Lortet maintenant pour le monde — avait un jugement trop droit, une nature trop sincère, pour ne se point attribuer une part dans la rupture qui avait brisé sa vie.

Oh ! la moindre ! Et si involontaire ! Mais la réflexion l'avait néanmoins amenée à reconnaître qu'avec un peu plus d'habileté au début, une force de résistance plus grande au dernier moment vis-à-vis de son père, elle eût évité la crise.

Laurence Loriet avait du charme, de la distinction, de la grâce. Mais ses traits sans relief, ne s'imposant point par la beauté des lignes, réclamaient un cadre qui la fit valoir. Or, en sa prime jeunesse, elle ignorait l'art de la parure ; bien mieux, elle le dédaignait. Disposant à la diable ses lourds cheveux noirs trop lisses, elle ne s'inquiétait pas davantage d'harmoniser la nuance de ses toilettes, et leur coupe, avec son teint mat de brune et sa gracilité de sainte de vitrail.

Que de fois, au moment de la conduire à quelque fête, son mari lui avait adressé, d'un air humilié, ce reproche :

— Tu te fagotes, ma pauvre petite !

— Tu verras que je serai aussi bien mise que les autres ! répondait Laurence sans s'émouvoir.

Sa conscience délicate redoutait à l'extrême les succès mondains : son unique souci était de passer inaperçue. D'Aunis, au contraire, eût souhaité pour celle qui portait son nom toutes les suprématies. Les blessures d'amour-propre que lui infligeait inconsciemment sa femme devinrent, au moment de la crise, sa meilleure excuse à ses propres yeux. A vrai dire, il eût été fort empêché d'invoquer d'autres griefs. Si Laurence ne possédait point l'art de briller, elle excellait dans la science du ménage. Rien ne lui restait étranger de ce qui pouvait concourir au bien-être des siens. Cette qualité avait néanmoins son revers. Les menus soins d'intérieur avaient fini par absorber le plus clair de son temps. Toujours quelque occupation s'interposait entre elle et la partie de chasse, la promenade, les déplacements proposés par son mari.

Au moment d'aller prendre possession de l'héritage de son cousin, c'est en vain que Sosthène avait insisté :

— Viens avec moi.

— Et les corbeilles des parterres ! Et les confitures dont la saison approche ! Et les pâtes de fruits que Pierre et toi appréciez tant ! Qui donc surveillerait tout cela ? Et puis, tu sais, je n'aime

guère Paris, et Lyré est si beau, en cette saison ! Non, décidément, cela ne me tente pas.

Elle était restée.

Combien souvent, depuis son divorce, elle s'était amèrement reproché d'avoir mal compris ses devoirs ! Nos préférences nous les montrent parfois où ils ne sont point en réalité. Laurence s'avouait, aujourd'hui, qu'il lui eût été facile d'accompagner partout d'Aunis, sans pour cela négliger sa maison ; comme aussi de lui donner des satisfactions d'amour-propre qu'il souhaitait d'elle, sans compromettre sa dignité de femme irréprochable... A constater ses propres torts, elle excusait ceux de son mari et gardait à celui-ci une tendresse indulgente, toujours prête au pardon. Et pour que, si l'avenir le lui ramenait, il retrouvât en elle la compagne rêvée, elle s'était appliquée à modifier ses habitudes, à orner son esprit, à embellir sa personne et jusqu'au cadre où elle vivait. Bien qu'elle ne parût jamais dans le monde, elle se mettait avec une élégance impeccable.

Détail touchant ; c'était Pierre qui avait été l'éducateur de sa mère sur ce chapitre si féminin pourtant de la toilette. Ils discutaient ensemble de chiffons avec le sérieux appliqué qu'ils apportaient à traiter les sujets les plus graves. C'était également Pierre qui, après la mort de M. Lortet, avait disposé la maison de manière à rappeler le logis déserté. Le petit salon où l'on se tenait le soir, à Lyré, était reproduit exactement. Rien n'y manquait ; pas même le beau portrait de Sosthène d'Aunis à vingt ans, que Pierre avait obtenu de son père à sa première visite. Il occupait le panneau du fond, comme jadis au château.

Toutefois, quelques objets nouveaux s'ajoutaient aux meubles venant de Lyré : une liseuse chargée de revues et de livres ; une table supportant l'ouillage nécessaire à exécuter les délicats travaux d'art, si fort à la mode d'aujourd'hui. A côté du piano, un haut pupitre avait pris place. Pierre commençait à jouer agréablement du violon. La mère et le fils passaient des soirées délicieuses à lire des œuvres modernes, ou à jouer leurs airs préférés, quand les études du jeune homme lui laissaient quelque loisir. Parfois lorsque, après une heure de musique, ils s'asseyaient en face l'un de l'autre devant la table à thé, et que Pierre con-

templait sa mère, fier d'elle, de son élégance qui était un peu son œuvre aussi, il lui échappait de dire :

— Si mon père vous voyait aujourd'hui !...

L'éloge de l'heure présente renfermait une incroyable critique du passé. En y songeant, Lourence sentait son cœur étreint par un surcroît de tristesse. Mais, tout en s'avouant que Pierre avait raison, elle défendait vaillamment son sourire. Sa peine était à elle, à elle seule... Il ne fallait pas que son fils en souffrit. Le second mariage du baron d'Aunis avait soufflé sur le fragile espoir gardé involontairement par Laurence, et que, sans s'en être jamais ouvert à elle, Pierre avait caressé, lui aussi, au début ; se disant que ce serait sa tâche de réunir ses parents, quand le désaccord apparaîtrait lointain, ayant perdu de son acuité sous le recul du temps. Le dénouement imprévu qui venait de rendre à Sosthène sa liberté remettait tout en question. Pierre avait trop étudié son père, en ces dernières années, pour s'illusionner beaucoup, toutefois. La rancune, c'est encore la vie. On pense à ceux que l'on hait. L'indifférence est un ensevelissement. Or, on eût dit que Laurence n'avait jamais traversé l'existence de celui qui avait été son mari, tant l'oubli s'était fait complet en lui à son égard. Et cependant, au regret que décelait la voix de sa mère, tout à l'heure, en affirmant : « Il ne reviendra pas, » le jeune homme avait compris que ce retour, elle y attachait son bonheur.

Que faire ?... Que tenter ?...

Ces pensées, qui assaillaient Pierre, le rendaient distrait à ce point que, sur la fin de la soirée, il finissait par ne plus même percevoir les questions de sa mère.

— Quelle est l'idée qui a pris possession de toi jusqu'à t'empêcher de m'entendre ? finit par s'exclamer Laurence.

Au lieu de répondre, Pierre, ayant consulté la pendule, fit remarquer à sa mère qu'elle marquait onze heures.

— J'ai sommeil, dit-il, nous causerons demain.

Il l'embrassa longuement et gagna sa chambre.

Laurence demeura encore un moment au salon, à songer devant le feu qui achevait de mourir. Quelles pensées rapportait son fils de ses vacances tragiques ? Il lui paraissait avoir un peu évolué, depuis deux ans. A cette époque, le mariage, dans

les conditions de fragilité que lui crée la loi nouvelle, semblait inspirer à Pierre un invincible éloignement. Il ne s'y déciderait point, assurait-il. Et, de confidence en confidence, il en était venu à demander à Laurence si elle consentirait à vivre auprès de lui toujours, fût-ce dans une pauvre cure de village, ajoutant :

— Il y a des jours où je me sens attiré ; oui, je crois que je serai prêtre...

Il restait le chrétien ardent qu'elle en avait fait, mais il ne parlait plus d'orienter sa vie vers le sacerdoce. C'est Elia qui occupait sa pensée exclusivement. Cette enfant intéressait Pierre d'une manière qu'en elle-même Mme Lortet qualifiait d'inquiétante. Elle s'était, malgré cela, prêtée à la fantaisie de son fils, lorsque celui-ci avait exprimé le désir d'aller à la recherche des enfantines épaves restées du passage d'Elia en Auvergne, touchée du dénuement de cette petite âme si pauvre en tout ! Et voilà que, par surcroit, Elia avait perdu sa mère ! Si ce n'était pas pour elle une affection bien tendre, c'était une protection. Qu'allait-elle devenir ?

Le lendemain, au déjeuner, elle, qui habituellement évitait ce sujet d'entretien, fut la première à parler d'Elia. La tache qui incombaît à l'orpheline lui paraissait au-dessus de l'âge et de la force morale d'une enfant de quinze ans ; elle le dit à son fils.

— Ce n'est pas l'énergie, c'est plutôt la direction qui lui sera défaut, repartit Pierre. En allant dire adieu à M. le curé d'Etaules, je lui ai recommandé ma sœur...

Tiens ! vous venez de sourire comme lui, lorsque j'ai qualifié ainsi ma pauvre petite Elia. Il faut bien, cependant, qu'elle soit quelque chose à quelqu'un ! Nous nous sommes promis que cette fraternité ne cesserait jamais : ce n'est pas le bon Dieu qui nous démentira, n'est-il pas vrai, maman ? Alors, ne riez pas.

Je l'ai donc recommandée à l'abbé Dorigny ; mais il s'est, tout naturellement, tenu à l'écart depuis le second mariage de mon père. Pour peu que ce dernier s'y prête, cela pourra changer, à présent. Que j'aimerais à le voir sous cette bonne influence !

Laurence hocha la tête en un geste de doute. Et elle reprit :

— Elia t'a promis de te donner des nouvelles de vos frères ?...

Vos frères... répéta-t-elle lentement, s'écoutant articuler ces mots dont le sens la retint, pensive. Ceux qui ont introduit le divorce dans la législation ont-ils prévu des situations analogues à celle-ci ? Demander à une loi votée par des libres penseurs, des incroyants, des athées, de s'accorder au dogme serait une amère plaisanterie. Mais ils sont pères ; ils auraient pu penser aux enfants.

— Elia ne serait pas moins orpheline ! fit observer Pierre.

— Mais si la séparation avait réglé le sort de ses parents, sa mère n'aurait pas eu le droit de se remarié, son père non plus ! L'impossibilité de se créer une autre famille eût rattaché ce dernier à son enfant et l'eût peut-être ramené à son foyer. En tout cas, il serait là aujourd'hui pour la receillir.

— Mais, maman, le père d'Elia est mort !

— Le croit-elle vraiment ?

— Sa mère le lui a dit et lui a fait prendre le deuil ; comment ne le croirait-elle pas ?

— Mme Parelli a agi ainsi parce qu'elle jugeait avoir intérêt à se faire passer pour veuve ; mais ceci doit être faux. En se remariant, dans les notes fournies en vue de la publication exigée par la loi, elle se fut fait inscrire comme « veuve en premières noces d'Emilio Parelli », si elle avait été à même de prouver cette qualité. La publication portait « épouse divorcée » ; j'en déduis qu'elle savait son mari vivant.

— Vous devez être dans le vrai. Pensez-vous que je doive parler de ceci à Elia ?

— Je ne sais trop que te conseiller... Quel emploi a fait son père de la liberté que lui a, civilement, restituée le divorce ? Qu'est pour lui le côté religieux du mariage ? N'a-t-il pas agi comme sa femme ? Et, dans ce cas, en quel milieu risquerait de tomber cette jeune fille ? Enfin, on peut se demander comment M. Parelli accueillerait son enfant, — une charge, à l'heure actuelle, — après l'indifférence dont il a fait preuve à son égard jusqu'ici ? Oh ! cette loi néfaste qui foule aux pieds tous les devoirs et favorise en nous tout ce qu'il y a d'appétits mauvais ! elle sème le malheur partout !

Comme chaque fois que sa pensée évoluait de ce côté, Laurence tomba dans un silence morne. Pierre tenta de l'y arracher en lui proposant de faire de la musique.

— J'en ai la nostalgie, ajouta-t-il en souriant ; deux grands mois que nous n'avons joué ensemble ! Ensuite nous irons faire une longue promenade. Je suis sûr que vous êtes très peu sortie, en mon absence.

— C'est vrai.

— Et, à la veillée, nous lirons, si vous voulez, le beau livre de Bazin : *De toute son âme*. Cela nous remettra l'esprit d'aplomb. Nous ne pouvons rien contre cette loi maudite ; mais le mal s'use. La France a déjà vu des temps pareils ; ils ont passé. Les lois se font et se défont... C'est l'esprit d'un peuple qui les inspire, affirment ceux qui ont philosophé sur l'histoire. Que les Français redeviennent chrétiens, et...

— Oui, interrompit Mme Lortet d'un ton amer, on relèvera les ruines... Mais ceux qui sont dessous comme moi, comme tant d'autres ?...

— Allons, laissez cela. Vivez sans penser au lendemain. Ce conseil est dans l'Evangile. N'y est-il pas dit par le Maître que « à chaque jour suffit sa peine » ? Ne souffrez pas de l'avenir avant qu'il soit devenu le présent. L'avenir... prononça doucement le jeune homme en baissant la main de sa mère, qui sait si vous ne le calomniez pas ?

— Tiens ! Tu es plus sage que moi ! répondit Laurence.

Et, se levant, elle alla se mettre au piano...

La semaine suivante, Pierre d'Aunis reçut une longue lettre d'Elia. Il l'ouvrit joyeusement ; mais, à la lecture, sa physionomie s'assombrit. Allant retrouver sa mère dans la serre du premier étage où Mme Lortet passait ses matinées, le jeune homme s'assit à ses pieds sur un tabouret rustique et lui annonça :

— Je vais vous lire la lettre de ma sœur. Il s'en faut que tout marche bien.

Voici, en effet, ce qu'écrivait Elia :

« Mon bon Pierre, tu m'as laissée au milieu d'un monde à gouverner ; tu dois te demander comment je m'en tire. Eh bien, je m'en tire très mal. Il n'y a pas huit jours que papa nous a quittés, et je ne peux plus obtenir obéissance de personne !

« Tu me connais ; je ne suis pas très douce ; encore moins patiente. Je m'applique tant que je peux ; mais le résultat n'est guère meilleur. Chacun en fait à sa tête, sans s'inquiéter de la part de travail qui lui revient. Tu as dû me recommander à la femme de charge. C'est grâce à cette bonne Mme Thomas que je conserve encore quelque prestige. Elle m'appelle « Mlle d'Aunis », révérencieusement ; cela en impose un peu à la bande. Mais, à certains détails, il est aisé de prédire que ça ne durera pas. Les deux nourrices surtout me font endêver. Et, avec elles, pas moyen de sévir ; on ne sèvre pas des enfants de six mois ; nos chérirs avant tout, n'est-ce pas, Pierre ?

« Et puis, papa reviendra ; lui présent, tout rentrera dans l'ordre.

« Je voudrais que tu me fasses la liste des livres que je peux lire. Il en est beaucoup dont le titre me plaît ; seulement, je crains que tu ne critiques mon choix. Depuis le jour où tu m'en as enlevé un des mains, je me méfie de mes préférences. Je n'ai que toi pour guide, mon frère aimé, tu le sais. Et j'ai une telle confiance en toi ! Oh ! tu peux compter être obéi !

« A présent que je suis sans cesse occupée des petits et que j'ai le temps de les étudier à loisir, je découvre chaque jour entre eux et moi quelque nouveau trait de ressemblance. Ce sont les mêmes yeux gris-bleu, le même menton creusé d'une fossette, le même front large, oh ! absolument ! Ils ont déjà, par instants, ton bon sourire et ce mouvement des narines qui s'accuse chez moi quand tu vas lancer une malice. C'est lorsque quelque chose les étonne ou les amuse que je constate chez eux ce jeu de physionomie. Et je crois que leurs petits cheveux prendront, à la longue, la nuance pas très blonde des tiens, bien qu'à cette heure leurs têtes semblent coiffées d'une perruque empruntée à la quenouille de la bergère. Et sais-tu à qui vous ressemblez tous les trois ? A l'oncle dont le portrait est dans la tour du Nord ; celui qui n'a que cette très fine moustache rousse et porte l'uniforme de capitaine de cuirassiers. »

— C'est réel, du moins pour moi, interrompit Laurence ; nous avons constaté souvent, ton père et moi, que tu avais les traits de son frère Edouard qui, lui, personnifiait le type blond des d'Aunis.

Sosthène, au contraire, tient du côté maternel, ajouta-t-elle, employant sans y songer l'appellation familière d'autrefois.

Voyons ce que dit encore cette pauvre petite. Elle ne parle pas de sa mère ?

— Si... à la fin.

Et Pierre poursuivit :

« Les deux chéris ont l'air d'être toi, vus par le petit bout d'une lunette d'approche ; en sorte que, avec le portrait de ton oncle et les bébés, je t'ai toujours sous les yeux. Il faut bien la pensée de ta sûre affection pour que je ne perde pas courage. Je sais si peu où je vais. Moi qui redoute par-dessus tout l'incertain, me voilà pareille à un oiseau perché sur une branche... La branche d'un arbre qui n'est pas à lui, et d'où on le chassera peut-être. J'ai le sentiment très net que le personnel ne me prend pas au sérieux. — J'y reviens.

— Dans les regards sournois qu'on me lance quand je fais une observation, je lis l'insolence prête à jaillir des lèvres. Elle partira un jour ou l'autre. En un tel cas, que devrai-je faire ? Conseille-moi, mon frère cheri.

« Je me suis rendue hier au cimetière. Combien je m'abusais en croyant aimer très peu maman et en être peu aimée. A présent qu'elle est morte, je sens ce que j'ai perdu, et je me rends compte de mon affection pour elle, pauvre maman ! Cela m'a fait apercevoir que je suis mauvaise, sans indulgence, et très exigeante avec cela dans les choses du cœur. Je suis humiliée et navrée de valoir si peu. Mais comment m'y prendre pour devenir meilleure ? Si tu le sais, toi, mon bon Pierre, dis-le-moi.

« Reçois l'assurance de toute mon affection et, si tu juges que je puisse me le permettre, offre à ta chère maman l'expression de mon profond respect.

« Ta sœur pour toujours,
« ELIA. »

— C'est une nature attirante, laissa échapper Laurence ; attirante surtout par sa confiance naïve.

Et, cependant, se reprit-elle après avoir un moment étudié l'écriture, elle doit réfléchir et peser ses paroles et ses actes.

— C'est réel. Je suis le seul être au monde qui

possède sa confiance. Elle sait pouvoir compter absolument sur moi, il est vrai.

Mme Lortet ne releva point cette affirmation. Son inquiétude la ressaisissait, lui faisait pressentir, dans cette fraternité illusoire, un germe d'amour que le temps développerait... Une épouvanter l'étreignit, à penser que son Pierre se donnerait tout à cette enfant. Que savait-on d'elle et des siens ? Quels instincts avait-elle reçus en héritage ? Ce legs atavique dormait, latent, combattu par ses penchants personnels : soit. Mais que d'événements pouvaient surgir, qui en solliciteraient l'éveil !

Non, Elia n'était point la femme qu'elle souhaitait pour son fils. Et comment le détourner d'elle ? Avait-elle même le droit de le détacher de cette pauvre petite, dont la situation lui apparaissait, dans un avenir prochain, si incertaine ? Toute sa bonté se levait pour combattre ses craintes maternelles et lui commander, au moins, la neutralité.

Revenant au côté pratique de la lettre d'Elia, elle reprit :

— Que cette jeune fille consulte donc M. le curé sur ses lectures ; c'est un guide plus averti que toi.

— Je vais le lui conseiller de votre part ; le permettez-vous, maman ? Elle verra ainsi que vous vous intéressez à elle.

— Si tu veux !... laissa tomber Mme Lortet avec une indifférence calculée.

Et, tout de suite :

— Donne-moi ton avis sur cette teinte pourpre. Je t'ai attendu pour la poser ; je n'en suis qu'à demi satisfaite, expliqua-t-elle en attirant Pierre auprès de la table sur laquelle reposait un superbe panneau de cuir repoussé en cours d'exécution.

Pierre étudia l'effet de la teinte pourpre, et, la jugeant lui aussi trop dure, essaya sur la palette divers mélanges. Tout en se livrant à ce petit travail, il interrogeait furtivement le visage de sa mère, se demandant quel motif l'avait fait se dérober à la suite de l'entretien. Devait-il le reprendre ?

Ce qu'il lut sur les traits assombris de Laurence l'en détourna. Il eut, à ce moment, l'intuition que le cœur de sa mère était et resterait fermé à sa sœur d'élection. Il en souffrit, mais il ne se révolta point, et n'essaia pas de combattre cette inconsciente antipathie. Elle s'expliquait, en somme : Elia était la fille de la seconde Mme d'Aunis. Et,

dans leur existence journalière, très occupée, le souvenir d'Elia plana, jamais évoqué.

La jeune fille ne tarda guère à pénétrer cet état de choses. Pierre parlait peu de sa mère, dans ses lettres; et, trop franc pour prêter à celle-ci un langage qui n'était pas le sien, il n'envoyait jamais à sa sœur, de la part de Laurence, un mot réconfortant, une parole sympathique. Tout se bornait à une vague formule de remerciements nécessitée par le salut respectueux qui terminait chacune des lettres d'Elia. Ce fut pour la pauvre petite une amère déception. A ses yeux, ce mutisme impliquait un blâme. Sans doute, Mme Lortet désapprouvait Pierre de l'avoir adoptée pour sa sœur et elle tenait à le leur faire sentir à tous les deux. N'étant point pour elle, il était logique qu'elle fût contre, concluait Elia. Le secret de cette disposition d'esprit lui échappait; mais la crainte de devenir une source de conflits entre ces deux cœurs, qui avaient tant besoin de leur mutuelle tendresse, suffit à la faire se replier sur elle-même.

Elle avait espéré que, dans les cas sérieux, le conseil sollicité de Pierre, ce serait, comme pour ses lectures, sa mère qui le dicterait. Loin de la gêner tout d'abord, la pensée que sa correspondance passait sous les yeux de Mme Lortet lui avait été une joie. Peu à peu, celle-ci s'accoutumerait à la guider, ainsi qu'un autre enfant; et le jour où elles se rencontreraient enfin, au lieu de s'aborder comme deux inconnues, elles se tiendraient les bras, presque comme une mère et une fille.

Rêve!... sur lequel la réalité avait déjà soufflé.

Cette conviction entrée dans son esprit, ses lettres prirent, en dépit d'elle-même, une allure contrainte. A chaque instant, elle interrompait la phrase commencée alléguant: « Ce serait trop long à écrire; je te conterai ça aux vacances. »

Mais, en attendant ces deux mois entrevus dans le lointain comme une joie de paradis, à qui se confier?...

A qui? A une pauvre feuille de papier qui ne lui répondrait pas, mais ne la trahirait pas non plus... Elle écrirait, désormais, chaque soir, ses impressions du jour. En les lisant, plus tard, Pierre la suivrait heure par heure. Il ressaisirait ainsi tout ce qui, forcément, lui échappait de son âme durant leur séparation. L'idée d'écrire son journal

sourit tellement à Elia, qu'elle la mit à exécution le même soir. A peine ses petits frères endormis, regagnant sa chambre, elle s'installa devant son bureau et noua d'une faveur blanche un épais cahier de papier écolier. Puis elle mit l'en-tête.

La journée avait été particulièrement difficile. Elia en était à se demander si elle devait en supporter davantage, ou rendre compte au baron d'Aunis de l'insolence des domestiques, en le priant de l'autoriser à remplacer les plus mauvaises têtes, quand la réception d'un télégramme annonçant le retour du maître avait tout remis à l'ordre en un clin d'œil. La métamorphose avait été si subite et si complète, qu'Elia était à peine revenue de sa surprise.

Elle en conclut que M. d'Aunis présent, tout marcherait à souhait. Et, au lieu de détendre les nerfs en donnant libre cours à son irritation, elle consigna ainsi les faits :

18 décembre 1898.

« J'ai décidé de commencer un journal. Et me voici intimidée devant ma feuille blanche, autant que je le suis en présence d'une personne que je ne connais pas.

« Quel émoi inexplicable ! Il est ma chose, ce papier. Quand je le voudrai, il me rendra ce que je lui confie. Peut-être me deviendra-t-il un ami, à la longue... Mais qu'ai-je besoin d'un ami, puisque Pierre est tout ensemble pour moi un ami et un frère. C'est pour lui plus encore que pour moi, parce que, à cause de sa mère, je n'ose pas lui écrire comme j'ai l'habitude de lui parler, à cœur ouvert ! que je me mets à résumer mes impressions. Je lui donnerai ce cahier aux vacances. D'un regard, il embrassera l'arriéré et saura où j'en suis.

« Papa rentre demain. Me voici déchargée du souci de commander, Dieu merci ! Je ne suis pas sans inquiétude, malgré tout. S'il allait blâmer quelqu'une des dispositions que j'ai prises ? Trouver à redire, par exemple, à ce que j'ai installé les nourrices dans la belle chambre qui touche à la mienne ? Il aime tant les petits ! Lorsque je lui aurai dit à quel point la surveillance m'était difficile, séparée que j'étais de mes frères par la galerie et un étage, j'espère qu'il m'approuvera.

« Je ne lui rendrai pas compte des ennuis que j'ai eus avec les domestiques, puisque les voilà

redevenus polis. Pourquoi le tourmenter de ces détails ! Il a bien assez de son chagrin. Je crois qu'il aimait beaucoup ma pauvre maman. Ils s'entendaient si bien ! Il sera sûrement inconsolable. Maman !... C'est quelque chose pour moi d'incompréhensible. Plus les jours s'écoulent, plus je la regrette, plus je sens que je l'aimais bien. Comment s'abuse-t-on ainsi sur ses propres sentiments ? »

19 décembre.

« Là ! Ça y est ! Je n'avais pas tort d'être inquiète. Ai-je subi assez d'affronts !

« Papa descend d'automobile ; je me précipite à sa rencontre, un bébé sur chaque bras. Il couvre mes frères de baisers, tant et si bien qu'il oublie d'en garder un pour moi : « Bonjour, petite » ; voilà quelle a été ma part de caresses ! Et cela, sous les regards narquois du personnel accouru saluer le maître et recevoir ses ordres.

« Nous entrons.

« Papa m'avait pris les enfants et me précédait. Il pénétra dans la galerie.

« — Nous ne sommes plus là-haut, monsieur le baron, » se hâte d'annoncer Francine en me regardant. Je m'avance et, ne voulant pas donner les raisons de ce changement devant ces femmes, je me borne à dire que j'avais jugé préférable d'avoir mes frères tout près de moi.

« — L'idée était bonne, ma chère enfant, déclara papa ; elle pèche par l'exécution, voilà tout. Je destine la chambre dont tu as disposé à des amis qui m'ont promis leur visite. Comme ils amènent leur petite fille et son institutrice, j'aurai même besoin de la pièce que tu habites. Les nouilles vont remonter chez elles, et tu t'installeras dans la chambre rouge, celle qu'occupait autrefois la gouvernante anglaise de Pierre.

« — Puis-je y faire transporter mes meubles ? ai-je demandé les larmes aux yeux.

« — Tes meubles !...

« Papa me regardait d'un air tellement surpris, que je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux...

« Je devinais que j'avais émis une énormité, en paraissant me croire propriétaire d'un ameublement sur lequel je n'avais pas plus de droits qu'un hôte de passage. Je me serais battue, d'avoir été si sotte !

« Papa avait compris que qu'il venait de me

blesser cruellement, car, rendant les petits à leurs nourrices, il les expédia chez elles. Demeuré seul avec moi, il me dit :

« — Entrons dans ta chambre, nous allons voir.

« Je me tins sur le seuil, raide, le visage fermé.

Lui passa l'inspection d'un coup d'œil.

« — Il n'y a rien de trop, murmura-t-il. On devra même apporter un lit d'enfant.

« Il ajouta, revenant à moi, et me caressant les cheveux :

« — Je suis désolé de te causer cette contrariété, ma chère Elia, mais je ne puis faire autrement. Accepte cela pour l'amour de tes petits frères. Ce me sera une telle sécurité de te savoir auprès d'eux ! Je les trouve bien mieux qu'à mon départ.

« Je ne fus point touchée. Nous étions seuls. Ceux devant qui son indifférence et son blâme m'avaient humiliée devaient rester sur leur impression de triomphe ; ce triomphe que j'avais lu dans leurs yeux méchants.

« Je ne répliquai rien.

« — Allons voir la chambre rouge, proposa papa.

« Je le suivis, toujours aussi raide, sans un mot. Il ouvrit lui-même les persiennes de la pièce qu'il me destinait, et après avoir considéré les tentures à grands ramages vert pâle sur fond cramoisi, les meubles d'acajou, il conclut :

« — Tu ne seras pas mal, ici. Dis à la femme de chambre d'y apporter tes affaires.

« Il alla vers une petite porte que je n'avais point aperçue, l'ouvrit, et me montrant un grand cabinet très clair et garni d'armoires :

« — Tu auras là de quoi serrer le trousseau de ta mère, ses robes, ses vêtements, ses fourrures, ses dentelles : tout cela t'appartient.

« — Et à mes frères aussi ! ripostai-je d'un ton sec.

« — Non, non. J'ai promis à ta mère, à ses derniers moments, que tout ce qu'elle possédait, y compris ses bijoux, te serait réservé. Viens, nous allons ranger cela ensemble ; nous avons le temps jusqu'au dîner. Il me serait extrêmement pénible de voir ces choses autour de moi.

« — J'aurais pensé, tout au contraire, que de tels souvenirs devaient vous être précieux !

« — Sans doute... sans doute... Mais, vois-tu, Elia, j'ai horreur de ce qui m'attriste.

« Et puis, j'ai projeté divers changements dans l'appartement que j'occupais avec ta mère.

« Il m'emmena sans s'expliquer davantage. Mme Thomas fut mandée et reçut la mission de surveiller elle-même le transport et l'installation de tout, dans ma nouvelle chambre. Puis papa me fit entrer dans la sienne, ouvrit le coffre-fort scellé dans son cabinet de toilette, en tira des écrins, beaucoup d'écrins et, sans émotion, mais avec une bonté qui me rendit un peu de courage, il me dit :

« — Nous avons pensé, ta pauvre mère et moi, que tout ceci pourrait te constituer une petite dot. Choisis ce que tu désires garder en souvenir d'elle, distrais-en quelque objet que tes frères puissent porter plus tard, bague ou épingle, afin qu'ils aient un souvenir de leur maman, et, si tu m'aprouves, nous vendrons le reste afin d'en placer le produit. Cela te fera un petit revenu indépendant dont tu seras libre de disposer pour ta toilette et tes menus plaisirs. Qu'en penses-tu ?

« Je ne pensais rien. J'avais un chagrin horrible à manier ces bijoux dont j'avais vu maman parée. J'étouffais.

« Papa s'en aperçut, m'attira à lui et m'embrassa silencieusement.

« Puis il referma les écrins destinés à être vendus, insistant :

« — Dis-moi si tu approuves ce que ta mère a décidé ?

« — Oui, oui, je veux ce qu'elle a voulu.

« J'éclatai en sanglots et je m'ensuis, emportant ce que je devais garder. »

III

Elia ne persévéra pas régulièrement dans la rédaction de son journal. Pierre, aux vacances suivantes, y constata bien des lacunes.

Lorsqu'il s'informa :

— Petite sœur, il n'est donc rien survenu durant l'été ?

— Si... Mais je me suis lassée d'écrire des choses ennuyeuses. J'ai pensé que cela t'attristerait de les lire.

— Raison de plus : je veux tout savoir ! Raconte-moi ce que tu n'as pas écrit.

Ils promenaient alors, dans leur petite voiture, les deux jumeaux déjà alertes, mais qui se fatiguaient vite. Et, tout en poussant de concert le léger véhicule où Bernard et Louis venaient de s'endormir, ils reprenaient le cours des interminables confidences.

Pierre s'était transformé en cette dernière année; un duvet couleur d'or bruni estompait maintenant sa lèvre et donnait un aspect déjà viril à sa physionomie. Il avait pris à Dijon ses premières inscriptions de droit. Terminerait-il ses études en province? La question avait été agitée entre sa mère et lui, mais elle n'avait point été résolue. Avant de rien décider, Pierre tenait à savoir où Elia passerait son hiver. Toutefois, il n'avait point laissé entrevoir à Mme Lortet le motif de son hésitation, certain que c'eût été compromettre sa cause. Laurence, en effet, redoutait Elia de plus en plus; elle la redoutait à ce point, qu'elle avait proposé à son fils d'excursionner ensemble sur les côtes bretonnes, durant toutes les vacances.

— Vous y pensez trop tard, maman, avait répondu Pierre. Que ne m'en avez-vous parlé aussitôt la fermeture des cours? Il nous faut remettre ce voyage à l'année prochaine. Je tiens à ne pas négliger mon père.

Il avait ajouté, soucieux :

— Ce n'est guère le moment...

— Peut-être as-tu raison! avait approuvé Laurence ramenée à elle par ces mots.

Et le jeune homme s'était rendu à Lyré à l'époque accoutumée.

Il était arrivé de la veille.

— Mon père ne t'a pas parlé de ses projets pour cet hiver? s'informa-t-il à Elia, tout en imprimant à la petite voiture une orientation qui l'engagea dans une allée couverte allant rejoindre les bois.

— Il ne m'entretient jamais d'aucun projet. Notre seul sujet de conversation, ce sont les bébés. Oh! sur eux, nous ne tarissons pas. Il en raffole, lui aussi. Ce doit être la pensée de mon affection pour les petits qui lui a donné l'énergie de résister à certain conseil...

— Quel conseil? s'informa Pierre vivement, ayant surpris sur le visage d'Elia une nuance d'ironie mauvaise.

— Celui de se débarrasser de moi.

— Se dé-bar-ras-ser de toi ! scanda violem-
ment Pierre. Nomme-moi celui qui a eu l'impu-
dence de...

— C'est une jeune fille : celle à qui j'ai dû céder
ma jolie chambre blanche et rose.

— L'institutrice ?

— Non, non... On avait laissé l'institutrice et
l'enfant au logis. A leur place, on avait amené
une nièce. Les Chartèves ont passé près d'un
mois ici. Il y en avait à peine trois que ma
pauvre maman était morte. Sous prétexte que papa
avait besoin d'être distract, Mlle Sabine l'accompa-
gnait partout.

Oh ! elle est superbe ! D'une beauté que
j'admire tout en la détestant, elle ! Papa était
content qu'elle s'occupât de lui ainsi. Les premiers
jours, il me commandait de prendre à table la
place de maman, en face de lui. Il m'a présentée
comme sa fille. Mais une fois qu'ils se prome-
naient, Mlle Sabine et lui, sous mes fenêtres,
m'ayant aperçue, Mlle Sabine s'est mise à parler
de moi à voix très haute, avec l'intention évidente
d'être entendue. J'avais quitté la fenêtre, mais je
ne m'étais pas éloignée, puisque c'était pour moi
qu'elle parlait, ajouta Elia avec ironie :

“ — Comment ! s'exclama-t-elle, cette petite
n'est pas votre fille et vous l'autorisez à vous
appeler papa ? Quelle singulière idée !

Papa a répondu que, l'ayant exigé autrefois, il
lui était malaisé aujourd'hui de me l'interdire ;
que, du reste, il me considérait un peu comme
une fille adoptive.

“ — Vous vous exagérez vos devoirs ! a protesté
Mlle Chartèves. La mort de sa mère a rompu le
semblant de lien qui vous unissait à Elia. Je me
demande même pourquoi vous vous croyez
obligé de la garder chez vous ! »

— Elle a eu cette audace ! interrompit Pierre
les dents serrées. Et qu'a répondu mon père ?

— Rien... il n'a rien répondu. Je m'étais pen-
chée une seconde à la fenêtre, ramenée par la
colère... M'avait-il aperçue ?

Tout de suite, il a emmené Mlle Sabine.

— Il a revu cette famille ?

— Je le crois. Il se rend souvent à Saint-Ger-
main-au-Mont-d'Or, un petit village situé dans

le Rhône, que les Chartèves habitent toute l'année.

— Pas des gens riches, alors ?

— Il est facile de deviner que non. Leur luxe sent... tiens, il sent notre misère à maman et à moi, quand nous allions, lestées d'un petit pain de deux sous, mais habillées comme des princesses, nous promener où vont les gens chics.

M. Chartèves doit faire valoir lui-même ses propriétés. Papa et lui parlaient tout le temps d'agriculture. Mais Mlle Sabine a beaucoup d'esprit. Elle m'amusait ; en dépit de mon antipathie, j'avais du plaisir à rester auprès d'elle. Ça ne devait pas être réciproque ! Un matin, papa m'a prise à part pour me dire :

« — Je crois qu'il vaudrait mieux que tu te fisses servir chez toi. Ta mère n'eût pas aimé à te laisser écouter ce qui se dit parfois à table, et... dans le monde, c'est ainsi, nous ne pouvons pas le changer.

— Joli, leur monde ! gronda Pierre.

Il était tout à la fois exaspéré et inquiet.

Etait-elle redoutable, cette jeune fille dont la personnalité semblait lui barrer la route ! A quoi tendait-elle, en cherchant à circonvenir son père ? Il n'osait formuler la réponse qui se précisait malgré lui en sa pensée. Car il était venu, cette année, à Lyré, armé pour la bataille. Son plan consistait à éveiller peu à peu, chez le baron d'Aunis, le désir de revoir sa femme. Pierre avait apporté une photographie de date récente. Laurence était si bien, elle paraissait si jeune, sa toilette et l'arrangement de ses cheveux l'embellissaient à ce point, que son mari serait surpris, à coup sûr, et charmé, si cette photographie lui tombait sous les yeux. Peut-être, ensuite, ne repousserait-il pas l'idée d'une rencontre...

Et voilà qu'avant même d'engager la lutte, Pierre se heurtait à un obstacle inattendu.

— Alors, reprit-il, on t'a tenue à l'écart jusqu'au départ des Chartèves ?

— Absolument.

— Et après ?

— Après...

Elia parut hésiter.

— Eh bien ? insista Pierre.

— Papa a dû se rappeler que j'avais l'habitude de vivre à sa table. Il m'a fait redescendre. Mais

je n'ai plus occupé la place de maman. Mon couvert avait été mis, sur son ordre, au bout de la table comme tu l'as vu hier. Je n'ai pas paru m'en apercevoir, ajouta Elia. M. d'Aunis a été bon pour moi en me donnant les bijoux et le trousseau de maman. J'ai aujourd'hui neuf cents francs de rente. Je ne les dépense pas ; je ne dépense presque rien. Plus tard, cela me permettra d'acheter une petite maison. Oh ! être chez moi ! mon rêve ! Je le désire tant, vois-tu, Pierre, que j'aurais acheté tout de suite la petite maison, s'il n'avait pas fallu quitter Bernard et Louis pour aller l'habiter !

— Toute seule ! s'exclama Pierre en riant.

— Bien sûr, toute seule ! Qui veux-tu qui vienne habiter chez moi ? J'ai peut-être des parents du côté de maman ; mais, puisqu'ils ne voulaient plus la connaître, ils me renieraient sans doute aussi. Quant à mon père... il vit, tu sais, maman m'avait menti, prononça Elia d'un ton angoissé, scrutant le regard de Pierre afin de comprendre sa pensée ; mais qu'importe, reprit-elle après quelques secondes de silence, il m'a bien pour jamais abandonnée, lui !

— Quand et par qui as-tu appris que M. Parelli n'était pas mort ?

— Clémence, la femme de chambre qui est partie le mois dernier, y a fait allusion devant moi, en disant : « C'est pas trop tôt que je m'en aille ! on patauge dans le divorce jusqu'au cou, ici, et dans le mensonge ! V'là une pauvre gosse à qui on fait accroire qu'elle est orpheline, et son père se balade je ne sais où !... »

Mme Thomas m'a alors appris ce qu'elle savait : bien peu de chose ! elle ignore même la résidence de mon père. Mais, quand je la connaîtrai, qu'est-ce qu'il y aurait de changé ? M'en aimeraït-il mieux ?

Une détresse passa dans ses yeux, qui, de nouveau, interrogeaient Pierre.

Celui-ci ne pouvait que l'assurer de sa fidèle affection : il le fit.

— Tu ne seras jamais ni seule, ni abandonnée, puisque je suis là. Quand je t'ai adoptée pour ma sœur, j'ai engagé toute ma vie et avec joie. Je saurai te prouver que Pierre d'Aunis est un cœur sincère.

— On te disputera peut-être à moi, un jour ?

— « On » ?... Une femme, hein ? c'est là ta pensée ? Me marier ! Bannis cette crainte, je ne me marierai pas. L'exemple de mes parents m'a donné l'effroi du mariage. Le foyer est trop peu solide aujourd'hui. Je suis comme toi, petite sœur, j'aime ce qui dure.

Elia avait cessé de regarder Pierre. Une angoisse flottait dans ses yeux sombres qui semblaient scruter l'inconnu. Ils s'étaient, depuis un moment, engagés sous bois, ayant projeté de monter jusqu'à un point d'où l'on entrevoyait l'entrée du Val-Suzon. La chaleur était atténuée par l'ombre du taillis. La brise, en effleurant les plantes agrestes, se parfumait d'aromes forts et sains, des frou-frous d'ailes passaient dans l'air comme des caresses ; point d'horizon, mais de temps à autre quelque jolie échappée : sentier qui fuyait dans un rais de soleil ; mare sertie de joncs que la lumière moirait d'argent... Elia ressentait vivement la beauté des choses. Pierre n'y était pas moins sensible ; mais, ce matin, trop de préoccupations l'étreignaient. Il avait oublié même le but de la promenade.

— Rentrons, proposa-t-il soudain.

— Nous devions monter jusque là-haut ! protesta surprise.

— Nous reviendrons.

Il fit tourner la voiture dans laquelle, à présent, les bébés gazouillaient, et ils reprirent en causant la route du château.

— Raconte-moi tout ce que tu as observé concernant Mlle Sabine, demanda Pierre. Pour la démolir dans l'esprit de papa, il est important que je sois bien documenté.

— La démolir ! A quoi cela aboutira-t-il ?

— A ramener mon père à son devoir, qui est de faire la paix avec maman et de reprendre avec elle la vie commune. La loi prétend briser le premier mariage ; elle n'en a pas le pouvoir. Ceux qui ont reçu le sacrement du mariage sont unis jusqu'à la mort ; je le rappellerai à papa. Si je pouvais obtenir d'abord qu'il revit ma mère ! Elle est si charmante, si parfaite !

— Parfaite ! protesta durement Elia, non. Elle manque de bonté.

— Maman ! Elle a manqué de bonté ! Envers qui ?

— Envers moi ! laissa tomber la jeune fille d'un ton bref.

— Oh ! Elia ! ne l'accuse pas sans savoir. Elle a, au contraire, manifesté beaucoup de sympathie à ton égard. N'a-t-elle pas consenti à faire le voyage d'Auvergne pour me permettre de recueillir les objets qui t'étaient chers ! Qu'attendais-tu donc d'elle ?

— L'expression de cette sympathie.

— Elle ne pouvait guère t'écrire chez son mari, à toi, la fille de celle qui avait usurpé sa place !

— Tu lui as dit que tu m'appelais ta sœur ?

— Nous lisons ensemble toutes tes lettres.

— Je m'en doutais. C'est pour cela que je ne pouvais plus causer. Vois-tu, il y a en moi un instinct qui m'avertit quand on ne m'aime pas. Ta mère ne m'aime pas ; elle ne pourra jamais m'aimer, quoi que je fasse pour tâcher de gagner son affection ; et si elle revient ici, j'en serai heureux pour toi ; mais, pour moi, les choses n'iront pas mieux.

— Tu me fais beaucoup de peine, Elia ! prononça Pierre. Dieu veuille que j'atteigne mon but. Tu verras alors combien tu t'es trompée.

Pierre était sincère ; mais, tandis qu'il parlait, au dedans de lui-même, une lumière soudaine mettait en relief certains mots, certains faits, qui l'amenaient à se déjuger. C'était réel, sa mère n'aimait pas sa chère petite Elia ; et par-dessus tout, elle redoutait son influence. Ce voyage de Bretagne qui eût absorbé toutes les vacances, Mme Lortet ne l'avait proposé que pour le tenir éloigné de la jeune fille.

Tiré en dedans par sa pensée intime, il ne renoua pas l'entretien. Elia devait être, elle aussi, peu désireuse de le reprendre, car elle ne rompit point le silence. La promenade s'acheva sans que l'un ou l'autre eût parlé.

La fin de cette matinée s'écoula à faire jouer Bernard et Louis.

M. d'Aunis, qui était sorti en automobile, rentra juste au moment de passer dans la salle à manger. Au dessert, il annonça, s'adressant à Pierre :

— Je viens de louer une chasse du côté de Chatillon. Demain, nous irons étudier le pays et reconnaître le gibier. Tu as passé l'âge de te contenter des moineaux et des grives du parc. Tu fais l'ouverture avec moi, cette année.

— A ma grande joie.

Pierre ajouta avec un sourire timide :

— Ma mère était sur le point de me faire présent d'un équipement complet, lorsqu'elle a réfléchi que vous étiez plus compétent qu'elle et moi, et sauriez mieux choisir l'arme qui convient à un débutant.

— Tu la remercieras de ma part de m'avoir cédé ce plaisir, repartit courtoisement d'Aunis.

Le cœur de Pierre se mit à battre à coups précipités : sa première escarmouche avait réussi.

Il jeta un coup d'œil à Elia. Mais celle-ci paraissait en quelque sorte absente. Ou elle n'avait pas entendu, ou la portée de l'incident lui échappait.

M. d'Aunis reprit, gai, plein d'entrain :

— Si personne ne me manque de parole, nous ferons une joyeuse ouverture !

Pierre s'informa :

— Vous attendez du monde ?

— Une douzaine de personnes, sur lesquelles trois bons fusils... Je pourrais dire quatre : Mlle Chartèves abat sa pièce de gibier aussi bien que nous.

Les Chartèves allaient revenir... Le jeune homme s'assombrit.

Mais un instant de réflexion suffit à lui faire apercevoir les bons côtés de cet arrangement. Combien ses critiques auraient plus d'autorité, basées sur des observations personnelles !

Il se promit de tenir sa franchise en bride et d'endormir la défiance de Mlle Sabine à force de prévenances et d'amabilités. Et, pour entrer tout de suite dans son rôle, il demanda à son père force détails sur les hôtes attendus.

Un instant coupé par l'installation dans le hall où le café était servi, l'entretien reprit sur le même sujet. Elia ne s'y mêla point. Elle gardait son air absent. Elle se glissa hors du château sans que les deux causeurs s'en aperçussent.

Pierre racontait à son père :

— Nous avons fait établir une cible au fond du jardin, je me suis beaucoup exercé, ces temps-ci. J'ai eu des cartons dont vous auriez été satisfait. Mais l'adresse de ma mère vous surprendrait bien davantage encore !

— Ta mère ! Elle tire à la cible !

— Elle est habile en tout ! A la carabine, elle met dans le noir deux fois sur trois. Elle n'en fait pas d'équitation à Dijon — elle juge devoir vivre si retirée ! — mais en Auvergne, il y a trois ans, elle montait à cheval tous les jours. Elle est intrépide.

— Elle n'avait jamais le temps, autrefois ! fit railleusement observer d'Aunis.

— Je sais... elle me l'a dit en m'avouant se l'être souvent reproché. Mais, justement, à cause des conséquences de son apathie, elle l'a secouée tout à fait. Oh ! ce n'est plus la même femme ; plus du tout. Vous ne la reconnaîtriez pas. Elle est plus jolie et paraît plus jeune qu'il y a sept ans. La photographie que j'ai ici date du mois dernier ; voulez-vous la voir ?

M. d'Aunis fit de la main un signe de refus.

Sans paraître comprendre l'intention de ce geste, Pierre prit dans sa poche un mince portefeuille, l'ouvrit et le lui tendit.

A se voir en vis-à-vis avec sa première femme, Sosthène laissa échapper une légère grimace ; mais, en dépit de sa volonté, son regard fut retenu par le charme de ce fin visage qui gardait dans le sourire un reflet de tristesse, et dont les yeux bruns, spirituels et bons, semblaient interroger les siens comme jadis, lorsqu'elle lui demandait, à propos d'un fait, d'une idée, d'un projet quelconque : « Qu'en penses-tu, Sosthène ?... »

Le passé, une seconde, se dressa, vivant !

Une seconde... La nuit se refit tout de suite ; trop de cendres sur l'étincelle !...

Rendant le portefeuille à Pierre, il prononça d'un ton indifférent :

— Les femmes se coiffent et s'habillent avec beaucoup d'art, aujourd'hui !

Pierre ne discuta point. Il dit doucement, un peu ému, en refermant son carnet :

— C'est ma joie de vous avoir là tous les deux. Rien ne peut briser certains liens. Même séparés, n'êtes-vous pas mon père et ma mère, mes deux tendresses d'enfant, toujours égales ?

— Tu ne nieras pas avoir une préférence, bien justifiée d'ailleurs, pour celui de nous deux qui s'est dévoué à toi ?

— J'ai pour ma mère une infinie reconnaissance ; mais cela se compense pour vous par une sollicitude dont elle n'a pas besoin... —

La lueur qui flamba dans les yeux de son père retint le jeune homme de poursuivre :

— ... Parce qu'elle est dans la vérité...

Sentant qu'il allait cesser d'être maître de lui, parler trop tôt, tout compromettre, craignant d'en avoir trop dit déjà, il se leva :

— Je vais voir ce qu'est devenue ma sœur, annonça-t-il.

Intentionnellement, Pierre désignait toujours ainsi Elia avec son père, comme il ne manquait point à la qualifier Mlle d'Aunis, lorsqu'il s'adressait à l'un des domestiques.

Elia demeura introuvable. Ce fut en vain que Pierre s'enquit d'elle ; aucun ne l'avait aperçue.

Il alla frapper à la porte de sa chambre.

La nourrice de Bernard, restée comme bonne, flânait sur le seuil de l'appartement des petits ; elle lui apprit que, contre son habitude, la jeune fille n'était pas remontée après le déjeuner.

Soudain, il pensa au beffroi. En escalader les degrés, fouiller du regard les recoins du jardin suspendu ne lui prit que quelques minutes. La tente était presque invisible ; le lierre l'avait envahie ; l'auvent ployait sous les lianes.

Pierre se courba à l'entrée. Il entrevit, repliée sur elle-même, une forme svelte que des cheveux bruns dénoués enveloppaient toute. Il mit un genou en terre, força la jeune fille à relever la tête et, la voyant en larmes, supplia :

— Dis-moi qui t'a fait de la peine, chérie ?

— C'est moi qui m'en suis fait ; moi seule... Laisse-moi. Il m'est insupportable de sentir quelqu'un auprès de moi, en ce moment, même toi, Pierre !

— Nous sommes loin de la confiance promise ! fit observer le jeune homme attristé.

Elia ne répondit rien. Il ne put lui arracher une parole de plus, et du redescendre sans avoir obtenu la confidence sollicitée.

Le soir, aussitôt remontée chez elle, Elia ouvrit son journal.

Elle hésita longtemps devant la page blanche. Soudain, jetant sa plume en un geste violent, elle referma le cahier.

Non ! Non ! « cela », cette révélation qui lui était une si grande douleur, elle ne saurait l'écrire... car, alors... plus jamais Pierre d'Auris ne pourrait

lire son journal. Et comment le lui refuser, après lui avoir dit qu'elle l'écrivait pour lui?...

Allons... elle réapprendrait à se taire... comme au temps où elle n'avait personne à qui ouvrir son ame.

IV

Non, les Chartèves n'étaient pas riches, Elia avait raison de le penser.

Camarades de collège de Sosthène d'Aunis, Alban et Just Chartèves avaient hérité de leur père une habitation confortable et de beaux vignobles. Mais leurs propriétés avaient subi le sort commun. Démunis de capitaux, ils n'avaient pu reconstituer que lentement leurs vignes, surtout Just, le père de Sabine, qui, d'avance, avait gaspillé une bonne partie de son patrimoine. A vingt ans, la jeune fille s'était trouvée orpheline et pauvre, ayant dû partager encore le peu que laissait son père avec deux frères plus jeunes qu'elle. Jugeant que sa beauté valait une dot, Sabine ne se laissa point abattre par la perspective d'une quasi-pauvreté. Elevée dans les idées du jour, esprit éminemment pratique, incapable de céder à un entraînement du cœur, elle posa ainsi elle-même les termes de son avenir :

Rester honnête parce qu'il fallait pouvoir entrer partout la tête haute, et, une fois mariée, ne pas tendre le flanc au divorce ; mais tout mettre en œuvre pour conquérir la fortune. Etre riche, vivre dans un milieu élégant et mondain, parer sa beauté, satisfaire ses caprices ; Sabine n'entrevoit pas d'idéal plus noble. C'est de ces principes qu'elle s'inspira dans la pêche au mari qui devint sa préoccupation exclusive dès son entrée dans le monde.

Attirés par sa beauté, les prétendants affluèrent.

Certains avaient de l'avenir ; d'autres offraient dans le présent la sécurité d'une position modeste, mais sûre.

Sabine n'en agréa aucun ; elle attendait... la vie lui devait mieux, jugeait-elle. Toutefois, voyant poindre ses vingt-cinq ans, elle commençait de se sentir inquiète, lorsque son oncle l'amena chez Sosthène d'Aunis.

A quarante-quatre ans, celui-ci était encore très beau. Son veuvage donnait à sa situation une

apparence correcte. Il possédait une superbe fortune au soleil...

Estimant en bloc, d'un coup d'œil, le château et son propriétaire, Sabine se confia dès la première heure :

« Baronne... quatre-vingt mille livres de rentes, résidences variées, puisque M. d'Aunis possède encore deux habitations en Normandie, un hôtel à Dijon, un autre à Paris... Cela ferait joliment mon affaire ! »

Restaient les enfants.

Les deux jumeaux ne l'embarrassaient point. Cela s'élève tout seul, à la campagne, les mioches ! Elle ne s'amuserait pas à les traîner à Paris ou ailleurs. Une bonne gouvernante en prendrait soin ; pas à s'en préoccuper. Elia serait infiniment plus gênante ; d'autant qu'elle promettait d'être jolie, et se révélait intelligente et douée d'un redoutable esprit d'observation.

Et voilà qu'en interrogeant une femme de chambre sur le point de quitter la maison, Sabine découvrit le véritable état civil de la jeune fille. Elle considéra dès lors celle-ci comme écartée de sa route. L'heure venue, la chose irait toute seule : un jeu d'enfant.

Quant à Pierre, elle ne soupçonnait point son existence, nul n'en ayant parlé devant elle ; pas même le baron d'Aunis, lequel, du reste, évitait tout sujet d'entretien se rapportant à son premier mariage. Le souvenir de sa seconde femme s'était aussi rapidement effacé que celui des amours fugaces cueillies en cours de route. Dans sa conscience dévoyée, plus rien n'entrait en ligne de compte que le souci de son propre bonheur. Voyait-il ce bonheur dans un mariage avec Sabine Chartèves ? A dire vrai, celle-ci l'inquiétait. Trop belle, cette blonde superbe aux yeux d'enfant ; un trésor trop fragile à garder ! Trop jeune aussi, à peine vingt-cinq ans : l'écart était énorme.

Et cependant l'ensorceleuse manœuvrait avec une telle adresse qu'il se laissait prendre peu à peu, arrivait à croire à l'attirance qu'elle semblait subir, dont elle feignait habilement de se défendre...

Chaque rencontre, — et, durant l'année qui venait de s'écouler, faisant le jeu de Sabine, les Chartèves s'étaient appliqués à les rendre fré-

quentes, — à chaque rencontre, l'ambitieuse jeune fille gagnait du terrain.

Néanmoins, au moment où Pierre ouvrit le feu, la bataille pouvait encore être livrée avec quelque chance de succès. Le fils de Laurence était sur la brèche sans cesse; toujours prêt à saisir l'occasion d'évoquer un souvenir de sa petite enfance; et, sans nommer sa mère, lui rendait en quelque sorte sa place au foyer par ce retour vers le passé lointain.

— Papa! vous souvenez-vous?

Et le récit suivait de quelque épisode amusant.

Parfois Sosthène y trouvait malgré lui du charme, Pierre le devinait à sa réplique pleine de bonne humeur. D'autres jours, il hochait la tête, l'air de dire : « à quoi bon ramener cela? »

Il n'était point sur ses gardes, ne soupçonnant rien des intentions secrètes de son fils. Pour lui, son premier mariage était une affaire liquidée, défunte : on ne ressuscite pas les morts.

Un soir, deux jours avant l'ouverture de la chasse, au dîner, M. d'Aunis annonça :

— Nous irons ensemble demain à la gare.

— Ma sœur aussi? interrogea Pierre sur le ton de l'affirmative.

— Si cela lui est agréable.

— Non! laissa tomber Elia froidement, Mlle Chartèves n'a pas de plaisir à me voir; mieux vaut ne point lui imposer ma présence.

— Où as-tu pris cela, petite fille? protesta M. d'Aunis.

Elle le regarda bien en face et repartit :

— Allons! vous le savez aussi bien que moi, papa! Il parut gêné.

Mais Pierre intervint, conciliant :

— Son âge et le tien ne concordent pas; voilà d'où part l'absence de sympathie.

— Oui, fit malicieusement Elia, elle peut entendre des choses qui ne doivent pas être dites en ma présence. C'est tout de même singulier que ce qui n'est pas convenable lorsqu'on a seize ans le devienne quand on en a vingt-cinq! Je ne m'explique pas bien ça.

— Père, cette année, rien ne sera changé à nos habitudes de famille, n'est-ce pas? reprit Pierre, le répondant à la réflexion d'Elia que par un sourire et un léger haussement d'épaules désapprobatrice. Nous sommes bien ainsi, à vos côtés;

mais demain, quand la table sera entourée de convives, Elia reprendra sa place de maîtresse de maison. Puisqu'elle en remplit les devoirs en veillant sur nos chéris, cette place lui revient.

Et sans attendre la réponse :

— Il faudra te faire belle, petite sœur. Mets une robe blanche en l'honneur de ces dames. Et, surtout, soyons tous les deux très aimables. Pour ma part, je me fais une fête de chasser en compagnie d'une jeune fille.

— Ne va pas te montrer trop empressé, ce serait de très mauvais goût ! se hâta de protester Sosthène chez qui une subite jalousie s'éveilla.

Pierre éclata de rire.

— Rassurez-vous, ma seule prétention est de vous aider à rendre le séjour de la maison agréable à vos amis.

Elia considéra le jeune homme avec étonnement, se demandant s'il était sincère, en ayant la terreur...

Mais non ! Ne l'avait-il pas prévenue qu'il tenait à observer Mlle Sabine, et ferait tout pour s'en offrir l'occasion : n'importe, le jeu lui déplaisait ? il l'éloignait d'elle. On le lui prendrait trop... Son seul ami... Son Pierre...

Voilà qu'elle ne lui donnait plus le titre de frère, dans l'intimité de son cœur ; bien mieux, ce titre gênait l'élan de sa tendresse ; il lui opposait une sorte de barrière, sans consistance puisqu'elle était tout idéale ; mais qui, du côté de Pierre, subsistait et demeurait entre eux, le rivant, lui, à leur primitif contrat... Son journal n'en recevrait point la confidence, Pierre non plus... s'il ne le devinait pas...

Quel rêve pour l'esseulée, l'enfant sans foyer !... plus qu'orpheline, puisque, vivant, son père l'avait rejetée de sa vie. Elle avait mis toute son âme en cet amour subitement éclos, fleur merveilleuse sur l'enfantine amitié. Lorsqu'elle le vivait, ce rêve vieux de quelques jours à peine, Elia se sentait des ailes, tant il la soulevait de terre, l'arrachait au présent, traversait aisément l'espace qui la séparait du temps où il se ferait réalité... La fiancée de Pierre... sa femme.

... Pierre demandait à son père ses dernières instructions, s'informait de la tenue prescrite aux différentes heures du jour.

— Prévoyant bien que vous auriez du monde, ma mère m'a accablé de recommandations; elle tient si fort à ce que vous me trouviez à votre gré, en tout!

Et, méthodiquement, semblant s'y complaire, le jeune homme passait en revue les détails d'étiquette, interrogeant de temps à autre d'Aunis, qui ne pouvait s'empêcher d'approuver, avec un demi-sourire, tant tout était bien réglé.

A la fin, il lui échappa de dire :

— Elle a fait des progrès, ta mère, depuis moi!

— J'ignore si elle en a fait. Ce que je sais, c'est que c'est vous, — elle me l'a dit, — qui l'avez formée aux usages mondains; elle me transmet vos leçons. Mon éducation sur ce point est votre œuvre par ricochet. Jugez-vous que je vous fasse honneur à tous les deux? Je n'en serais pas peu fier.

— Tu as l'air de plaisanter.

— Il est certain que ce côté de l'éducation me laisse indifférent. Je n'attache qu'une médiocre importance à ces prescriptions puériles. Je ne jugerai jamais un homme sur la façon dont il salue, noue sa cravate et rompt son pain. Je me soumets à ce code bizarre pour être agréable à ma mère et à vous. Si j'y réussis, mon but est atteint.

Sans transition, Pierre, se levant, proposa :

— Faisons un peu de musique, petite sœur, veux-tu?

Elia inclina la tête et alla se mettre au piano.

Pierre prit son violon, l'accorda et, durant une heure, ils jouèrent des menuets, des gavottes; rien que de la musique gaie, celle que préférait le baron d'Aunis.

En disant bonsoir à Elia, au bas de l'escalier, Pierre lui demanda, une supplication dans les yeux :

— Tu viendras demain à la rencontre des Chartèves?

— Si tu y tiens.

— J'y tiens absolument!

— J'irai donc, répondit Elia. Comme tu seras près de ta mère, poursuivit la jeune fille, résisteras-tu au désir d'aller l'embrasser?

— Maman n'est pas à Dijon. J'ai obtenu qu'elle passe le mois d'août et une partie de septembre aux eaux de Saint-Honoré qu'on lui ordonne depuis longtemps, à cause d'un peu de délicatesse du larynx.

Promets-moi d'être gentille avec Mlle Chartèves, insista Pierre. Ce n'est qu'une mauvaise quinzaine à passer. Oh ! ma chérie, si je parvenais à te donner ma mère pour seconde maman, tu ne soupçonnes pas combien ta vie se verrait transformée. Aide-moi de tout ton pouvoir, je t'en prie. C'est notre avenir à tous qui est en jeu.

— Commande. Ce que tu me diras de faire, je l'accomplirai à la lettre.

— Merci. A demain. Sois prête de bonne heure.

Le lendemain, dès huit heures, d'Aunis et les deux jeunes gens montaient en automobile pour se rendre à la gare de Dijon où les voyageurs descendaient. Le baron d'Aunis n'était pas sans appréhension. Plus à reculer... Il lui fallait présenter à Sabine ce grand garçon de dix-neuf ans!.. Lui apprendre autre chose encore... Eh bien, ce serait la pierre de touche.

Tout ce qui s'insurgeait en lui contre l'influence envahissante de Mlle Chartèves se groupa pour fortifier sa volonté si molle, et déjà plus qu'à demi asservie. Un peu de malice, de l'anxiété aussi, flottait dans son regard, lorsqu'il aborda Sabine descendue la première du train qui venait de stopper.

— Vous allez faire, cette fois, connaissance avec le propriétaire du château, mademoiselle, annonça-t-il d'un ton délibéré, après avoir baisé la petite main dégantée qu'on lui abandonnait. Et, la laissant creuser cette énigme, il alla saluer Mme Chartèves, empêtrée dans un nombre incalculable de menus colis.

Tandis que le baron aidait son ami à extraire du filet les paquets encombrants de sa femme, Sabine regardait autour d'elle, soucieuse, désenchantée. Comment ! le château, et par conséquent la terre de Lyré n'appartenaient point à l'époux de son choix ? Mystifiée par d'Aunis ! Elle !...

Ne se croyant pas observée, elle avait lâché la bride à sa physionomie : ses prunelles bleues lançaient des éclairs.

Pierre se tenait à l'écart, attendant que son père le présentât, assez proche de l'un des groupes disséminés sur le quai d'arrivée pour paraître en faire partie.

Elia s'avança et salua Mlle Sabine gentiment.

Celle-ci reprit son sourire et répondit aux paroles aimables de la jeune fille par un compli-

ment bien tourné, sur la transformation qu'avaient apportées ces quelques mois en sa personne.

Elia fut contente de s'entendre louer. D'un coup d'œil furtif elle chercha Pierre : cet éloge était-il parvenu jusqu'à lui ?

Le voyant demeurer immobile à sa place, elle alla le prendre par la main et l'amena auprès de Mlle Sabine, disant :

— Je vous présente mon frère, mademoiselle. Au même instant, Sosthène revenait vers eux.
— On vous a présenté mon fils ainé ? demanda-t-il.
— Votre fils ! monsieur est votre fils ! Incroyable ! tout à fait incroyable !

L'exclamation voulait être une flatterie, mais le ton manquait de sincérité. Sabine enrageait, au fond. D'où sortait celui-là ? Quelque nouveau déboire la guettait-il encore ?

Elia riait sous cape, à l'observer.

— Oui, mademoiselle, prononça le baron, qui, déjà sous le charme, n'avait point saisi ces nuances ; je vous présente Pierre d'Aunis, lequel revendique sa part de l'honneur et de la joie que nous apporte votre visite : Lyré étant son fier.

— Vraiment ! laissa échapper Sabine, Lyré n'est pas à vous ! Je croyais que vous plaisantiez, tout à l'heure.

— Non. J'en ai, il est vrai, la jouissance.

Sabine avait une autre question sur les lèvres ; mais elle la jugea inopportun : il serait temps plus tard de la poser. Tendant ses doigts fuselés au jeune homme, elle lui dit d'une voix enveloppante, aux intonations souples, câlinnes :

— C'est une surprise pour moi, une bonne surprise, d'avoir à faire votre connaissance. Monsieur votre père tenait à graduer ses effets, sans doute ; il ne nous avait point annoncé encore qu'il eût le bonheur de se voir revivre en un fils tel que vous.

Pierre protesta en riant :

— Attendez de me connaître avant de féliciter mon père, mademoiselle.

« Quel âge peut-il avoir ? » se demandait à elle-même Sabine, qui dissimulait mal son dépit.

— Pierre aura dix-neuf ans dans un mois, déclara Elia, l'air un peu railleur.

Sabine eut un brusque recul. Est-ce que cette petite lirait dans la pensée des gens ? C'était possible ; ces latins du Sud sont si merveilleusement

doués ! Petite peste ! Il était heureux que le hasard lui eût fourni des armes contre elle. Et un scrupule de s'en servir lui était venu, ces derniers temps ! Duperie !...

... Lorsqu'on se fut mis en route, Sosthène et ses hôtes dans l'automobile, Pierre et Elia dans le panier amené en vue du retour, le jeune homme s'informa, curieux :

— Pourquoi as-tu dit mon âge à Mlle Chartèves ?

— Parce que j'ai lu dans ses yeux qu'elle désirait le connaître. Comment la trouves-tu ?

— Trop belle, murmura-t-il, hochant la tête ; inquiétante !

— Pas encore autant qu'inquiète, repartit Elia en riant. Elle est en peine depuis l'instant où papa a parlé de présenter le propriétaire du château. Le savais-tu, que tu étais chez toi, à Lyré ?

— Non. Et je me demande quel motif a pu déterminer mon père à choisir cette occasion pour m'en instruire. L'idée est bizarre.

— Je suis contente de l'avoir appris ; je m'y sentirai moins étrangère.

— Comment ceci va-t-il finir ? Je tremble que mon père ne se laisse entortiller par ces gens. Dois-je attendre leur départ pour livrer l'assaut final ?...

— Cela vaudrait mieux, à la condition que rien ne se conclue d'ici là.

— Je saurai l'empêcher, repartit Pierre d'un ton violent, les traits envahis par cette montée de sang qui était le prodrome de la colère chez les d'Aunis, sujets, tous, à l'emportement.

— Démolis plutôt Mlle Sabine en détail. La façon dont ton père t'a présenté devait être pré-méditée ; il semblait réciter une leçon. Il a même pataugé un peu, entre nous. Je me figure que c'était un piège tendu par lui au désintéressement de Sabine. Le malheur, c'est qu'il a omis de l'observer. C'est dommage ! Il saurait à quoi s'en tenir.

— Elle est sur ses gardes, à présent ; il ne la prendra plus en défaut. Quand arrive le reste des invités ?

— Seulement après-demain, m'a dit papa, en me faisant transmettre ses instructions à Mme Thomas.

— Tu connais ces messieurs ?

— Oui, tous. Ce sont de vrais chasseurs, eux. Et ils ne restent jamais plus d'une semaine. Ils sont venus en novembre, l'année dernière.

— Leur présence gênera peut-être les manœuvres de Mlle Sabine. Une trêve de huit jours me servirait joliment !

— Si tu penses qu'elle s'embarrassera pour si peu !... Elle ira son train, comme l'année dernière...

— Alors je brusquerai les choses.

— Auras-tu raison ? Je n'ose pas te conseiller ; mais je crois que je ne m'y prendrais pas comme toi. Je tâcherais de gagner la confiance de papa, et, devenue sa confidente, je lui conseillerais, avant de prendre une décision, de feindre la ruine.

— Peut-être es-tu dans le vrai ; j'y vais réfléchir. Je suis résolu à lutter par tous les moyens. Je sauverai mon père, malgré lui, s'il le faut !

A tout prix, insista Pierre avec une énergie passionnée, il faut que je l'arrache à cette intrigante ! Elle achèverait de perdre sa vie... et son âme... ajouta-t-il sourdement.

Ils entraient dans le parc. Pierre mit le cheval au pas, afin de donner à sa physionomie le temps de se rasséréner.

— Ne paraît à la salle à manger qu'après le second coup de cloche, recommanda-t-il à Elia. Tu t'excuseras sur l'obligation qui t'incombe de surveiller le déjeuner des petits ; la vérité, somme toute !

— Tu prétends m'imposer. Si mon couvert n'était pas mis en face de celui de ton père, tu réclamerais ? Pas ça, Pierre, je ne le veux pas.

— Moi, je le veux ! Il faut que, du premier jour, Mlle Sabine apprenne qu'elle ne réussira pas à te transformer en une cendrillon !

Et d'un !

Lyré est à moi, nul espoir pour elle de se le faire donner plus tard.

Et de deux !

Enfin je lutte pour reconquérir à ma mère la place dont elle n'aurait jamais dû être dépossédée. Est-il une cause plus juste ? Comment douter que Dieu m'aide !

— Et le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera... » qu'en fais-tu ? Tu as à compter avec la volonté de ton père. S'il vend son âme au diable... au joli diable qu'est Mlle Sabine, le bon Dieu ne s'en mêlera pas. M. le curé m'a dit, bien des fois, que Dieu mettait le salut à notre portée, mais sans jamais forcer notre volonté libre, en ajoutant :

« C'est logique : si le droit d'exercer notre vouloir nous était dénié, nous ne serions plus responsables de nos actes, et nous le sommes. »

Papa est faible de caractère, ajouta Elia. C'est un grand danger, dans le cas présent.

— Tu es surprenante ! Sans paraître y songer, tu étudies les gens à fond. Tu n'as pas seize ans, petite sœur, tu en as trente !

— Vois-tu, quand on se sent ce que je suis dans le monde, une épave, on vieillit en dedans, à force de penser. Ah ! si je t'avais auprès de moi toujours ! Mais, une fois loin l'un de l'autre, nous ne sommes pas séparés seulement par la distance...

— Un temps viendra, je l'espère, où nous ne serons plus séparés par rien.

— Dieu le veuille ! prononça lentement Elia.

Ils avaient échangé ces dernières phrases à mi-voix, debout au bas du perron, dont ils paraissaient ne point songer à franchir les degrés.

Au premier étage, une fenêtre s'ouvrit sans bruit, et la tête de Sabine s'y encadra, attentive. Elle se retira dès qu'elle vit Pierre lever les yeux de son côté. Un sourire énigmatique soulevait le coin de sa lèvre.

Elle murmura :

— De mieux en mieux... La petite ne fera plus long feu ici. Quant à lui...

Lui... c'était Pierre...

Il ne s'agissait pas de s'en faire un ennemi. Peut-être même serait-il prudent de le laisser repartir avant d'agir contre Elia.

Il était bien charmant. Elle l'eût de beaucoup préféré à son père, s'il avait eu dix ans de plus. Et le château, et cette propriété superbe, tout cela appartenait à Pierre. Quelle était donc la demeure familiale des d'Aunis ? Le vieil hôtel de Dijon, sans doute.

C'est là ce qu'elle avait été sur le point de demander à Sosthène sur le quai de la gare. Une fameuse « gaffe », pareille question lancée au débotté : préoccupation de créancier qui eût sûrement donné l'éveil au baron, et gâté ses affaires. A y bien regarder, l'entrée en scène de Pierre les avait plutôt avancées.

Son double veuvage devait terriblement gêner ce pauvre d'Aunis, pour qu'il eût remis si longtemps à exhiber le fils né d'une première union.

fait est qu'une femme superstitieuse eût pu hésiter... Sabine rit : elle avait foi en son étoile.

Quatre-vingt mille livres de rentes étaient, après tout, une belle et bonne réalité. Que la plus grosse part lui échappât à la mort du mari : soit... elle en aurait toujours usé en attendant.

— Il ne faut pas regarder l'avenir avec une jumelle marine ; assurons d'abord le présent, conclut-elle. Et, mettant la dernière main à sa toilette, elle descendit au salon.

D'Aunis s'y trouvait déjà. Il était seul ; Pierre et Elia venaient à peine de rentrer.

— Pourquoi ne m'avoir jamais parlé de votre fils ainé ? gronda doucement Sabine. J'en suis blessée comme d'un manque de confiance. Avez-vous craint de vous vieillir ? Il paraît votre frère cadet. Il est bien charmant, du reste.

— Merci de me le dire. C'est, en effet, un gentil garçon.

— Où fait-il ses études ? A Paris, sans doute.

— A Dijon, auprès de sa mère. Votre oncle aurait-il omis de vous prévenir que j'avais divorcé avec ma première femme ? demanda d'Aunis, lisant une extrême surprise dans les yeux de Mlle Chartèves.

— Je suppose qu'il l'ignore. Votre histoire commence pour lui à votre second mariage qu'il croyait le premier.

— On n'aime pas à remonter les années douloureuses. Quand le hasard m'a mis en présence d'Alban, après tant d'années passées sans nouvelles l'un de l'autre, je n'ai pas poussé plus loin les confidences, en effet. Mais le bon public, qui n'oublie rien, aurait pu le renseigner.

— Oh ! l'épisode est si lointain et votre situation est celle de tant d'autres !

— Alors vous n'y attachez pas une grande importance ?

— Je n'y en attache aucune, bien que, personnellement, je redoute fort de m'engager dans une union pouvant aboutir à cette impasse. J'exigerai d'un mari ce que je suis résolue à donner moi-même : un amour fidèle jusqu'à la mort.

— Vous pouvez l'exiger. Qui, plus que vous, peut aspirer à fixer un cœur d'homme ?

Pierre entra comme son père achevait de prononcer ces mots. S'il ne les entendit point, il en

devina quelque chose à l'attitude des deux interlocuteurs, debout en face l'un de l'autre, dans l'embrasure d'une fenêtre close, et l'air également troublé.

« Déjà ! songea le fils de Laurence. Mlle Sabine connaît la valeur du temps !... »

V

Ce matin-là, M. d'Aunis et Pierre étaient sortis seuls pour chasser au chien d'arrêt. Depuis une semaine, la plupart de leurs hôtes les avaient quittés ; M. Chartèves était allé passer quarante-huit heures chez lui, afin de s'assurer du degré de maturité du raisin, et fixer l'époque de la vendange ; sa femme n'aimait pas la marche et Sabine s'était blessée au talon l'avant-veille, ce qui l'obligeait à se chaussier de pantoufles d'appartement.

Les deux chasseurs battaient le terrain sans échanger d'autres paroles que celles nécessitées par les arrêts des chiens, la remise du gibier, les menus incidents de la chasse. Leurs pensées étaient loin, cependant, de s'absorber dans leur occupation présente.

Chacun portait en soi un très lourd fardeau d'anxiété : Sosthène, parce qu'il était sur le point de s'abandonner à l'influence de la charmeuse qui avait entrepris sa conquête : Pierre, parce que, suivant depuis quinze jours les progrès de ce flirt, sans être parvenu à entamer d'une ligne le mutisme impatient où se retranchait son père, dès qu'il sollicitait sa confiance par quelque timide ouverture, il sentait son intervention commandée et ne se résolvait point à agir. Non par faiblesse : devant un devoir bien défini, Pierre marchait comme au feu. C'était un sentiment tout autre qui l'avait, jusqu'ici, retenu de parler.

L'action serait décisive.

Devant la question telle qu'il était résolu à la poser, son père n'aurait aucun moyen de se dérober à une réponse précise.

Or, la vie de deux êtres qu'il chérissait à plein cœur était en jeu... Et, s'il voyait le bonheur de sa mère dans le retour du mari toujours aimé, il y voyait pour celui-ci la dignité de l'existence, le salut de l'âme ; et, des deux, c'était peut-être pour

lui, le péril étant plus grand, qu'il souhaitait par dessus tout de réussir.

Il avait suivi jour par jour, presque heure par heure, l'habile manœuvre de la jolie fille qui avait résolu de se faire épouser.

A force de courtoisie, de gaieté, il avait si bien endormi sa défiance, qu'à certains moments, elle s'imaginait avoir un allié de lui. Et, constatant d'autre part la vive affection du jeune homme pour Elia, bien qu'elle eût presque tout de suite pénétré l'âme pourtant si fermée de la jeune fille, Sabine jugeait prudent de faire trêve et de garder secrète l'arme qui était sa force contre l'enfant étrangère.

Cette conduite, dictée par son seul intérêt, avait amené une détente dans ses relations avec Elia. Celle-ci ne se méfiait presque plus, et le château de Lyré semblait n'abriter que des gens heureux d'être rassemblés sous son toit.

Pierre avait pu, néanmoins, grouper quelques observations. Encore la veille de ce jour où son père et lui chassaient ensemble, il avait surpris Sabine jetant à Bernard et à Louis, qui allaient chercher auprès d'elle une caresse, un « vous m'embêtez, sales gosses... » vite suivi de bras tendus et d'appels très tendres, parce que le grand frère apparaissait au tournant de l'allée.

Pierre n'avait pas bronché, du reste, toujours en garde et préparé à tout.

En ce moment, il étudiait furtivement son père, cherchait à démêler sur sa physionomie les dispositions secrètes de son esprit.

La matinée s'avancait. Laisserait-il échapper cette occasion, unique peut-être, de l'entretenir seul à seul, loin de toute oreille indiscrete ?

Ils venaient d'atteindre le bas du parc, leurs carnassières étaient pleines, ils étaient un peu las ; chacun s'adossa à un arbre pour reprendre respiration un instant avant de monter l'avenue qui, par une pente douce, entre deux rangées d'ormes alternant avec des chênes, allait rejoindre le terre-plein où s'appuyait le château.

— Voilà une bonne matinée, prononça Pierre. Nous allons émerveiller ces dames : Dix-sept pièces à nous deux, en quatre heures de chasse, et dans une région médiocrement giboyeuse !

Elles seront encore vos hôtes quelques jours ? poursuivit-il.

- Jusqu'à la fin du mois, je l'espère
- Alors M. Chartèves va revenir ?
- Demain.
- Ah !...
- Comme tu dis cela !

Pierre eut un geste indifférent.

— Comme je le pense. Certes, ce sont des gens aimables ; Mlle Sabine est très drôle, bien de son époque... presque trop dans le train... Sa tante paraît bonne femme ; mais j'aime tant l'intimité de la famille, que leur départ ne me causera aucun regret, je vous le confie.

— A ton empressement auprès de Mlle Sabine j'aurais pensé le contraire !

— Vous vous abusiez. Je n'ai fait qu'accomplir un devoir d'hospitalité. Est-ce que Mlle Sabine vous amuse, père ? Cela m'étonnerait ! Vous êtes trop perspicace pour n'avoir pas fait déjà le tour de son esprit tout de surface, du « toc ».

— Peste ! tu es difficile.

— Parce que je suis gâté. Quand on vit auprès d'une femme telle que ma mère, oui, c'est vrai, on devient difficile.

— Je ne lui ai jamais connu un esprit très brillant.

— Peut-être en est-il de nous comme des plantes que la douloureuse opération de la taille fait fleurir. Ma mère a beaucoup souffert. Vous n'en soupçonnez rien, ou presque ; mais moi, qui ne l'ai jamais quittée, j'en suis bon juge.

— Bon juge ! fit Sosthène haussant les épaules : un enfant !

— Un enfant qui voit pleurer sa mère enregistre tout. Ce qu'il ne comprend pas sur l'heure, le temps le lui explique...

J'ai assisté à des scènes entre maman et grand-père Lortet ! Que n'étiez-vous là ! Quels que fussent alors vos griefs mutuels, avec votre âme chevaleresque, vous l'auriez défendue. Moi... je pouvais seulement détourner la colère de grand-père en m'offrant à ses coups.

— Il a frappé sa fille !

— Non, oh ! non ! Et il a bien fait ; je le lui aurais rendu. Mais il est d'autres moyens de blesser une femme.

Tenez, papa, puisque nous venons à en parler, laissez-moi vous dire que grand-père Lortet a été votre mauvais génie à tous les deux. Ma mère vous

aimait. Elle vous conserve, en dépit de tout, une profonde tendresse.

Sosthène fit un geste d'ironique dénégation.

— Si vous passiez une heure à la maison, vous en auriez la preuve. Elle s'entoure de tout ce qui lui rappelle ses premières années de jeune femme. Elle a restitué à ce logis quelconque l'aspect des pièces où vous et elle vous teniez de préférence à Lyré. C'est elle qui m'a inspiré la pensée de vous demander votre beau portrait en pied. Elle a voulu qu'il fût placé dans le salon où elle se tient habituellement. Il y occupe, comme ici, le panneau du fond.

Eh ! mon Dieu ! avez-vous gardé la mémoire des dernières paroles qu'elle vous a dites chez le juge, quand vous avez été appelés en conciliation ?

Le baron d'Aunis répondit par un signe de tête négatif.

— Je vais vous les rappeler.

— Comment les sais-tu ?

— Comment ? Voici : à peine dans le jardin où j'étais venu attendre, espérant que vous reviendriez avec ma mère, grand-père Lortet a fait une scène terrible. Il a voulu apprendre ce qui s'était dit en la seule présence du juge. Maman n'a pas refusé de le satisfaire ; mais, auparavant, elle lui a raconté qu'elle s'était excusée auprès de vous de sa conduite à votre égard. Elle a ajouté qu'en refusant de reprendre la vie commune, vous aviez entendu vous venger de ses procédés insultants ; qu'il était responsable de la situation, qu'elle n'en accusait que lui, et vous pardonnait tout.

Alors, grand-père, se doutant bien de ce qui allait suivre, ne voulait plus entendre les paroles d'adieu de maman.

— Pourquoi revenir sur ces choses lointaines ? interrompit d'Aunis avec un commencement d'impatience ; c'est le passé : il est mort ; laissons-le dans l'oubli !

— Ma mère ne vous a-t-elle pas assuré, en vous quittant, qu'elle ne se souviendrait que des années heureuses, et resterait fidèle à l'engagement qui la fait vôtre ? Comment pouvez-vous dire que le passé est mort ? Il n'attend plus qu'un geste de vous pour revivre. Vous supportez mal l'isolement, puisque vous vous êtes laissé entraîner à un second mariage que votre foi eût dû vous interdire.

— Des sermons, à présent ! fit Sosthène, rejetant son fusil sur son épaule et faisant un pas pour s'éloigner.

— Non ! non ! ne croyez pas cela ! Je vous rappelle ce fait, afin de vous faire constater à vous-même combien vous souffrez d'être seul, puisque vous avez pu passer par-dessus cet obstacle sacré : le dogme ! Vous, un croyant ! Mais Dieu me garde de prétendre vous sermonner. Ce que je tiens à vous dire, c'est que si vous reveniez à ma mère, elle vous rendrait toute sa tendresse.

Elle vous a bien longtemps attendu... C'est pour vous qu'elle s'est transformée ; que, à force de volonté, elle est devenue tout ce que jadis vous lui reprochiez de ne pas être ! C'est vous, ce sont vos critiques qui ont été son guide, sans cesse consulté.

— Qui a provoqué le divorce, de nous deux ?

— Ni l'un ni l'autre. Vous avez été tous les deux victimes de l'orgueil brutal de grand-père Lortet. Et c'est justement ce qui rend la situation si simple entre vous. Oh ! père ! père ! revenez-nous ! Nous serons si heureux !

Et puis, ajouta le pauvre garçon, croyant appuyer d'un argument irrésistible sa supplication angoissée, vous vous serez pour jamais fermé les aventures, puisque la loi interdit un nouveau divorce aux époux réconciliés.

Une expression effarée traversa le regard du baron d'Aunis.

Pierre, qui était parvenu à l'émouvoir, qui allait peut-être gagner la bataille, Pierre venait de reperdre tout le terrain conquis. Ce qui apparaissait à son père, ce qui seul le touchait à cette minute, c'était la vision du collier rivé à son cou, de l'impossible mis entre lui et sa fantaisie... Une soif de liberté l'envahit soudain, lui fit secouer les épaules comme pour rejeter le fardeau dont on prétendait le charger.

— Mon cher ami, prononça-t-il d'un ton tranchant, tu vas t'engager à ne plus aborder ce sujet avec moi, ou bien...

Il hésita.

Pierre tint à connaître sa pensée toute entière.

— Ou bien ?... insista-t-il d'une voix étranglée.

— Ou bien, je préfère que nous ne nous revoyons pas, tant que cette lubie d'impossible « rabistocage » ne t'aura point passé !

— Si je prends l'engagement de ne plus aborder ce sujet, me ferez-vous à votre tour une promesse ?

— Laquelle ?

— Jurez seulement de ne plus vous remarier, et moi je vous jure de me taire !

D'Aunis fronça les sourcils.

Ce gamin allait-il prétendre s'ingérer dans ses affaires de conscience ?

— Mon cher, tu te mêles de choses qui ne regardent que moi, répondit-il sèchement. Ma vie m'appartient, que diable !

— Vous la tenez de Dieu qui vous en demandera compte. Et c'est bien ce qui m'épouante pour vous ! scanda Pierre, les mains tendues vers son père comme pour le retenir.

Sosthène fit un pas de plus.

— Tu viens ? prononça-t-il d'un ton sec.

Mais son dédain à peine déguisé pour Laurence avait exaspéré le jeune homme. Il n'était en état de mesurer ni ses paroles, ni ses actes. Allant à son père, il lui posa une main sur le bras et insista :

— Mon père, il faut écouter ce que j'ai à vous dire, puisque cette explication doit être la dernière. Votre refus de revenir à ma mère a une cause que j'ai devinée. Vous vous êtes laissé prendre aux coquetteries intéressées de Mlle Chartèves, et...

— Ah ! pas un mot de plus !

Il s'était reculé de deux pas, afin d'échapper à l'étreinte de son fils, et arrêtait sur lui des yeux pleins de menaces.

— Je parlerai, déclara Pierre : je le dois ! Vous entendrez tout ce que j'ai à vous dire. Ensuite, si vous en décidez ainsi, nous nous séparerons. J'ai accepté de vivre sous le même toit que votre seconde femme ; je l'ai accepté parce que ma mère a jugé qu'il le fallait, afin que vous ne vous sentiez pas abandonné par votre fils, alors votre unique enfant. Mais je me trouvais, sans l'avoir prévu, en face du fait accompli...

Tout autre est la situation.

Je vous le déclare, mon père, je ne couvrirai pas de ma présence chez vous un second défi jeté à la loi divine. Non ! non ! c'est une responsabilité que je n'assumerai pas. C'est à vous de choisir entre cette intrigante et moi !

— Va-t'en ! cria d'Aunis hors de lui, sois parti ce soir !

— Je le serai dans une heure. Adieu, mon père ! Puis, entrevoyant dans le lointain Sabine qui poussait la voiture des bébés, babillant et riant avec eux en compagnie d'Elia :

— Elle cajole mes frères, parce qu'elle vous a sans doute aperçu et vous croit à portée de la voir et de l'entendre. Hier, elle les appelait « sales gosses » et les repoussait en leur déclarant « qu'ils l'embêtaient » !

— Tu mens ! jeta violemment Sosthène à son fils. Pierre serra les poings. Chez lui aussi la colère montait. Il se souvint à temps que celui qui venait de lui lancer cette insulte était son père...

Il s'enfuit.

En passant à la hauteur du petit groupe, il dit à Elia d'un ton bref, sans ralentir le pas :

— Viens... Nous avons à causer !

Sabine, qu'il avait à peine saluée, les regarda s'éloigner, cherchant à comprendre.

Sosthène l'eut tôt rejointe. Les traits bouleversés du baron d'Aunis firent pressentir à la jeune fille qu'un conflit venait d'éclater entre Pierre et lui.

— Qu'avez-vous ? que se passe-t-il ? demanda-t-elle en lui tendant les mains. Que vous a-t-on fait ?

— Pierre a tenté de me détacher de vous en vous calomniant : je l'ai chassé !

— Votre fils ! à cause de moi ! Vous l'avez chassé !...

— Croirez-vous maintenant que je vous aime ! Refuserez-vous de devenir ma femme !

— Non ! dit-elle d'une voix basse où l'orgueil dut triompher mettant un frémissement...

... Pierre racontait en mots hachés à Elia, tout en faisant sa malle, la scène qui venait d'avoir lieu.

— Et moi ! gémit-elle, que deviendrai-je, ne t'ayant plus ? Je sens qu'il se trame quelque chose contre moi, ici ; quoi ? je n'en ai pas idée. Mais le regard de Mlle Sabine a, quand je le surprends arrêté sur moi, une expression mauvaise et contente qui m'avertit.

— Quoi qu'il advienne, endure tout pour l'amour des petits et de moi, ma chérie. Ils n'ont que toi, les pauvres mignons, et leur âge réclame tant de soins ! Continue à m'écrire. Si on t'interdit de recevoir mes lettres, je te les ferai passer par l'intermédiaire de Mme Thomas ; je vais l'en prévenir.

— Ah ! qui m'eût dit, ce matin !...

— Je vais faire mes adieux à l'abbé Dorigny ; je te recommanderai à lui. Prends patience ; rien de ce qui se passe n'est long : à vingt et un ans, tu seras libre.

— J'en ai seize ! Cinq ans !... As-tu compté ce que cela dure ?

— Ils sont déjà raccourcis d'une demi-heure depuis que nous causons. Adieu, petite sœur. Ecris-moi bientôt.

Pierre confia à Mme Thomas le soin de lui envoyer ses malles par un domestique de la ferme ; lui ferait la route à bicyclette.

Après avoir accablé de recommandations la femme de charge, qui, l'ayant vu naître, l'aimait comme son enfant, et lui avoir fait promettre qu'elle lui servirait d'intermédiaire pour sa correspondance avec « sa sœur », il partit sans avoir pu embrasser Bernard et Louis, toujours sous la garde de Sabine.

Quand l'abbé Dorigny eut reçu de Pierre la confidence de la rupture survenue entre son père et lui, et en eut apprécié les causes, il se montra consterné.

— Tu as manqué d'adresse, tu as manqué de respect ! Tu n'as fait que des sottises, mon pauvre garçon ! déclara-t-il à son ancien élève. Ce que tu as dit à ton père est vrai ; mais ce n'était pas à toi de le lui dire. L'homme qui n'écoute pas sa propre conscience n'est pas mûr pour entendre un conseil, surtout aussi sévèrement donné !

Tu t'es emballé. Ah ! le sang chaud des d'Aunis !... Il t'en a fait faire de belles !

Et tu parlais jadis d'être prêtre ! Tu voudrais convertir les pécheurs à coups de matraque, ce qui n'est pas le bon moyen, puisque Notre-Seigneur ne l'a pas employé.

— Accablez-moi, monsieur le curé, mais dites-moi ce que j'ai à faire.

— D'abord, des excuses à M. d'Aunis, pour tes propos des dernières minutes.

— Je suis prêt. Vous vous chargez de les lui faire tenir ?

— Oui, oui. Ecris.

Pierre s'assit à la table du prêtre, qui venait de poser devant lui une feuille de papier, et traça, sans une hésitation, tant elles étaient sincères, les lignes qui suivent :

« Mon père,

« Au moment de m'éloigner de vous, je sens combien j'ai été un fils irrespectueux, dans la façon dont j'ai plaidé la cause qui m'est si chère, et je vous en demande pardon.

« De tout ce que je vous ai dit, ne retenez qu'une chose : rien jamais ne me fera cesser de vous aimer.

« Encore pardon, et, en pleurant, adieu. »

« Pierre d'AUNIS. »

— Faut-il parler d'Elia, monsieur le curé ?

— Garde-t'en bien. Qu'elle se fasse toute petite, qu'on puisse oublier sa présence. Je le lui recommanderai sans tarder.

— Vous n'allez plus à Lyré ?

— Depuis le veuvage de ton père, j'y suis retourné quelquefois...

— Vous pourriez peut-être lui parler, vous, monsieur le curé, vous sauriez le convaincre.

— Plus rien à faire, mon pauvre ami. Tu as « mis les pieds dans le plat ». Ton père a les sursauts de volonté des natures faibles. En ce moment, sa rancune contre toi décuple son obstination. Ton petit mot ne le touchera pas.

— A quoi bon l'envoyer, alors ?

— Cette démarche est commandée par le respect filial. Et puis, ce sera malgré tout un lien dans l'avenir. Telle circonstance peut se présenter où tu te réjouiras d'avoir accompli ce devoir qui te coûte.

— Il ne me coûte pas. J'aime toujours mon père. Je sens que j'ai manqué de mesure... Je n'en veux qu'à moi de mon échec.

« Toi, songea le prêtre, tu as une âme d'apôtre. Puisses-tu ne pas hésiter quand Dieu t'appellera. »

Et, comme si ces deux pensées étaient dépendantes l'une de l'autre, il s'informa :

— Elia a promis de t'écrire ?

— Souvent.

Le bon curé ferma les yeux à demi, ainsi que pour découvrir un lointain horizon. Sur son front, deux rides se creusèrent, lui donnant l'air soucieux de l'officier de quart qui voit venir un grain.

VI

Après le départ de Pierre, Elia s'enferma chez elle, se jeta à genoux auprès d'un fauteuil et s'y

tint la tête appuyée, les yeux clos, dans une immobilité farouche. Les deux coups du déjeuner retinrent sans l'arracher à sa prostration ; elle oublia le repas des bébés, elle oublia tout, hors que Pierre était parti et qu'ils étaient à jamais séparés.

Que serait sa vie sans lui ? Et elle l'aimait tant ! Lui avait d'autres affections : sa mère, son père occupaient dans son cœur une place prépondérante. Sa tendresse pour elle, semblable à celle qu'il portait à leurs deux petits frères, ne venaient qu'en seconde ligne. La puissance d'aimer, si forte en ce cœur généreux détaché de lui-même, faisait encore de cette humble part un trésor. Mais qu'était-ce à côté de son amour à elle ? Pierre lui était tout. Ces petits, qu'elle chérissait pourtant, comptaient à peine, comparés à leur frère ainé ! Et elle ne le verrait plus !...

Pourrait-elle même recevoir des lettres de lui ?

— Mon Dieu, qu'il fait noir en moi, gémit-elle sortant enfin de son immobilité. Et c'est si soudain ! Pourquoi m'avoir séparée de mon unique ami. Il fallait le forcer au silence, plutôt que de permettre cette brouille entre son père et lui. Vous n'avez donc pas pensé à moi ?

Ce reproche adressé à Dieu orienta vers Lui l'âme d'Elia. Mais, tant que dure la tempête, notre cœur se fait sourd aux austères consolations d'En-Haut. Il faut déjà avoir reconquis un peu de calme pour les sentir pénétrer en soi. La jeune fille retomba dans son silence désolé ! Elle ne se rendait pas compte de l'heure ; elle n'avait pas faim ; elle ne pensait à aucun de ses devoirs journaliers ; elle n'avait conscience que d'une chose : Pierre était parti...

Vers deux heures, un coup discret, frappé à sa porte, la remit sur ses pieds.

— Qui frappe ? que me veut-on ? s'informa-t-elle, résolue à défendre sa solitude.

— C'est moi, mademoiselle, prononça la voix compatissante de Mme Thomas.

La femme de charge avait vu Pierre après elle et venait, sans doute, lui parler de sa part : Elia courut ouvrir.

Mme Thomas était chargée d'un plateau supportant une tranche de jambon, une aile de perdreau, un petit pain et des fruits. Elle commença par refermer la porte à clef, puis elle posa le pla-

teau sur une table et invita la jeune fille à déjeuner.

— Nous causerons mieux quand vous aurez mangé, mademoiselle, insista la brave femme, se laissant tomber sur une chaise qui craqua sous le poids de sa rondelette personne ; vous devez mourir de faim !

— Si je mourais en ce moment, ce serait de tout autre chose !

— Je comprends que le départ de votre frère vous ait bouleversée ; j'en ai, moi aussi, le cœur sens dessus dessous. Mais que vous a-t-il recommandé en partant ?

— Le courage, la patience... Je manque de tous les deux.

— Tâchez que cela vienne. Je prévois que vous en aurez besoin. Nous allons assister à de drôles de choses, ici, j'en ai peur. Je ne suis pas du tout certaine de finir l'année à Lyré.

— Ah ! bien ! Il ne manquerait plus que cela ! Moi qui n'ai que vous pour me protéger contre l'insolence des domestiques !

— Je ne suis guère au-dessus d'eux et ils ne me craignent pas... Enfin je fais ce que je peux. J'ai bien promis à M. Pierre de vous servir de mon mieux, mademoiselle ; je tiendrai ma promesse. Pour commencer, voici un billet que le sacristain m'a remis pour vous, de la part de M. le curé !

Vivement, jetant là sa fourchette et son couteau, Elia fendit l'enveloppe.

« Ma chère enfant, écrivait l'abbé Dorigny, n'oubliez pas que je suis à votre disposition pour vous donner tous les conseils dont vous aurez besoin. Pierre m'a prié de vous répéter encore que vous aviez en lui le plus dévoué des frères. Nous nous unissons pour vous recommander la prudence. Appliquez-vous à une seule chose : passer inaperçue. Faites-vous oublier, s'il se peut. Enfermez-vous dans le devoir de veiller sur vos jeunes frères, et n'oubliez pas que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance en lui. »

Elia avait lu à haute voix.

— Vous voyez, mademoiselle, vous n'êtes pas si seule que vous vous le figuriez.

— M. le curé est très bon, c'est vrai, répondit la jeune fille.

En elle-même, elle songeait :

« J'aurais autour de moi, veillant sur moi, le monde entier ; je me sentirais seule, parce que Pierre n'est plus, ne sera plus jamais auprès de moi... »

Mme Thomas possédait de grandes qualités, mais elle était un brin curieuse. Son empressement à monter à Elia la lettre de l'abbé Dorigny, et à servir elle-même le déjeuner de la jeune fille, avait sa source dans son désir de se renseigner sur la scène du matin. Elia n'avait aucune raison de le faire. Elle répéta ce que Pierre lui avait dit.

Mme Thomas, attentive, recueillait les moindres mots, manifestant ses impressions par de petits hochements de tête ou une exclamation désolée.

— Ca devait arriver ! prononça-t-elle quand Elia eut achevé de la mettre au courant. Il y a un an que je vois poindre ça !

Pauvre madame ! Nous ne la reverrons jamais à Lyré !

Elle poursuivit ses lamentations, étant d'un naturel prolixie.

Et, tout en ressassant les mêmes idées, elle regardait, un sourire aux lèvres, Elia qui, malgré son chagrin, dévorait.

— Dites-moi, madame Thomas, me conseillez-vous, à présent, de descendre, matin et soir, à la salle à manger ? demanda soudain la jeune fille, coupant court à l'interminable kyrielle de prédictions pessimistes dont la bonne dame assaisonnait son tardif repas.

— Oui, mademoiselle.

— Mais agir ainsi ne serait pas me faire oublier.

— On ne vous recommande pas non plus de vous cacher.

— Papa ne m'a pas réclamée, ce matin ?

— Oh ! ce matin ! le déjeuner a été tout de travers ; personne ne paraissait avoir sa tête à soi. M. le baron n'a presque pas parlé, m'a rapporté Germain. On n'est pas resté plus d'une demi-heure à table. M. Chartèves vient d'envoyer une dépêche. Je ne sais si c'est pour s'annoncer ; je n'ai pas reçu d'ordres.

— Si je demandais à papa ce qu'il convient que je fasse ?

— Pas nécessaire, mademoiselle, il vous le dira bien.

— Vous savez, madame Thomas, je ne voudrais pas m'attirer un affront devant ces dames. Je préfère aller le trouver. Pourvu qu'il ne me demande pas comment Pierre m'a expliqué son départ !

— S'il le fait, le mieux serait peut-être de feindre ne rien savoir, insinua timidement la femme de charge.

— Vous avez vu les bébés !

— Ils dorment.

— Et papa, où pensez-vous que je le rencontre ?

Mme Thomas ouvrait la bouche pour répondre, lorsque son nom, prononcé dans le couloir voisin, la fit sursauter.

— M. le baron m'appelle ! On a dû lui dire que j'étais venue de ce côté ; Germain m'a vue traverser la galerie avec mon plateau. Quelle guigne ! Il va croire que nous complotons.

Elle se hâta d'ouvrir la porte et de se montrer.

M. d'Aunis n'était plus qu'à quelques pas. Il semblait avoir recouvré son calme habituel.

— Vous voici enfin ! Je vous fais chercher dans tous les coins du château, ma bonne madame Thomas. Je vais avoir besoin de vous. Mademoiselle est chez elle ?

— Oui, monsieur le baron. J'étais venue lui apporter un petit lunch, vu que sa migraine l'a empêchée de descendre déjeuner.

— Elle est au lit ?

— Oh non, monsieur le baron.

— Annoncez-moi.

Mais Elia vint jusqu'au seuil, pour accueillir M. d'Aunis, et le fit entrer.

La jeune fille, qui s'attendait à un interrogatoire, s'armait déjà pour la défense, lorsque M. d'Aunis prononça :

— Ta migraine... c'est le départ de cet étourneau de Pierre, n'est-il pas vrai ? Je n'y peux rien. Prenons-en tous les deux notre parti ; le temps arrange bien des choses...

Il survient des complications ; me voilà obligé de m'absenter. Chartèves me télégraphie qu'il a fait une chute, ce matin ; il s'est luxé le genou droit, et me demande de lui envoyer ces dames. Pour éviter tout retard, je les lui reconduis en auto. Veux-tu t'assurer, demain, que l'on fait partir les bagages ? Fais-toi remettre le récépissé et envoie-le-moi, avec des nouvelles des petits, à Saint-Germain-au-Mont-d'or.

Je compte sur toi pour veiller sur mes fils. J'y peux compter, n'est-ce pas ?

— Absolument, papa.

— Il serait convenable que tu descendisses, nous partons dans une heure.

— Vous reviendrez sans doute bientôt ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas du tout. Cela dépendra de l'état de Chartèves, répondit d'Aunis avec une nuance d'embarras.

« Madame Thomas ! » appela-t-il.

Mme Thomas n'était pas allée loin... Elle fut là tout de suite.

— Monsieur le baron désire ?

— Venez avec moi ; je vous donnerai mes instructions sur place. Tu descends, Elia ?

— Oui, papa, dans cinq minutes ; le temps de me recoiffer.

— C'est pour mes malles que j'ai besoin de vous, expliqua Sosthène à la femme de charge en s'éloignant. Il s'agit de ne rien oublier.

— Ses malles ! répéta Elia. Il compte donc rester longtemps absent ! Sans doute, il a du chagrin de s'être brouillé avec Pierre, et il veut s'en distraire un peu. Qu'il aille... qu'il reste... Pourvu qu'il ne nous la ramène pas, elle !

Elia monologuait en renouant ses cheveux, en remettant de l'ordre dans sa toilette. Lorsqu'elle descendit, Sabine et Mme Alban Chartèves achevaient d'empiler leurs effets dans des malles d'osier dépourvues d'enveloppes. Mme Chartèves pleurait ; sa nièce la raillait de son émoi, assurant que son oncle devait exagérer son mal.

Elia exprima, non sans effort, ses regrets de ce brusque départ.

— Bah ! repartit philosophiquement Sabine, nous reviendrons. Alors, vous voilà passée petite maman ?

— Je le suis depuis la mort de ma mère.

Sabine se redressa lentement, un jupon à demi plié sur le bras.

Ses yeux à l'expression complexe, candides pour les observateurs superficiels, mais qu'un psychologue averti eût déclarés inquiétants, ses beaux yeux, d'un bleu si pur qu'ils appelaient la comparaison du reflet d'un ciel d'été, s'arrêtèrent pénétrants sur sa jeune voisine. Elle parut réfléchir, hésiter... et, soudain, se résoudre à poser la

question discutée en son for intérieur, comme s'il lui en eût coûté d'aborder ce sujet :

— Vous vous nommez bien Parelli ? prononça-t-elle.

— Je me nomme Parelli, en effet, repartit Elia, laissant voir quelque surprise ; vous êtes parfaitement renseignée, mademoiselle.

Au lieu de relever cette constatation lancée d'un ton railleur, Sabine poursuivit :

— Votre père est bien un artiste, un très grand artiste ?

— Un grand artiste ?... Je ne sais pas ; je l'ai à peine connu. A Paris, il jouait dans les concerts et donnait des leçons de violon.

— Son talent a pu grandir. Ce qui est certain, c'est qu'il faisait courir tout Florence, au printemps dernier. Je me proposais de vous parler de lui, ces temps-ci ; avec la chasse qui nous dispersait tous, l'occasion ne s'est pas présentée.

Cela ne paraît pas beaucoup vous émouvoir, d'apprendre que votre père vit, et qu'il vous regarde ? ajouta-t-elle.

— Il me regarde ! Vous en êtes sûre ? articula Elia d'un ton incrédule.

— On l'a raconté devant moi.

Elia garda le silence, préoccupée surtout de démêler les intentions de Mlle Chartèves.

Celle-ci reprit, sans se laisser décourager par le mutisme de la jeune fille :

— A présent que M. Parelli est riche, il essaie, paraît-il, de retrouver vos traces : vous comprenez pourquoi il n'y réussit pas !

« Depuis quand sait-elle mon nom... de qui l'a-t-elle appris ? se demandait à elle-même Elia, moins émue qu'inquiète. Voilà donc ce que me disait d'avance son méchant regard. Où veut-elle aboutir ? si elle pense que j'abandonnerai Bernard et Louis pour aller rejoindre mon père !... »

Un sourire vaillant glissa sur ses lèvres murées, souligné par son regard qui défiait Sabine.

— Je constate que la voix du sang ne parle pas bien haut, chez vous ! fit observer Mlle Chartèves que ce silence obstiné exaspérait.

— Je suis tellement surprise... se décida à répondre Elia. Je m'attendais si peu à ce que vous venez de m'apprendre... Je savais mon père vivant : c'est tout.

— Vous le saviez vivant ! Et vous n'avez rien tenté pour vous rapprocher de lui ! Voilà qui me stupéfie, moi qui ai le culte de la famille ! s'exclama Sabine, allant, dans un bel élan dramatique, se jeter au cou de Mme Chartèves. Celle-ci parut ahurie de cette explosion de tendresse ; ce qui ne la retint pas d'approuver :

— Oui... oui... c'est réel... Les liens de famille, il n'y a encore que cela, allez, mademoiselle.

— Mon père peut se passer de moi ; mes petits frères : non ! repartit Elia froidement.

Sabine, revenue à ses emballages, parut se ranger à cet avis.

— Je n'avais pas pensé aux bébés. Il est certain qu'en ce moment vous leur êtes indispensable. Lorsque vous désirerez vous mettre en rapport avec M. Parelli, il me sera peut-être possible de vous procurer son adresse.

— Vous la connaissez ?

— Non : mais mon oncle a un ami à Florence ; au besoin, on l'aurait par lui.

— Je vous remercie, mademoiselle.

Elia prononça ces mots d'un ton circonspect, sans rien ajouter, ce qui laissait son intention dans le vague. Et, après quelques mots d'adieu, elle se retira sous prétexte que Bernard et Louis devaient être réveillés.

Sabine n'insista pas pour la retenir : le premier acte était joué ; il n'avait pas amené tout de suite le dénouement souhaité ; mais le temps ferait son œuvre...

... Les malles étaient fermées. Au bas du perron, l'automobile attendait, déjà sous pression. Sabine descendit, passa, hautaine, entre la haie des serviteurs empressés à saluer le nouveau règne, et qui se courbaient très bas... peut-être pour dissimuler l'ironie de leurs sourires malaisément contenus. Cette fallacieuse manifestation de respect monta au cerveau de la future baronne.

« Quand je reyiendrai, ce seront «mes gens». Je commanderai, et tous m'obéiront... même lui ! » se dit-elle, glissant un regard vers d'Aunis, qui passait, avec un soin méticuleux, l'inspection de la voiture.

L'équipage s'était à peine engagé dans le chemin qui, par Etaules et Darois, devait lui permettre de gagner la route, qu'Elia mettait son chapeau et quittait Lyré !

Nul ne s'inquiétant de ses faits et gestes depuis la mort de sa mère, la jeune fille avait pris l'habitude de sortir sans être accompagnée. Presque toujours, elle se rendait droit au cimetière, entrait ensuite à l'église ; puis, sa prière achevée, allait faire une visite à l'abbé Dorigny, curé d'Etaules ; ses promenades hors du parc se bornaient à ce programme.

— Je viens me faire gronder, annonçait-elle en abordant le bon curé.

Si bien que, dès qu'il la voyait paraître, maintenant, ce dernier se mettait à rire et s'écriait :

— Voici une de mes paroissiennes qui vient au sermon !

Cet après-midi, Elia se proposait de se rendre droit au presbytère, pressée qu'elle était de soumettre à l'abbé Dorigny le problème qui la tracassait. L'ombre cessait avec les derniers arbres du parc. La jeune fille marchait vite, dans la poussière du chemin, livrée à toutes les ardeurs du soleil.

A cette course rapide, son visage, à l'ordinaire un peu pâle, gagna des couleurs de coquelicot qui, soulignant l'éclat fulgurant de ses yeux noirs, donnaient à l'ensemble de sa physionomie une expression violente, dont le bon curé fut frappé à l'entrée d'Elia dans le petit enclos où il occupait les trop nombreux loisirs que lui laissait l'exiguïté de sa paroisse.

Se reposant sur la bêche qu'il tenait à la main, il considéra gaiement sa visiteuse.

— Est-ce que j'aurais mérité, à mon tour, que ma paroissienne me gronde ?

Prenant à peine le temps d'esquisser une inclination de tête qui, s'adressant à un ministre de Dieu, aurait peut-être réclamé un peu moins de haine et plus de déférence, Elia lança d'un trait :

— Monsieur le curé, Mlle Chartèves vient de m'annoncer qu'elle a rencontré mon père à Florence. Elle prétend qu'il me regrette... que sa vie est empoisonnée par mon absence ; qu'il gagne assez d'argent pour m'assurer une existence facile...

Dans quel but pensez-vous qu'elle m'aït servi ces étonnantes nouvelles ? Sic'était par intérêt pour moi, j'en serai bien surprise, allez, monsieur le curé.

— Pourquoi préjuger mal des intentions de Mlle Chartèves, puisque vous avouez ne pas les définir ?

— Parce que je la définis, elle. Une bonne intention, Mlle Chartèves ! On voit bien que vous ne la connaissez pas. Mais, moi, je la connais et, par conséquent, je me méfie ! Elle vient de s'arranger pour emmener papa.

Elia raconta le départ et sa cause.

— Vous voyez bien ! Le fond de cet arrangement, c'est un accident qui ne saurait être prémedité. Ne précipitons jamais notre jugement, ma fille ; il survient presque toujours que nous sommes amenés à le regretter.

Elia ne répondit rien. Elle vénérait beaucoup le vieux curé, tant parce qu'il avait été le premier professeur de Pierre, que parce qu'il excellait à la réconforter.

— Vous n'avez jamais beaucoup pensé à votre père, je crois ? reprit-il.

— Non, monsieur le curé... c'est vrai... Pourquoi y aurais-je pensé ? poursuivit-elle, l'air de s'interroger elle-même, tout en s'asseyant sur la brouette rangée au bord du carré que travaillait l'abbé Dorigny.

Toute petite, je devais lui être indifférente, puisqu'il a pu consentir à me laisser cinq ans en nourrice. Une fois à Paris, il m'a bien accueillie : mon langage auvergnat le divertissait. Et même, comme je me plantais devant lui, extasiée dès qu'il prenait son violon, il lui est arrivé de m'enlever sur ses bras et de m'embrasser. Mais savez-vous, monsieur le curé, j'ai pensé depuis que, à ces moments-là, son amour-propre d'artiste était flatté de mon admiration. Il ne prenait pas garde à moi le reste du temps, si ce n'est pour me dire, quand par hasard je me trouvais sur son chemin : « Ote-toi de là, petite. »

Et... il est parti pour toujours sans m'avoir donné un dernier baiser. Il est vrai qu'il a dû quitter la maison brusquement, au cours d'une dispute... Il n'apportait presque jamais d'argent, maman lui en faisait le reproche, à chaque instant cela soulevait des orages entre eux, dont j'étais témoin. N'importe ; là, sincèrement, je n'ai aucun désir de revoir mon père.

— S'il avait besoin de vous, cependant, s'il était malheureux ?

— Que voulez-vous que j'y fasse !

Elle réfléchit un instant et prononça :

— Pour consoler les gens, il faut les aimer. Je ne saurais pas le consoler. Il m'est impossible de feindre.

L'abbé Dorigny écoutait parler la jeune fille sans la regarder, occupé uniquement à scruter l'âme, par ce qu'il en apparaissait dans ces paroles.

— Vous considérez les choses à un point de vue faux, ma chère enfant, répondit-il enfin. Votre préférence ne doit pas compter en face d'un devoir à remplir. Ce qui plaît à Dieu, par-dessus tout, en nous, c'est que notre cœur soit pour autrui tout pitié, bonté, dévouement ; vous ne paraissez pas vous en douter.

— Oh ! moi, monsieur le curé, j'aime très peu de gens... J'aime Pierre, Bernard et Louis... et puis un peu papa... M. d'Aunis, je veux dire, et... vous aussi, monsieur le curé, parce que vous me recevez toujours avec bonté. J'aime encore, mais moins, Mme Thomas, qui me défend contre l'insolence des domestiques. Le reste du monde se partage pour moi en deux groupes : les gens que je hais et ceux qui me sont indifférents.

— Il ne faut point haïr. La haine est un dissolvant : elle dessèche notre cœur. Il suffit d'un sentiment de haine vivant en nous pour nous rendre incapable de réelle affection.

— Cela, protesta Elia en riant, j'en doute, monsieur le curé. J'aime Pierre d'Aunis... et mes autres frères, ajouta-t-elle, rougissant un peu, je les aime à l'adoration ! Et je hais cependant la valetaille insolente de Lyré, qui m'humilie sans cesse, refuse de m'obéir, me nargue ! Et je hais plus encore Mlle Chartèves, qui est cause du départ de Pierre, au fond. Oh ! elle !...

Mon père, lui, — j'entends mon vrai père, — il m'est indifférent.

— Voilà donc notre bilan établi, fit l'abbé d'un ton de bonne humeur. Eh bien, *primo* : il nous faut refréner nos petites antipathies ; ne pas traiter, même en notre particulier, les domestiques de « valetaille ». S'ils se montrent impolis, dites-vous que, là où l'éducation première fait défaut, la mesure manque. Une bonté patiente aura raison d'eux. Je les connais tous ; ils ne sont pas mauvais diables ; la tête un peu montée, seulement, par le vent de révolte qui souffle de partout.

Elia hocha la tête.

— Je n'entends rien à commander, c'est certain. Mais si vous les aviez vus recevant mes ordres, vous perdriez quelques illusions, j'en ai peur.

— Admettons-le. Et, comme il faut toujours conclure, prenez le parti de faire transmettre les ordres par cette excellente Mme Thomas ; cela supprimera bien des heurts.

Venons maintenant au devoir par excellence : la charité. Quand vous y aurez accoutumé votre cœur, vous serez toute surprise de pouvoir, presque sans effort, vous montrer indulgente à ceux qui vous blessent. Mais ce ne sont pas seulement ceux-là qui doivent en bénéficier. Tous nos frères, même les plus inconnus, ceux qui vivront et mourront sans que nous nous soyons rencontrés, ont droit à notre sollicitude. Nous devons nous intéresser à leur ame, leur donner l'appui de notre prière, souhaiter qu'ils accomplissent leur voyage terrestre selon les vues de Dieu sur eux.

— Ah ! bien ! On n'aurait jamais le temps de penser à soi !

— Et ce serait pour nous la meilleure des choses. Moins on pense à soi, plus on vaut. Pour nous résumer, accoutumez-vous à ne point vous considérer comme un être isolé en ce monde. Dans le pauvre rencontré, voyez un frère, et, si vous ne pouvez davantage, faites-lui l'aumône d'un bonjour cordial. Etendez votre charité à tous. Plaignez les méchants, au lieu de les haïr : ils ont tant de droits à ce qu'on les plaigne !

— Ah ! non ! non ! Monsieur le curé, je ne peux passer ma vie à plaindre Mlle Chartèves et ceux qui lui ressemblent ; j'ai mieux à faire.

— Qui vous demande de dépenser à ce grand devoir fraternel une part de votre temps ? La pensée accompagne notre labeur...

— Et alors, pour mon père ? interrompit Elia qui trouvait le sermon ennuyeux.

— Attendez. Vos jeunes frères ont, en ce moment, un impérieux besoin de votre présence ; d'autre part, laissant agir Mlle Chartèves, nous démêlerons mieux ses intentions à votre égard.

— Eh bien, monsieur le curé, nous nous rencontrons sur ce point. Je m'étais déjà dit ça ; mais je tenais à avoir votre avis. Merci de tout mon cœur.

— Je vous ai un peu prêchée ! fit en souriant le vieillard.

— Ça ne fait rien, repartit Elia d'un ton indulgent ; je reviendrai tout de même vous voir.

« Aimer tout le monde, songeait Elia en reprenant à pas lents le chemin du château... Aimer tout le monde... les prêtres le font, et cela se comprend, puisqu'ils se sont voués au service de tous. Moi... mon cœur est plein, rien qu'à aimer Pierre...

« Mais, s'il suffit de souhaiter le bonheur à nos frères inconnus, après tout, ce n'est pas très difficile ; ça l'est moins que de supporter l'insolence des domestiques et de prier pour ceux qu'on a toute raison de haïr. »

A peine rentrée, Elia vit accourir la femme de charge.

— M. le baron m'a fait ranger dans ses malles son habit de cérémonie, et une provision de linge devant suffire pour un mois. Il m'a, de plus, laissé des instructions par écrit pour faire mettre en état son appartement, y compris la chambre et le petit salon de... de votre pauvre maman.

Elia prit connaissance des changements décidés par le maître et, les sourcils plissés en une expression de colère angoissée :

— C'est significatif, murmura-t-elle. Qu'en pensez-vous, Mme Thomas ?

— Je pense qu'il y aura bientôt une baronne d'Aunis à Lyré.

— Pour le malheur de tous !

— J'ai pris mon parti. M. Pierre m'a dit que, si on me renvoyait, je pouvais aller chez sa mère. J'aurai la charge de garder leur maison de Dijon.

— Où donc résideront-ils, eux ? A Paris ?

— Peut-être bien. Votre frère vous écrira, sans doute, lorsqu'il y aura quelque chose de décidé.

— Sans doute !... répéta Elia pensive.

Puis, brusquement, sans transition :

— Je vais voir les bébés. Je préfère prendre désormais mes repas avec eux. Il n'en coûtera pas beaucoup plus de me servir ici qu'en bas, je suppose ?

— Nous aurons des plaintes à cause des étages à monter. Le mieux est de ne rien changer à vos habitudes, mademoiselle, croyez-moi. Je veillerai à ce que la table soit ornée et le service fait avec autant de soin que lorsque M. le baron est ici.

— Quand celle pour qui vous allez arranger l'appartement du premier sera dame et maîtresse,

on m'y reléguera, chez les petits. Je préfère en avoir pris l'initiative. La valetaille crierai si elle veut, repartit Elia, qui avait déjà oublié la leçon de l'abbé Dorigny.

Et elle alla rejoindre ses frères.

En voyant paraître la grande sœur, ceux-ci jetèrent des cris de joie.

— Nous avons encore une heure de soleil ; vite, Francine, dépêchons-nous de leur faire faire une promenade.

— Ils sont aussi bien là, mademoiselle, j'ai à repasser.

— Repasser ! Je vous ai déjà dit que ce n'était pas votre affaire. Portez à la lingerie ce qui doit être prêt pour demain. Je tiens à ce que les bébés achèvent leur journée au grand air. Vous étiez là, lorsque papa me les confia.

— Pas pour longtemps... grommela en aparté Francine.

Toutefois, elle obéit sans oser protester davantage.

Elia avait feint de ne pas entendre la réflexion de la bonne, mais elle l'avait fort bien saisie. Les coquetteries de Sabine et leur succès n'avaient pas dû échapper aux domestiques. Le départ de M. d'Aunis, les ordres qu'il avait laissés autorisaient toutes les suppositions. « Pas pour longtemps... » Est-ce que la future baronne aurait donné à entendre que, sous son règne, elle, Elia serait écartée du soin des enfants ! Ah ! non ! non ! pour le coup, elle lutterait !

Bernard et Louis étaient les fils de sa mère, ses frères par le sang. Elle avait le droit, c'était son devoir, même, de veiller sur eux. On verrait bien ! La guerre lui importait aussi peu que possible. Elle y trouverait peut-être même de l'agrément.

Pas deux ans ! les pauvres anges ! Et se voir confiés à cette femme qui les appelait « sales gosses » ! Notre bon curé qui voudrait que je prie pour elle !

Soudain, elle rit et, levant les yeux vers les profondeurs de l'azur, tout en calinant les deux petits qui, après avoir joué un moment sur les pelouses, venaient se blottir sur ses genoux, elle fit cette prière mentale :

« Mon Dieu, envoyez donc la petite vérole à Mlle Sabine ; cela la convertira peut-être. En tout cas, cela nous en débarrassera, je l'espère ! »

Qu'adviendrait-il, si ce vœu allait se voir exaucé ? Les portes de Lyré s'ouvriraient-elles pour Pierre ? M. d'Aunis retournerait-il à sa première femme ? Et, dans ce cas même, le sort d'Elia serait-il plus heureux ? Elle en doutait. De quel côté qu'elle se tournât, l'horizon lui apparaissait ou menaçant ou obscur... Quand d'autres vies étaient établies sur des fondements si sûrs, s'annonçaient si pleines de promesses heureuses, pourquoi donc la sienne était-elle de tous côtés menacée dans sa stabilité ?

Cette stabilité, son père... son vrai père, la lui donnerait peut-être, après tout !

Oui... Quand les chéris pourraient se passer d'elle, peut-être irait-elle chercher auprès de lui ce foyer qui lui manquait.

VII

« M. et Mme Alban Chartèves ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Sabine Chartèves, leur nièce, avec le baron Sosthène d'Aunis. »

Pierre gardait les yeux attachés sur ces lignes que sa main tremblante faisait miroiter.

La lettre de part lui était adressée personnellement. La suscription était d'une écriture de femme : celle de Sabine à n'en pas douter.

Bien que sa mère fût préparée à l'événement qui survenait, Pierre hésitait à le lui confirmer. Elle en serait toujours trop tôt avertie. La dernière lettre d'Elia datait d'une semaine ; elle ne tarderait pas à écrire de nouveau, ne fût-ce que pour annoncer ce mariage. Il y avait une si insolente ironie dans l'envoi du faire-part, c'était si manifestement un défi de la part de Sabine que, après avoir balancé un instant sur le parti à prendre, le jeune homme se résolut à garder le silence, et jeta la lettre au feu.

Ainsi qu'il l'avait prévu, Elia écrivait quelques jours plus tard :

« Mon frère cher, les obstacles s'amontellent entre nous. Papa est remarié, nous le savons depuis quelques jours. Il voyage en Italie avec sa femme. Il paraît qu'à leur retour, ils se rendront directement à Paris. Ce doit être Mme Sabine qui a bouleversé les projets primitifs. Quant aux bébés et à

moi, mon pauvre ami, on nous relègue cet hiver à Lyré avec Mme Thomas, — heureusement ! — Francine, et ceux des domestiques dont Mme la baronne d'Aunis n'aura pas l'emploi : il en restera toujours trop !

« Oh ! la petite maison de mes rêves, où j'aurais nos chéris dans ma chambre et une seule bonne pour nous servir !

« Ainsi s'évanouit notre espoir de nous rencontrer à Paris. Je ne m'étends pas sur la déception que cela m'apporte... A quoi bon ?

« Dès que tu seras installé, mets à exécution ton projet de m'abonner à un cours par correspondance. Cela devient indispensable : je sais si peu de chose ! Je travaille mon piano trois heures par jour, ainsi que je te l'ai promis : je crois que je fais des progrès. En tout cas, je lis la musique avec une grande facilité, à présent. Mais j'ai cela dans le sang. Le château ne me paraît pas triste, comme tu sembles le craindre. Les petits suffiraient à l'égayer. Ce qu'ils deviennent intéressants ! Ils te connaissent très bien sur mon album. Je les appelle « mes petits Pierrots », tant, de plus en plus, ils sont ta miniature. Ils commencent à se faire très bien comprendre ; nous tenons maintenant de longues conversations tous les trois. Pourvu qu'on me les laisse !...

« J'ai fait démonter ma tente ; nous voici à la fin de novembre, les pluies vont commencer. Elle aurait pu s'abîmer sur le beffroi ; et j'y tiens tant ! Plus encore qu'à ma vieille poupée et à l'image de mon saint patron.

« J'ai de la peine, mon bon Pierre, une grande peine du mariage de ton père, à cause de ta peine à toi.

« La nouvelle Mme d'Aunis ! Oh ! elle !... Je la déteste autant que je la redoute, ce qui n'est pas peu dire !

« Ne montre jamais cette lettre à M. le curé d'Etaules. Il dirait que je profite bien mal de ses enseignements, et que rien ne me sert d'aller me faire gronder.

« Présente à ta mère l'expression de mon profond respect.

« Ecris-moi bientôt.

« Ta sœur pour toujours.

« ELIA. ▶

« Ta sœur pour toujours... » Ayant d'abord employé cette formule, Elia ne pouvait songer à la modifier, mais tout en elle s'insurgeait, lorsqu'il lui fallait écrire. Sa lettre fermée, elle se sentait le cœur serré, comme si elle venait de river une fois de plus son amour à une limite infranchissable.

Après avoir lu et relu la lettre d'Elia, Pierre monta retrouver sa mère : il le fallait. A quoi bon retarder plus longtemps l'inévitable !

Laurence était installée dans la serre où les fleurs délicates du jardin, déjà rentrées et groupées avec art au pied des grands palmiers qui masquaient les angles, donnaient à ce joli coin un aspect joyeux, semblant devoir écarter toute idée de tristesse.

Pierre, un instant arrêté sur le seuil, embrassa d'un regard ce décor charmant. Un mélancolique sourire lui vint aux lèvres.

« Quelle ironie revêtent bien souvent les choses autour de nous ! » songea-t-il...

Sa mère lisait.

Elle ne se retourna pas tout de suite.

Reconnaissant enfin son pas, qui se faisait à dessein plus lent, plus silencieux que de coutume, elle prononça de sa voix un peu chantante :

— C'est toi, mon petit ? Viens vite m'embrasser. Comment ne t'ai-je pas encore vu, ce matin ?

Pierre se pencha, embrassa sa mère longuement, et, pour toute réponse, déposa sur ses genoux la lettre d'Elia.

En reconnaissant l'écriture, Laurence pâlit un peu. Pourquoi son fils ne la lui lisait-il pas lui-même comme de coutume ?

Tout de suite la vérité lui apparut.

— Ton père est remarié, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oui.

Elle demeura quelques minutes dans une immobilité de statue. Et, soudain, d'un geste las, rendant la lettre à son fils :

— Qu'importe le reste ! prononça-t-elle. Que sont les menus faits de l'existence journalière, à côté de cette douleur : savoir ton père engagé dans cette voie...

— Il nous faut bien prier pour lui, maman.

— Prier... oui... Mais que demander ? Il n'est point d'issue à une telle situation. Qu'est-ce que Dieu peut pour un séparé, un révolté !

— L'attendre ! répondit Pierre d'un ton grave. Voulez-vous que nous hâtions notre départ, mère ? Cela nous sera bon de changer de milieu. Et puis le souci de notre installation nous sortira un peu de nos tristesses. Je continuerai mon droit jusqu'à l'époque de mon service militaire. Je ne prendrai une détermination qu'en quittant l'uniforme, cela me donne le temps de réfléchir.

Laurence plongea son regard triste dans les yeux de son fils.

Il lui sourit.

— Qu'importe ce que sera cette détermination, puisque nous nous sommes promis de ne nous jamais quitter.

Mme Lortet esquissa un geste de doute. Puis se levant :

— Je te laisse. Je remonterai tout à l'heure. Elle ne voulait pas pleurer devant lui, il le comprit et respecta son désir de solitude.

Sa mère sortie, il prit sa place à côté de la vaste haie qui dominait l'entrée de l'avenue. Lui aussi ressentait le besoin d'être seul. Pour la troisième fois, il relut la lettre d'Elia. Puis, tout en suivant d'un œil distrait les rares promeneurs, cavaliers ou cyclistes, qui, à cette heure matinale, se rendaient au parc, il essaya d'envisager l'avenir.

Il était un côté de la situation qui échappait à sa mère, dont elle se désintéressait volontairement, à mieux dire... Mais lui, pouvait-il s'en désintéresser ? Plus que jamais, au contraire, le sort de celle qu'il nommait sa sœur, qu'il avait adoptée comme telle, lui apparaissait précaire. C'était à présent que la pauvre petite serait un oiseau sur la branche ! Un caprice de Sabine disposerait d'elle, la rejeterait, ou la supporterait dans des conditions telles, que Pierre ne savait auquel des deux partis donner la préférence.

Et, soudain, un désir lui vint de revoir la jeune fille avant son départ pour Paris. Dix lettres échangées ne remplacerait pas une conversation d'une heure. Il y avait tant de choses encore à apprendre d'elle ; tant de recommandations à lui faire ! Enfin, ce leur serait une joie, que cette réunion inespérée. Et, dans leur existence à tous les deux, si rares étaient les minutes joyeuses, qu'ils avaient bien le droit de saisir au vol ce fugitif bonheur.

Il ne franchirait pas le seuil du château ; mais, à la ferme, tout le monde lui était dévoué. On ne serait point surpris qu'il eût désiré embrasser ses petits frères, et pas davantage que la sœur ainée les lui amenât. A bicyclette, il franchirait la distance en une heure. Même en comptant la visite d'adieu qu'il devait à l'abbé Dorigny, l'après-midi suffirait. Seulement, il était indispensable qu'Elia fût prévenue.

Sur-le-champ, il lui écrivit et alla jeter sa lettre à la poste. Il s'annonçait pour le lendemain. Lorsqu'il entra, le déjeuner était servi.

La femme de chambre l'aborda en lui demandant si Madame était souffrante. A deux reprises, elle avait frappé à sa porte sans obtenir de réponse.

— Elle n'était pas très bien ce matin, je vais voir, dit Pierre.

Il alla heurter à son tour à la porte de sa mère, annonçant en même temps :

— Maman, c'est moi !

Un bruit de pas, une clef tournée dans la serrure d'une main nerveuse, et la porte s'ouvrit.

— Ma pauvre maman ! murmura Pierre, navré à constater des traces de larmes sur le visage défait de Laurence.

Il la ramena à l'intérieur de la pièce, la fit asseoir, s'agenouilla devant elle et baissa ses mains brûlantes.

— Oui... nous restons seuls tous les deux, pour toujours, cette fois ; et par ma faute. C'est mon manque d'habileté, mon emportement qui ont tout compromis. Dites que vous me pardonnez. J'ai besoin de l'entendre. Je ne me pardonne pas, moi.

— Tu as agi et parlé avec l'honnête confiance de ton âge, mon enfant ! Je n'ai rien à te pardonner. J'ai un profond chagrin, c'est réel. J'ai tant espéré, depuis dix-huit mois, voir ton père me revenir ! Mais je souffre moins encore du bonheur qui m'échappe, que du sentiment de ma responsabilité. J'avais charge d'âme. Je n'ai pas su remplir mon devoir.

— Vous n'allez pas vous accuser, alors que le seul coupable, c'est mon père ?

Elle eut un geste de dénégation.

— Grand-père Lortet, dans les derniers temps de sa vie, m'a édifié tout au long. Rassurez-vous, il n'est pas parvenu à diminuer l'affection que

j'avais pour mon père : je vous ai mieux aimée, voilà tout. Allons, mère chérie, courage ! Nous sommes en présence de l'irrémissible ; arrangeons notre vie en dehors de celui qui nous a rejetés tous les deux. Ce mariage est un malheur pour d'autres qui sont peut-être plus à plaindre que nous.

Nous avons un foyer ; nous sommes libres de l'établir ici ou là ; rien n'est à prévoir qui puisse nous séparer.

— Rien ?... sait-on ! Que tu te maries... que ta femme ne se plaise pas auprès de moi...

— Me marier !

Il eut un sourire plein de douloreuse ironie. Et, après un court silence, il reprit :

— Elia m'a exprimé un jour la même crainte.

— A quel propos ? interrogea Laurence surprise.

— La pauvre petite a exactement les aspirations opposées à son destin actuel. Elle a l'effroi de l'incertain. La pensée qu'un mariage pourrait lui prendre une part de mon affection l'inquiétait. Je l'ai rassurée. S'il est un amour qui soit à l'abri de tout, c'est bien l'amour fraternel... et l'amour filial, ajouta le jeune homme, baisant de nouveau les mains de sa mère.

Puis, se relevant et la forçant de quitter son fauteuil :

— Allons, venez. Baignez vos yeux et descendons. Je vous raconterai, tout en déjeunant, ce que j'ai projeté pour après-demain, ajouta-t-il après quelques instants d'hésitation ; se disant que lui faire sa visite à Lyré serait peut-être ajouter à son chagrin.

Laurence, en l'apprenant, resta pensive. L'accent de Pierre, quand il parlait d'Elia, rassurait ses appréhensions, et cependant, n'était-ce pas surtout pour elle qu'il irait là-bas !

— Vous me désapprouvez ? demanda Pierre inquiet devant le silence prolongé de sa mère.

— Je réfléchis. Je pense que mieux vaudrait t'abstenir. Il y a peut-être un manque de dignité à tourner autour d'un seuil qu'on t'a interdit. Pèse bien tout.

Si tu passes outre, agis au grand jour. Fais porter ta carte à Elia par une servante de la ferme. Qu'on sache bien que tu n'entends pas garder cette

démarche secrète. Il t'est facile de l'expliquer, du reste, par l'obligation, très réelle, d'aller faire tes adieux à l'abbé Dorigny. Qu'étant à Etaules, tu tiennes à embrasser ta sœur et tes frères, personne ne saurait s'en étonner.

— Je suivrai votre conseil. Que vous seriez bonne, ajouta-t-il avec un regard suppliant, si vous me chargez pour Elia d'un mot de tendresse? Elle est tellement abandonnée!

Laurence se troubla. Il lui fallut faire un violent effort pour prononcer :

— Dis-lui que je la plains de tout mon cœur.

— Non... pas cela! Elle n'aime pas qu'on la plaigne. Elle n'a besoin que de tendresse. Si je pouvais lui dire qu'étant ma sœur, vous la considérez comme votre enfant, le lui dire de votre part, voilà qui la rendrait heureuse.

— Que veux-tu, cette petite inconnue ne peut pas m'être chère. Sa destinée m'intéresse...

— Mais vous ne voulez y être mêlée à aucun degré, avouez-le!

— Je ne m'y sens pas portée, c'est vrai. Cela ne veut pas dire que, dans un cas urgent, je ne serais pas désireuse de lui être utile.

— Voilà une bonne parole, que je retiens. Il est singulier que nous ayons tant de peine à nous accorder au sujet de ma petite amie.

« Il ne l'appelle plus sa sœur, remarqua en elle-même Laurence. Combien j'ai raison de craindre... »

Elia ressentit tant de joie à lire la lettre de Pierre, qu'elle éprouva le désir de consigner ses impressions dans son journal.

Le soir de ce jour, elle écrivit :

« 20 Novembre 1899.

« Pierre vient demain. Je suis seule à le savoir; mais il me semble que l'expression de ma physionomie doit l'apprendre à tout le monde. Je ne veux pas penser qu'il vient me faire ses adieux, cela me gâterait à l'avance ces heures inespérées. J'aurais désiré annoncer sa visite à Mme Thomas, une amie pour moi, et de plus en plus; je l'ai cherchée en vain. Où a-t-elle passé son après-midi et sa soirée? Personne n'a su me le dire.

« Elle jugera sans doute devoir nous accompagner demain, les bébés et moi, à la ferme.

« Que le propriétaire du château soit réduit à descendre chez son fermier, c'est tout de même raide ! A qui la faute ? Pas à Pierre. Il a eu raison de parler à son père ainsi qu'il l'a fait. Je l'aime courageux à ce point. Je l'aime... Ah ! s'il se doutait des rêves que je vois passer au fond de moi-même ! Des rêves ?... Lui n'en fait pas, je le sens. Qu'attend-il de la vie ? Comment envisage-t-il l'avenir ? C'est curieux, il n'a pas l'air d'y penser. Il vit dans le présent. Moi, j'aime à regarder loin. Je voudrais pouvoir préparer les événements futurs comme on batit une demeure, de façon immuable. Quelle douceur ce serait de vivre !

« En ce moment, je ne vis pas ; je regarde venir demain... tous les demains... Quand j'aurai vingt et un ans, y aura-t-il quelque chose de changé entre Pierre et moi ? Est-ce qu'il ne me portera toujours que cette fraternelle tendresse, bien bonne, bien sûre, oui... mais qui nous laisse encore trop loin l'un de l'autre !

« Je voudrais nos deux âmes fondues en une seule ; nos existences liées par un engagement sacré... Je ne divorcerai pas, moi ! Si Pierre, jamais, ne songe à m'épouser, je resterai ce que je suis.

« Que suis-je, au fait ? une épave du passage de maman dans cette maison ; une pauvre chose qu'on relègue d'un coin dans un autre. Personne ne se préoccupe des enfants dans ma situation, il faut le croire.

« Bernard et Louis ont un père qui les aime. Pierre a une mère dont il est l'idole.

« Malgré ce que prétend Mme Sabine, je ne crois pas que mon père pense à moi ; elle a dû inventer ça. Quel nouveau mensonge va-t-elle rapporter de son voyage d'Italie ? Elle peut dire ce qu'elle voudra. Depuis dix ans mon père se passe de moi ; il peut s'en passer encore. Mes petits frères ne le peuvent pas, eux.

« Mon Dieu, ne permettez pas qu'ils soient livrés si petits aux mains indifférentes d'une belle-mère comme la leur ! »

Elia s'interrompit d'écrire parce que Bernard pleurait. Elle courut dans la chambre des enfants, séparée de la sienne seulement par la largeur du corridor, et fut bien surprise, en constatant que leur bonne n'était pas auprès d'eux. Après avoir donné un bonbon au bébé, réveillé en sursaut dans

l'effroi d'un rêve, elle lui chanta à mi-voix une berceuse qui le fit sourire et le rendormit.

La bonne remonta une heure après. On devinait un événement imprévu dans ses yeux animés, sur ses lèvres bavardes.

Sans donner attention à sa physionomie, Elia l'apostropha avec vivacité, lui reprochant de quitter les enfants confiés à ses soins.

Le visage de Francine se renfrogna aussitôt, ses lèvres se pincèrent.

Elle repartit d'un ton maussade :

— Si nous étions deux pour soigner les enfants, ça n'arriverait pas !

— Vous savez fort bien que les femmes de chambre sont à votre disposition.

— Avec ça qu'elles se dérangent quand je les appelle ! Mademoiselle avait bien besoin de faire renvoyer la nourrice de M. Louis ! Faut que j'aille où j'ai affaire !

Et, suivant d'un regard sournois Elia qui rentrait chez elle en haussant les épaules :

— La remplaçante de Sébastienne doit toujours arriver... en attendant, je trime. Quand on ne s'entend pas à gouverner une maison, on ne s'en mêle pas ! maugréa-t-elle entre ses dents. Faut à chaque instant qu'elle vous « attrape » ! Aussi... que Mme Thomas fasse ses commissions elle-même ; je ne souffle mot. Quelle faiseuse d'embarras que cette Mlle Parelli ! On l'a sans cesse sur le dos ! Si ça pouvait donc se gater avec Mme la baronne !

En entrant chez ses frères vers huit heures, le lendemain, Elia fut surprise de voir leurs costumes de velours blanc et leurs beaux cols en point de Venise étalés sur des sièges. Mais, rien ne pouvant lui laisser soupçonner que la bonne eût agi de son chef, elle crut avoir commandé elle-même, la veille, de mettre Bernard et Louis en toilette dès le matin, et n'arrêta point son esprit à ce détail.

De son côté, en constatant que la jeune fille était en costume de ville et déjà chaussée pour la promenade, Francine parut déconcertée.

Elle s'informa, insinuante :

— Mademoiselle a sans doute vu Mme Thomas, ce matin ?

— Je ne suis pas descendue encore. Serait-elle souffrante ?

— Je ne crois pas.

— Alors, pourquoi vous informez-vous si je l'ai vue ?

— Oh !... pour rien, Mademoiselle.

Elle ajouta, riant bêtement :

— Pour causer...

Et, comme Elia s'enveloppait de l'ample tablier dont elle protégeait sa robe lorsqu'elle aidait à faire la toilette des bébés, Francine protesta, empressée :

— Je leur donnerai bien le tub sans Mademoiselle. Si Mademoiselle allait mouiller sa robe ! Le drap gris clair est si délicat !

Les enfants, réveillés tous les deux, gazouillaient dans leurs berceaux. Ils tendirent les bras à la grande sœur.

— Oui, oui, on va vous lever et vous faire superbes, mes petits pierrots, dit Elia penchée sur eux et en les couvrant tour à tour de baisers. On ne pleurera pas dans le tub, et on boira son lait bien vite. Et puis, « Iaia » prendra ses bébés chéris dans sa chambre pour les faire jouer jusqu'au déjeuner. Et après... devinez qui on ira voir, à la ferme ?

Elle s'interrompit pour commander à Francine :

— Veuillez prévenir à la cuisine que je désire être servie à dix heures et demie, ce matin.

Pour le coup, Francine, déjà surprise de ne pas entendre Elia lui demander pourquoi elle avait sorti la grande toilette des jumeaux, Francine demeura bouche bée : elle ne comprenait plus.

Elia reprit, s'adressant de nouveau aux enfants :

— Qui on ira voir, chéris ? le grand frère !

— Bonbons ? s'exclamèrent d'une seule voix Bernard et Louis.

— Bien sûr, il vous aura apporté des bonbons ; oh ! les petits gourmands !

Ça se corsait... Ah ! Mademoiselle avait rendez-vous à la ferme avec M. Pierre ? Ce que ça tombait à pic !

Francine, en disant cela, se mit à rire méchamment en aparté.

— Tachez de joindre Mme Thomas et de me l'envoyer, recommanda Elia, lorsque, la toilette des bébés terminée, la bonne descendit aux cuisines.

— Oui, Mademoiselle... Compte là-dessus, ma petite, se dit-elle *in petto*. Mme Thomas !... Elle

doit avoir assez d'œuvre à sa quenouille pour ne pas songer à s'enquérir de toi... Et elle croit sa commission faite ! Ah ! c'est trop drôle ! Va y avoir du grabuge. Pristi, que les choses s'arrangent à mon idée !

A dix heures et demie précises, Corentin, le valet de chambre chargé du service d'Elia et des enfants, monta le déjeuner. Il apporta en même temps une carte de Pierre, annonçant que, venu dire adieu à l'abbé Dorigny, il était allé jusqu'à la ferme, et priait Elia de s'y rendre avec leurs petits frères. Cette carte parut étonner Elia. De fait, elle n'en comprenait aucunement l'opportunité, étant prévenue par la lettre de la veille. Mais Pierre avait sans doute une raison pour agir ainsi.

Francine, effrontément, sous prétexte de nouer la serviette de Bernard, s'était penchée, tandis que la jeune fille lisait, et avait jeté un coup d'œil sur la carte.

Elle regarda Corentin en haussant les épaules, narquoise.

La rencontre était arrangée d'avance, puisque Mademoiselle en avait parlé aux petits. La carte... c'était pour en faire accroire au personnel ; mais ça ne prenait pas !

— Mme Thomas est-elle à la lingerie ? s'informa Elia au valet de chambre, en train de découper.

— Non, Mademoiselle.

— C'est étonnant ! Elle s'y tient la matinée, d'ordinaire. Veuillez la chercher. Vous lui direz que je vais avec les enfants voir mon frère à la ferme, et que je désire qu'elle m'accompagne.

Vivement, Francine alla se planter derrière Elia afin d'être à l'abri d'une surprise.

— C'est que, Mademoiselle, répondit Corentin, Mme Thomas est sur le point de partir. Elle déjeune avec le chauffeur. Elle va avec lui.

— Où cela ? demanda Elia.

D'un geste impérieux, Francine posa un doigt sur ses lèvres.

La méchanceté du coup d'œil qui souligna le geste édifa Corentin.

Il répondit, affectant de prendre un ton respectueux :

— Elle ne me l'a pas dit, Mademoiselle.

Elia eut un mouvement de contrariété. Puis, prenant son parti, elle commanda :

— Préparez la voiture des enfants, Corentin, Francine servira. Vous m'accompagnerez, dit-elle à cette dernière.

— Sans avoir déjeuné ?

— Vous serez juste à point pour vous mettre à table là-bas, où vous savez qu'on vous fait toujours fête. Mon frère ne doit avoir que peu de temps à lui, je tiens à ne pas le retarder.

— Comme Mademoiselle voudra, repartit Francine un peu déroutée par cette absence de mystère.

Vingt minutes plus tard, Elia prenait avec la bonne et les enfants le chemin de la ferme.

Pierre, venu à leur rencontre, les attendait à la limite du parc. Il embrassa Elia, ainsi qu'il le faisait toujours en l'abordant, prit un de ses frères sur chaque bras, mangeant de baisers leurs frimousses rougies par l'air un peu froid ; puis, saluant Francine d'un signe de tête, il lui dit gaiement :

— Mme Frangon prétend que vous n'avez pas dû avoir le temps de déjeuner : elle a mis votre couvert.

Francine remercia. Elle avait perdu son air pincé. Pierre d'Aunis trouvait grâce, lui, aux yeux des serviteurs de son père. Aucun n'eût osé lui manquer de respect.

Un grand feu était allumé dans la chambre d'amis qui tenait lieu de salon. Et, justement, le lit immense et douillet servirait à la sieste des deux petits, pensa tout de suite Elia, sans cesse préoccupée de leur bien-être.

Quand Bernard et Louis eurent joué une demi-heure avec leurs ainés et croqué quelques-uns des bonbons qu'avait apportés Pierre, ils commencèrent à donner des signes de lassitude.

Elia les étendit sur le lit, les couvrit chaudement, puis revenant prendre sa place en face de Pierre, au coin du feu :

— Enfin ! nous allons pouvoir causer, s'écria-t-elle, un rayonnement dans ses yeux noirs.

— Petite sœur, se hâta de prononcer Pierre, maman m'a dit, avant-hier, ce que je vais te répéter : elle craint pour toi les conséquences de la situation actuelle, et m'a assuré que, le cas échéant, elle serait heureuse de te prêter son appui.

C'étaient, à peu près, les paroles de Mme Lortet ; mais la légère modification introduite par Pierre en étendait singulièrement le sens.

Elia interrogea le regard du jeune homme, si surprise qu'elle laissa échapper :

— Est-ce possible ! quel changement !

— T'en plains-tu ?

— Non ! oh ! non ! Je l'ai tant désiré ! Je l'ai souvent demandé à Dieu, que ta mère s'affectionne à moi. Je ne l'espérais plus ; voilà pourquoi son message m'a d'abord trouvée incrédule.

Dis-lui que je lui suis bien, bien reconnaissante. Peut-être tout se passera-t-il mieux que nous ne le pensons.

— De quand datent les dernières nouvelles de mon père.

— Il a écrit à Mme Thomas il y a huit jours. Mme Thomas part lundi prochain pour Paris, avec une partie des domestiques, afin de mettre l'hôtel en état de recevoir les maîtres. Je crois qu'elle nous reviendra ensuite.

— Je ne m'explique pas que mon père se prive du bonheur de revoir mes frères, lui qui les aime tant !

— Penses-tu qu'il commande ? Tu n'as donc jamais observé sa nouvelle femme ? Ses yeux ont beau être d'un bleu céleste, ils sont durs et volontaires, à certaines minutes. Et je crois que c'est à ces instants-là qu'on doit entrevoir sa vraie nature.

— J'ai étudié sa physionomie ; je pense comme toi. Je n'aurais pas cru, cependant, que sa passion de dominer les autres pût aller jusqu'à éloigner un père de ses enfants.

Aussitôt installé à Paris, je te donnerai mon adresse. Tiens-moi au courant de tout et n'oublie pas que ton frère entend tout partager avec toi, même sa maman, ma petite Elia. Compte sur moi, sur mon affection, sur mon dévouement, ce m'est une joie de te servir, insista-t-il.

Tout en parlant, Pierre regardait « sa sœur ». Celle-ci l'écoutait, la tête un peu inclinée, tournée vers la flamme dansante du joyeux feu de souches. Le jeune homme fut frappé de la transformation survenue en elle, ces derniers temps. Elle avait beaucoup grandi et fort embelli. Quand la nouvelle baronne d'Aunis verrait s'épanouir à côté d'elle cette beauté différente de la sienne, mais incontestable, elle prendrait Elia tout à fait en haine. Qu'inventerait-elle contre l'orpheline qu'un seul lien, sa parenté avec les deux jumeaux, rattachait à la famille d'Aunis ?

Le désir d'aider sa sœur à conquérir l'indépendance, si les événements le rendaient nécessaire, fit soudain jaillir l'inspiration. Souriant à la pensée de la joie qu'il allait donner, Pierre rompit le silence :

— J'ai découvert le moyen de réaliser ton rêve, annonça-t-il. Tu auras un nid à toi, chérie. Je possède en propre un pavillon tout petit — quatre pièces — que grand-père Lortet a acquis l'année de sa mort, en mon nom, afin d'éviter des droits. Ce pavillon est voisin de notre villa. Grand-père estimait que cela donnerait de la valeur à l'ensemble, à cause de la bande de terre dont s'agrandirait notre jardin, si on fondait les deux lots en un seul.

Ma mère sera heureuse de me voir t'offrir cette minuscule propriété — une vraie maison de poupée, mais on peut l'agrandir ; — ce n'est pas mon père, chargé de tes intérêts en sa qualité de tuteur, qui s'y opposera : donc nul obstacle.

Si l'on te rend l'existence trop dure et que tu doives t'y réfugier, Mme Thomas te suivra, j'en suis certain. C'est un chaperon respectable et une si bonne créature ! Tu seras près de ma mère et de moi, tout en conservant ta complète indépendance. Ton petit revenu t'assurera une partie du nécessaire ; le reste, tu le gagneras aisément en ouvrant un cours de piano.

Les yeux d'Elia s'étaient éclairés d'une lueur plus intense, à mesure que Pierre parlait.

La perspective de gagner elle-même sa vie souriait à sa fierté. Quant à la petite maison tant de fois désirée, il n'en coûtait nullement à son amour-propre de la tenir de Pierre.

Dans l'élan de sa reconnaissance, elle lui tendit les deux mains. Ils étaient encore penchés l'un vers l'autre, la main dans la main, quand la porte s'ouvrit d'une poussée brusque.

— Vous avais-je menti ? prononça une voix railleuse.

Pierre et Elia, debout en une seconde et les mains dénouées, se tournèrent vers les arrivants ; Sabine et M. d'Aunis étaient sur le seuil.

Leur attitude était bien différente. L'air arrogant, le regard mauvais, Sabine posait ses prunelles bleues alternativement sur Elia et sur Pierre, scrutant leurs physionomies. M. d'Aunis avait sur les lèvres un sourire indulgent et las.

Ce fut lui qui, tout de suite, aperçut les deux bébés endormis sur le lit.

Il les montra du geste à sa femme. Celle-ci jeta à son mari un regard de commisération : en voilà des témoins gênants !

Et, pénétrant dans la pièce, elle demanda à Elia avec un peu d'ironie :

— Notre présence paraît vous surprendre ; personne ne vous avait donc prévenue ?

— Non, madame.

Et allant à d'Aunis :

— J'espère que vous n'êtes pas souffrant, papa ?

— Je le suis fort, au contraire ; c'est ce qui a interrompu notre voyage. J'ai été pris, à Rome, d'une crise rhumatismale qui m'a enlevé, durant quelques jours, l'usage du bras gauche.

— Vous vous en ressentiez déjà autrefois, fit observer Pierre que la mauvaise mine de son père avait frappé, lui aussi.

Puis, avec sa droiture accoutumée :

— Je ne me serais pas permis de rentrer à Lyré sans y être autorisé par vous, et je ne voulais pas quitter Dijon sans dire adieu à ma sœur et à mes frères. J'espère que vous ne me blamerez pas de les avoir fait venir ici.

— Nullement, répondit M. d'Aunis d'un ton presque affectueux. Où vas-tu donc ?

— A Paris, faire mon droit.

Puis, se tournant vers Mme d'Aunis, qui attendait, les sourcils froncés, la fin de ce colloque, il la salua cérémonieusement, sans un mot.

Elle répondit par un sourire hautain, semblant dire : « Il est heureux que vous vous décidiez à vous apercevoir de ma présence. »

Elia alla rejoindre Sosthène qui, incliné sur le lit, regardait dormir ses fils.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux ! murmura-t-elle. Oh ! vous pouvez les embrasser, papa ; un baiser ne les réveille pas, j'en fais l'épreuve tous les soirs.

— Vous ne tenez pas à m'appeler maman, je suppose ? fit observer Sabine à Elia, debout entre elle et d'Aunis, maintenant.

— Cela ne saurait me venir à l'esprit, en effet, madame.

— Alors, il serait peut-être convenable de nous traiter, mon mari et moi, d'une façon uniforme.

Elia interrogea silencieusement d'Aunis, un peu d'angoisse dans les yeux.

Celui-ci protesta mollement, se bornant à dire :

— Un mot ne signifie pas grand'chose.

— Non, intervint Pierre ; mais une habitude imposée devient un droit !

— Trouvez bon, monsieur, que nous réglions cette question entre nous, riposta sèchement Sabine.

— C'est juste... Je vous fais toutes mes excuses, madame. Je ne me serais pas permis d'intervenir, s'il ne se fût agi de ma sœur.

Pierre passa devant la jeune baronne, alla mettre un baiser sur le front des deux bébés toujours endormis, embrassa Elia, salua son père et sortit de la pièce, puis bientôt de la maison.

M. d'Aunis le suivit d'un regard attristé, mais il ne le rappela point.

VIII

Ce matin de janvier, le petit salon du château de Lyré servait de cadre à un tableau familial exquis de fraîcheur et de grâce.

Dans cette pièce orientée au midi, qu'elle affectionnait, la jeune baronne avait groupé ce que l'habitation renfermait de plus précieux : meubles du XVIII^e siècle, fragiles et coquets en leurs formes contournées, bibelots rares, quelques bons tableaux rapportés du vieil hôtel de Dijon... Des fleurs de serre peu odorantes, des orchidées surtout, étranges de couleur et de forme, amusaient le regard. Les tentures claires qui drapaient les fenêtres laissaient pénétrer largement le soleil. Un sourire lumineux passait sur les choses, qui chassait les papillons noirs, enveloppait l'âme de joie.

Encore sous l'influence de la crise rhumatismale qui avait hâté son retour, Sosthène d'Aunis se tenait, ce matin-là, enfoui dans une bergère Louis XVI, capitonnée de moelleux coussins de plume, au coin de la cheminée où flambait un grand feu de hêtre.

A genoux sur le tapis, entre ses deux beaux-fils occupés à mettre en équilibre les animaux d'une bergerie, Sabine jouait avec eux, gaiement. Elle

avait entrepris leur conquête, et, en dépit du flair si sûr des enfants, tout de suite mis en défiance presque contre ceux qui ne les aiment pas, elle avait réussi. D'Aunis oubliait les douleurs lancinantes que lui faisait endurer son bras malade, à les contempler jouant tous les trois, à écouter le babil des petits et le rire si jeune de Sabine. L'ombre légère projetée sur ses illusions, par la dureté dont celle-ci avait fait preuve en abordant Elia et Pierre le jour de l'arrivée, s'était dissipée peu à peu.

Sans partager les craintes manifestées par sa femme, laquelle prétendait avoir la certitude que les jeunes gens s'aimaient, il en était venu à se consoler de la rupture qui tenait son fils ainé éloigné de lui ; se disant que, peut-être, à vivre chaque année deux mois auprès de la jeune fille, Pierre aurait pu s'en éprendre sérieusement et vouloir l'épouser. Ce sujet de tristesse écarté, plus rien ne troubla sa quiétude. Goûtant, à Lyré, le repos que sa santé ébranlée réclamait, las du monde, ne souhaitant rien en dehors des joies que lui donnait son nouvel intérieur, il eût volontiers prolongé son séjour à la campagne jusqu'en avril.

Il n'en allait point ainsi de la nouvelle baronne.

Elle était impatiente de tenir sa place dans le monde aristocratique, devenu « son milieu » par son mariage avec Sosthène d'Aunis, baron authentique, allié aux plus nobles familles du faubourg. Cousiner avec des comtes et des ducs, être admise dans l'intimité des douairières, voir son nom, sa beauté, ses toilettes cités dans les échos mondains ! Une griserie, qui lui montait parfois à la tête et lui faisait perdre de vue, un instant, son habituelle prudence.

Dès la fin de décembre, elle avait envoyé Mme Thomas et une partie du personnel préparer l'hôtel de l'avenue Montaigne, afin que rien ne retardât le départ, le jour où il deviendrait possible. Elia tenait, dans l'existence de M. et de Mme d'Aunis, une place de plus en plus restreinte.

Tout servait de prétexte à Sabine pour l'écartier.

Le médecin ayant recommandé au malade de vivre dans une température toujours égale, et le château, simple résidence d'été, ne possédant pas de calorifère, la jeune baronne décrêta que les repas seraient servis dans le petit salon. Autour de la table, forcément exiguë, trois personnes

n'eussent pas trouvé place. Elia fut prévenue que cette disposition, nécessitée par la santé de son tuteur, l'obligerait dorénavant à vivre à part.

— Je peux prendre mes repas avec mes frères, ainsi que j'en avais l'habitude, proposa la jeune fille lorsque Mme d'Aunis lui annonça, l'air ennuyé, la décision « que lui dictaient les circonstances ».

— C'est que... les petits mangeront désormais plus tôt, afin d'être prêts à descendre au moment du dessert. Je crains que leur père ne s'ennuie : ils l'égaieront.

On ne peut préparer deux déjeuners à une demi-heure d'intervalle : vous serez servie chez vous, comme nous, en même temps que nous, insista-t-elle d'un ton tranchant qui ne souffrait pas d'objection.

Elia le comprit : elle se tut.

Ces dispositions dont il bénéficiait, M. d'Aunis les avait approuvées sans songer à s'enquérir auprès d'Elia si elle n'en souffrait point.

— Elle est servie comme nous, lui avait dit Sabine ; elle se plait chez elle où rien ne lui manque ; croyez-moi, tout est bien ainsi.

Tout était bien... Comment Sosthène en eût-il douté, puisque la charmeuse à qui il avait livré sa volonté l'affirmait !

Cependant, le jour des rois, la vue du gâteau traditionnel éveilla en son esprit le souvenir de sa pupille.

S'adressant à ses fils qu'on venait d'amener, et qui tendaient leurs menottes impatientes vers la brioche dorée, il s'informa :

— Que devient donc la grande sœur ? On ne la voit plus, même aux jours de fête !

— Elle est dans sa chambre ! répondit Bernard.

— Sabine, voulez-vous faire prier cette pauvre enfant de descendre ? En nous serrant, nous lui ferons bien une petite place !

— Vous avez entendu, Francine. Montez dire à mademoiselle qu'on l'attend.

Elia parut quelques minutes plus tard. Si elle avait pleuré, il n'y paraissait point. Ses yeux noirs étincelaient, résolus et fiers.

— Vous m'avez fait demander, monsieur ? dit-elle après avoir salué cérémonieusement.

— Pourquoi tu l'appelles plus papa ? T'es sachée ? s'informa Bernard, qui remarquait tout.

Elia regarda Sabine avec un sourire où pointait une ironie mal réprimée, l'air de l'engager à répondre. La jeune femme s'y empressa.

— Parce qu'il n'est pas son papa et qu'elle est trop grande pour continuer de l'appeler ainsi ; mais c'est votre sœur tout de même, et, ajouta-t-elle, tendant la main à la jeune fille, c'est notre amie à tous.

— Tu nous délaisses, ma petite Elia, dit à son tour Sosthène ; on ne te voit plus !

Les traits d'Elia revêtirent une expression d'ahurissement. Elle repartit :

— Je ne fais que me conformer aux ordres de Mme d'Aunis, monsieur.

Sosthène interrogea sa femme du regard.

— C'est vrai... Mais j'avais mes raisons. Si Elia eût été en tiers, je ne serais jamais venue à bout de me faire aimer de mes fils. Aujourd'hui, la connaissance est faite, nous voilà bons amis, les petits et moi, je ne crains plus la concurrence. Elia pourra, si cela lui est agréable, amener elle-même les enfants matin et soir.

Et comme si une idée, subitement, eût surgi en elle, tout en indiquant à Elia sa place et en lui offrant une part du gâteau des rois, elle prononça d'un ton de regret :

— Quel dommage que vous ne parliez ni l'allemand ni l'anglais ! Vous auriez pu continuer d'élever ces enfants qui vous sont si chers.

Elia mordit à son gâteau avant de répondre : cela lui donnait le temps de réfléchir. Quant à parer le coup !... A quoi bon essayer ? Il était porté de main de maître. Impossible de lui mieux faire sentir qu'elle ne pouvait songer à s'occuper plus longtemps de ses frères. Cela équivalait à lui conseiller de céder la place à d'autres.

S'en aller... La pauvre petite avait compté sur deux ou trois années encore. En fallait-il moins pour que ses chéris fussent à même de se passer de sa constante protection ! Qui donc surveillerait leur bonne, quand elle ne serait plus là !...

Et puis, elle eût mis ce temps à profit pour perfectionner son jeu et se familiariser avec les méthodes nouvelles d'enseignement.

S'en aller !...

Hypnotisée par cette vision de départ menaçante et proche, elle oubliait de répondre.

Enfin, sentant fixés sur elle les yeux impérieusement questionneurs de Sabine, elle finit par dire :

— Oui, il est fâcheux que j'ignore ces deux langues ; j'aurais pu servir de gouvernante à mes frères : c'eût été une situation comme une autre.

Elle avait articulé cette phrase d'un ton morne.

D'Aunis l'observait, assombri, visiblement gêné ; mais, ne sachant comment intervenir sans paraître blâmer sa femme, il se taisait.

Celle-ci remarqua ce changement de physionomie ; évoluant avec son habileté coutumière, elle reprit :

— Une situation ! Quelle nécessité y a-t-il de vous faire une situation ; je ne la vois pas.

Elia s'était déjà ressaisie. Secouant la tête en un geste de protestation, elle repartit :

— Du jour où je ne serai plus utile à mes frères, l'hospitalité que je reçois ici ne se compensant par rien...

— Que voilà un singulier débat, interrompit le baron, tout à fait mécontent, cette fois. Laissons cela, je vous prie ! Étant chez ton tuteur, tu es chez toi ; que ce soit bien entendu, petite fille, ajouta-t-il, semblant mettre Sabine hors de cause.

Elia lui sourit. Il y était vraiment, à ses yeux, lui, hors de cause. N'empêche que « l'autre » l'emporterait...

— Tiens ! j'ai la fève ! s'écria-t-elle soudain, l'air ravi, comme si cette royauté fugitive eût dû assurer son bonheur.

— Choisis ton roi, fit d'Aunis, essayant de mettre dans sa voix un peu de gaieté.

— Le roi que je choisis est absent... C'est Pierre.

Elle glissa la fève dans sa poche et annonça :

— Je la lui enverrai comme insigne de sa royauté. Il est convenu avec lui, poursuivit-elle, regardant Sosthène, que, dès qu'il aura pris pied à Paris, il me mettra en relation avec la directrice d'un cours par correspondance. Je suppose que vous n'y verrez aucun inconvénient, monsieur ?

— C'est même une excellente idée que j'approuve. Qui l'a eue ?

— Pierre. Il veut aussi que je travaille beaucoup mon piano. Il pense que, dans quelques années, je pourrai ouvrir un cours à Dijon. Ce que je gagnerai, joint à ce que vous m'avez remis venant de ma mère, me fera vivre largement, assure-t-il.

— Petite indépendante ! prononça d'Aunis en souriant.

— Vous m'aprouvez, n'est-il pas vrai, madame ? interrogea Elia.

— Je vous comprends : oui...

L'humble avenir que préparait à Elia la prévoyance de Pierre déroutait Sabine. Quel était donc son but à lui ? Elia serait-elle seule à aimer ?

« Cela suffit, conclut-elle après avoir un instant réfléchi. Avec sa volonté, sa beauté, elle parviendra aisément à transformer l'affection de Pierre en un amour égal au sien. Et puis... de toute façon, cette petite deviendra vite gênante. Quel rang lui assigner ? On ne peut toujours l'admettre dans l'intimité ; pas davantage la reléguer avec les gouvernantes des enfants : il n'y a vraiment pas de place ici pour elle... »

Tandis qu'elle pensait ces choses, son visage riait aux gentillesses des deux petits. Le couvert enlevé, elle pria Elia de faire un peu de musique. Puis, avisant des morceaux à quatre mains, elle voulut en essayer un avec la jeune fille. Sosthène prit ses fils sur ses genoux, où, bientôt, ils s'endormirent.

Elia avait beaucoup de mesure ; elle interprétait la pensée de l'auteur avec un sentiment très juste. Sabine, qui était elle-même bonne musicienne, prit plaisir à cette étude.

— Nous pourrons recommencer, dit-elle.

— Je ne demande pas mieux, madame, reprit Elia tout en cherchant ses frères des yeux.

Et les aperçevant sur les genoux de leur père :

— Ils vont vous fatiguer, papa...

Elle rougit violemment et se mordit les lèvres, furieuse contre elle-même d'avoir laissé échapper l'appellation interdite. D'Aunis n'y avait pas pris garde ; cela ne l'offusquait pas, du reste.

— Attendez, reprit-elle, je vais vous en débarrasser.

Adroitement, sans l'éveiller, elle souleva Louis et le prit sur ses bras.

Sabine avait sonné.

— C'est pour Francine ? Je préfère les monter moi-même. Francine manque de douceur dans les mouvements ; elle les réveillerait.

— Tu vas te faire mal : ils sont trop lourds ! fit observer d'Aunis.

— Oh ! je les ai ainsi rapportés du parc plus

d'une fois, repartit Elia, caressant de son regard profond le petit corps niché contre sa poitrine.

— Voyons si je m'y entends ! murmura Sabine.

Et, venant prendre Bernard avec précaution, elle suivit Elia, emportant le bébé. Elle fut très longtemps avant de redescendre.

— Qu'avez-vous donc fait là-haut ? s'informa Sosthène quand elle reparut.

— Beaucoup de choses. Nous avons inspecté l'étage, Elia et moi, afin de voir où elle pourrait transporter son installation lorsque nous aurons des gouvernantes étrangères pour nos enfants.

— Rien ne presse.

— Ce n'est pas mon avis. Francine ne pourrait que leur enseigner le patois du Morvan ; ils le parlent déjà. Avec leurs gouvernantes, ils apprendront l'allemand et l'anglais en se jouant.

— Alors il va falloir déménager une seconde fois cette pauvre petite Elia.

— C'est inévitable. Elle l'a si bien compris qu'elle s'y est prêtée volontiers. Sa chambre lui déplaît ; elle ne la regrette pas, m'a-t-elle dit.

— Où la mettrez-vous ?

— Je compte lui donner les deux petites pièces qui touchent à l'appartement de Mme Thomas.

— Elle sera à l'autre extrémité du château.

— C'est vrai ; mais tout près de la femme de charge.

— Elle prendra ses repas avec ses frères ou avec nous, bien entendu ?

— J'avais pensé que ce pourrait être avec Mme Thomas, qui est toujours servie à part.

— Vous avez cru cela possible ! Oh ! Sabine ! sa mère a été Mme d'Aunis. Vous l'avez un peu perdu de vue.

— Sincèrement, cher, puisque nous nous en expliquons, je vous dirai ma manière de voir : Il y aurait des inconvénients de toute sorte à ce qu'Elia fût élevée comme une fille riche, elle qui ne possède rien ou presque. Votre fils aîné me paraît l'avoir compris, — j'en suis même surprise, — puisqu'il lui conseille de se préparer à l'ingrat métier de professeur de piano. Nous rendrions un très mauvais service à cette petite, qui promet d'être remarquablement jolie...

— Je vous arrête là, fit Sosthène en riant. Dès le début, j'ai deviné qu'il y avait de votre part un

peu de rivalité féminine dans votre ardeur à persécuter Elia.

— Je la persécuté !

— Un peu...

Il s'était levé. Il prit la main de sa femme, la conduisit devant la glace et, l'enveloppant de son bras, la contempla lui-même dans le miroir qui reflétait ses traits.

— Mais regarde-toi donc, ma chère beauté ; regarde-toi comme s'il s'agissait d'une autre, tu reconnaîtras que nulle femme ne peut t'être comparée. Tu redoutes, si je continuais à traiter Elia comme ma fille, d'avoir à la présenter dans le monde. Tu crains que cela ne te vieillisse... avoue-le !

— Quoi qu'il en soit, répondit Sabine, ramenant son mari vers un tête-à-tête où elle le fit asseoir et où elle prit place elle-même, je juge que cette enfant serait entre nous un constant sujet de discussions. Voulez-vous me laisser agir ?

— Que comptez-vous faire ?

— La rendre au signor Parelli tout simplement. C'est sa fille : qu'il s'en arrange. Vous auriez dû prendre ce parti aussitôt après la mort de sa mère : elle ne vous est rien, somme toute ?

— Et mes fils ? Qui eût veillé sur eux ? Elia leur est absolument dévouée. Je n'avais qu'elle à qui les confier. J'ai, au contraire, agi de façon à la garder auprès de moi.

« Les quelques démarches faites pour retrouver son père, à cette époque, n'ont pas abouti parce que je ne m'y suis prêté en aucune façon, dans mon propre intérêt... dans le sien aussi, par le fait. Je répugnais à confier une enfant si jeune à un bohème n'ayant pas su asseoir son existence et qui, moralement, eût été au-dessous de sa tâche. Je ne l'ai guère mieux remplie, il est vrai, ajouta Sosthène ; je me reproche de n'avoir pas donné une institutrice à Elia ; mais, du jour où vous êtes entrée dans ma vie, ensorceleuse, je n'ai plus pensé qu'à vous. Sabine répondit par un baiser. Toutefois, elle était trop pratique pour s'attarder à faire du sentiment. Inquiète des scrupules qui s'éveillaient chez son mari, elle protesta avec vivacité :

— Vous avez rempli votre devoir au delà, en défrayant Elia de tout. La loi ne vous en demandait pas tant.

— Pardon... Je n'ai été nommé tuteur provisoire qu'à la...

— Provisoire? interrompit Mme d'Aunis, étonnée.

— C'est le titre dont est investi celui qui remplace le père, dans le cas où se trouvait Elia. N'ayant pas la certitude qu'il est mort, mais ne connaissant pas sa résidence, la loi le déclare « absent ».

— Alors, s'il vient à reparaître, l'enfant lui est rendue?

— A moins d'indignité notoire, oui.

— C'est au mieux.

Sosthène protesta, l'air contrarié :

— Je vous avoue, mon aimée, que j'éprouverais un vrai remords à me séparer de ma pupille dans ces conditions ; d'autant plus qu'elle ne partirait pas sans chagrin ; elle aime tant ses petits frères.

— Elle aime surtout le grand ! repartit raillement Sabine.

— Pas dans le sens que vous entendez, je ne le crois pas. Nous discutons du parti à prendre, du reste, fit-il observer, comme s'il était en notre pouvoir de retrouver Parelli du jour au lendemain.

— Parelli ! Je sais où il est. Je m'étais égarée sur une fausse piste, l'année dernière, avoua-t-elle étourdiment ; mais je suis sûre de mon fait, cette fois !

— Comment vous y êtes-vous prise ? demanda Sosthène stupéfait et troublé de cette sournoise prévoyance.

— Comment ! J'ai envoyé une note aux journaux italiens les plus répandus, et à quelques revues théâtrales.

— Par qui saviez-vous Parelli en Italie ?

— Je l'ai appris à son lieu de naissance. Je m'étonne que le juge de paix chargé de régler le sort d'Elia n'ait pas usé du même moyen.

Et sans laisser à Sosthène le temps de lui poser d'autres questions :

— Je vous promets, insista-t-elle, que votre pupille nous quittera sans heurts. Je saurai me montrer son amie. Mais ce départ est indispensable pour plusieurs raisons. Il en est une que vous n'avez point encore envisagée : Nous sommes convenus, n'est-ce pas, que mon frère Armand deviendrait votre régisseur dès sa sortie de Gri-

gnon, et que vous lui donneriez Lyré comme résidence. Tel que je le connais, il serait capable de s'éprendre d'Elia.

— Il l'épouserait, repartit d'Aunis avec une vivacité enjouée : ce serait la meilleure solution.

— Elle refuserait Armand.

— Pour quel motif ? Votre frère est charmant, bien élevé ; je le crois bon...

— Bon ! Il l'est, en effet ; il l'est trop, selon moi. Cela n'empêcherait pas Elia de le refuser. Le motif, c'est qu'elle aime Pierre.

Sosthène fit un geste de dénégation ; il ne pouvait l'admettre.

— Je vous en fournirai la preuve. Vous me croirez peut-être !

— Je me rendrai à l'évidence ; cela va de soi. Ah ! je ne veux pas que Pierre épouse une jeune fille pauvre. Il n'aura pas une fortune suffisante pour soutenir son rang, s'il se marie dans ces conditions.

— Pensez-vous que la jeunesse calcule ? Si je vous prouve ce que j'avance, me laisserez-vous agir comme bon me semblera ?

— Oui.

— C'est tout ce que je désire, répondit Sabine. Pendant que nous y sommes, traitons également du renvoi de Mme Thomas, voulez-vous ? Cette vénérable dame personnifie pour moi une somme de souvenirs désagréables. Elle a rempli ses fonctions sous les « règnes » précédents. Elle s'y reporte à tout propos avec un manque absolu de tact.

Je veux oublier, s'il se peut, que, avant moi, d'autres ont occupé une place dans votre cœur. C'est bien parce que je vous aimais déjà, que, dès mon premier séjour ici, j'ai pensé à écarter cette petite étrangère : elle me rappelait trop le passé.

— Il restera toujours mes fils... Vous ne comptez pas les écarter, eux, jalouse !

En posant cette question, Sosthène souriait ; mais une sourde anxiété perçait dans son regard.

— Vos fils ! leur sœur partie, ils ne nous quitteront plus. Vous ne vous apercevez donc pas qu'ils me deviennent chaque jour plus chers. J'en arriverai à oublier que je ne les ai pas mis au monde, tant je me sens pour eux un cœur de vraie maman.

Et, revenant à sa hantise, Sabine insista de nouveau :

— Ne craignez point que je précipite le départ d'Elia et celui de la femme de charge. Mon frère ne sort de Grignon qu'en août; j'ai tout le temps. Lorsque vous serez bien remis, nous irons passer à Paris quelques bonnes semaines. Puis vous me conduirez dans vos propriétés de Normandie. Nous ne serons guère de retour qu'en juin. D'ici là, Elia et la femme de charge nous seront fort utiles à cause des petits, que nous laisserons cette fois sous leur surveillance. Donnez-moi donc carte blanche, mon ami, je vous promets que vous vous en applaudirez.

D'Aunis finit par céder, comme toujours. Cependant, une ombre resta sur ses traits que les caresses de la jeune baronne ne dissipèrent point.

IX

— Hâtez-vous de lire, cher; Elia ne sera guère absente que deux heures; je viens d'en perdre une partie à ouvrir ce maudit bureau et il me faut le temps de remettre tout en place.

Sabine avait articulé cette chose monstrueuse sans sourciller, la jugeant naturelle, presque un droit.

— Qu'elle ne se doute de rien, recommanda Sosthène, honteux du moyen imaginé par sa femme pour lui mettre sous les yeux la preuve de cet amour auquel il refusait de croire.

— Où est allée l'enfant? s'informa-t-il, mettant dans cette appellation une nuance de tendresse.

— A l'église... ou au presbytère... Je la soupçonne de servir d'espion à votre curé.

— Allons donc! L'abbé Dorigny est un honnête homme, incapable d'user de procédés vils; vous vous forgez de singulières idées, repartit Sosthène, sans s'apercevoir que, dans la circonstance, sa réplique était cinglante.

— Lisez! lisez! Nous discuterons plus tard.

Ce que le baron d'Aunis avait entre les mains, c'était le journal d'Elia.

Entrée à l'improviste chez la jeune fille, Sabine l'avait surprise en train d'écrire. Elle n'avait rien demandé, mais son regard avait suivi les mouvements d'Elia, entrevu le cahier... Elle connaissait, pour y avoir cédé, à une époque de sa vie, la ten-

dance qu'ont les jeunes filles à prendre une feuille de papier comme confidente de leurs secrets intimes. Persuadée que le journal d'Elia lui donnerait la preuve qu'elle s'était engagée à fournir, elle avait à plusieurs reprises tenté d'y jeter les yeux. Mais l'honnête bureau qui en avait la garde ne s'était point laissé forcer. La veille seulement, outillée comme un cambrioleur de profession, Sabine avait eu raison de ses serrures, durant la promenade des enfants qu'Elia accompagnait toujours. Il suffirait, désormais, qu'une occasion s'offrit... Aucun scrupule n'avait retenu sa main tout à l'heure, quand la sortie d'Elia lui avait promis deux heures de liberté.

Elle appartenait à l'école qui s'inspire du cynique adage : « Qui veut la fin, veut les moyens. »

Dans sa hâte d'apporter le journal à d'Aunis, elle y avait à peine jeté les yeux ; mais le hasard l'avait bien servie : les lignes parcourues étaient un aveu sans détour. Sûre d'elle, triomphant d'avance, la jeune baronne insistait pour que son mari lût le cahier d'un bout à l'autre.

Sosthène, tout de suite, alla aux dernières pages, pressé d'en finir, et se croyant certain que là seulement il avait chance de découvrir les traces de l'évolution subie par la fraternelle tendresse de son fils et d'Elia. Et ce qu'il rencontra entre les derniers feuillets, ce fut une lettre de Pierre datant de la semaine précédente. Il ne résista point au désir de connaître la pensée de son fils.

« Chère petite sœur, écrivait Pierre, j'ai fait du chemin depuis ma dernière lettre.

« Je t'ai dit ce qu'était cette œuvre admirable *La France de demain*, destinée à combler le fossé, — on pourrait dire l'abîme, — qui, malgré tant d'évolutions successives, sépare encore la classe des travailleurs de la bourgeoisie et de la noblesse.

« Il faut faire ses preuves. Etre toujours maître de soi, même dans la manifestation de l'énergie physique nécessaire, voilà notre mot d'ordre. Nous sommes soumis à une discipline militaire. Mais, à côté du chef laïque chargé de nous exercer aux sports développant la force musculaire, — il est parfois très malaisé de transporter un perturbateur dehors sans lui faire le moindre mal, — un aumônier nous dirige. Tout comme les anciens chevaliers, nous avons notre veillée des armes.

« Elle s'accomplit à Montmartre. Des pensées de tout ordre m'ont traversé l'esprit, durant ces heures rapides. J'ai pris des résolutions fortes que j'espère bien tenir. L'avenir s'est levé si lumineux, que j'y pourrai marcher, je crois, sans défaillance.

« Et maintenant, si l'on te raconte qu'on a vu Pierre d'Aunis à la porte d'une église, criant les numéros d'une revue, ne va pas croire qu'on ment : c'est l'un de mes emplois. Je suis pourvu, s'il te plaît, d'un permis de la préfecture de police, tout comme un simple camelot.

« La première fois que j'ai lancé mon boniment de ce cher accent bourguignon qui ne se perd point, j'ai obtenu un succès de fou rire dont je n'ai pas été très fier. Un vilain relent de respect humain m'a un instant fermé la bouche. Oh ! rien qu'un instant ! J'ai eu vite surmonté cette petite lâcheté. Les rieurs se sont mis de mon côté, en m'entendant crier de plus belle, et ils m'ont acheté ma revue.

« Je m'aperçois que mon enthousiasme m'entraîne à ne te parler que de moi. Ne va pas supposer que je t'oublie ! J'ai eu une pensée pour toi, pour tous les miens, pour mon pauvre père surtout, dans ma nuit de veille à Montmartre. Je vous ai tous nommés à Notre-Seigneur, tous confiés à son amour de frère, d'ami.

« Les questions matérielles non plus n'ont pas laissé de me préoccuper ces derniers temps. Mon projet prend corps. J'ai l'assentiment de ma mère, celui de mon père aussi. Je n'ai pas osé lui écrire moi-même ; c'est notre notaire qui s'en est chargé. Le ton de la réponse m'a prouvé que je l'aurais pu... cela m'a donné un regret.

« Tout sera bientôt en règle. Ne pourrais-tu, sous prétexte de quelque arrangement de toilette, te faire conduire à Dijon avec Mme Thomas ? Vousiriez ensemble visiter ton immeuble, dont les clefs seront déposées chez notre notaire, M. Rabourdin. C'est un excellent homme à qui tu peux te fier absolument. Il est au courant de ta situation et s'intéresse vivement à toi. Prends donc courage. Qu'importent les petites souffrances du présent. Endure tout pour l'amour de nos deux chéris, je t'en supplie encore.

« Et compte sur mon inaltérable affection.

« Ton frère tout dévoué,

« Pierre d'AUNIS. »

Sosthène s'éternisait à cette lecture, si bien que Sabine, perdant patience, finit par lui dire :

— Vous n'aurez pas le temps de prendre connaissance du reste.

Et elle lui indiqua les passages donnant raison à ce qu'elle avait avancé.

Sosthène ressentait tant de honte à violer les secrets de l'âme candide révélée dans ces pages, qu'il referma bientôt le cahier, disant :

— Elle aime Pierre, oui ; mais dans la lettre de mon fils, nulle trace d'amour. Il pense et agit en frère ainé ; voilà tout. Je ne peux le blamer d'avoir pris son rôle au sérieux.

— Elle m'arrange bien ! murmura entre ses dents Sabine, qui venait de tomber sur un passage la concernant ; petite peste ! Je te revaudrai ça !

Et au lieu d'insister pour que son mari reprît la lecture du journal, elle l'emporta, disant :

— Que je n'aille pas me faire surprendre là-haut par Elia !

Sosthène resta le front dans ses mains, immobile, à songer, en attendant le retour de sa femme. Cette échappée sur la vie de Pierre, ses aspirations, tout ce qu'il découvrait en lui de noblesse, d'ardeur au bien, le troublait profondément. Et quelle nature droite ! Il dompterait la violence du sang des d'Aunis, il romprait sa volonté, il serait quelqu'un !

Aimerait-il Elia plus tard ? Pauvre petite ! elle l'aimait déjà, elle... Pourquoi lui en faire un crime ? Le cœur ne subit pas le choix de ses amours : il l'impose. Il est parfois aveugle ou fou, il est vrai... mais pouvait-on ainsi qualifier le fait d'aimer un être d'élite tel que Pierre ?

M. d'Aunis se sentait d'autant plus porté à l'indulgence, que la calme affection de son fils ne lui laissait entrevoir aucun péril. Cependant, Sabine avait sa parole ; elle ne la lui rendrait point, il le savait...

Après tout, elle avait raison sur bien des points. Le départ de Mme Thomas, qui le contrariait un peu, s'imposait également pour les motifs que sa femme lui avait donnés. Elle voulait déblayer leur vie des témoins du passé ; devait-il s'en plaindre ? N'était-ce pas une preuve d'amour ? Leur vie...

Sosthène essaya, lui aussi, comme l'avait fait son fils en sa nuit de prière, d'entrevoir l'avenir. Il n'y parvint pas. Son âme était obscure et lourde.

Aucune lueur intime ne le guidait. Il ne savait même pas reconnaître s'il souffrait ou s'il était heureux.

L'union qu'il s'était laissé entraîner à conclure ne lui donnait, jusqu'ici, qu'une impression de surprise. Tout au fond de lui-même, un vieux reste des croyances anciennes se révoltait contre cette transgression nouvelle au dogme. Il se faisait l'effet d'un homme ayant mis le pied dans un de ces marais perfides où, le pas premier franchi, on s'enlise... on descend... on sombre !

Un sourire, une caresse de Sabine dissiperaient cet énervant malaise. Il le savait; il l'avait si souvent expérimenté. Où donc était-elle? Il quitta le petit salon et la chercha à travers le château. Un rire argentin le guida.

— Ne me laisse pas ainsi, supplia-t-il avec l'accent plaintif d'un enfant malade. Ne sais-tu pas que je ne vis plus dès que tu es loin de moi!

— Tout est remis en place; Elia n'est pas de retour encore; je passais devant la chambre des petits; je suis entrée et j'ai joué un instant.

Tout était remis en place, mais à l'œil attentif d'Elia, bien des détails devaient révéler l'indiscrétion commise. La lettre de Pierre avait été glissée entre les premiers feuillets du journal, alors qu'elle l'avait placée à la page où elle avait écrit la veille; un porte-plume avait roulé dans le tiroir; et, en y glissant précipitamment le cahier, Sabine avait repoussé au fond tout un paquet de lettres.

La jeune fille eut une révolte, lorsqu'elle s'aperçut que l'on avait ouvert ses tiroirs, touché à son journal. Puis le souvenir des réflexions aussi dures que justes, échappées à sa plume à propos de la nouvelle baronne d'Aunis, — la coupable, à n'en pas douter, — réflexions que celle-ci avait dû lire, la diverti quelques instants.

Mais, soudain, une rougeur envahit son front, ses joues, jusqu'à son cou. Sabine avait dû tout lire... elle était maintenant instruite de cet amour que Pierre ne partageait pas...

Cette pensée lui fut un intolérable supplice. Son indignation devint de la colère. Elle prononça des mots de mépris et de haine; elle menaça, elle maudit la voleuse de secrets... Puis ses nerfs se détendirent; elle put, après un moment, se reprendre et envisager de sang-froid la situation.

Ainsi elle n'avait pas même à espérer que ses

serrures seraient respectées! Et Pierre qui la suppliait de patienter! Quand il apprendrait de quoi était capable la nouvelle femme de son père, et aussi qu'on allait l'éloigner, elle, de leurs deux chéris, pour les confier à une Allemande et à une Anglaise, que penserait-il? Que lui conseillerait-il? Quel était, d'un autre côté, le but de Mme d'Aunis? L'amener à partir de sa propre initiative, en la poussant à bout.

« Partir, je le devrais, s'avoua Elia. C'est une vie sans dignité que la mienne, ici, à dater de cette heure. Il est des choses qu'on ne doit pas subir. »

Elle se fixa une époque, celle où les gouvernantes étrangères prendraient leur service. Elle les étudierait quelques semaines, et, une fois assurée que Bernard et Louis seraient doucement traités, elle s'en irait.

Rejoindrait-elle son père, ou bien se réfugierait-elle dans la chère maison, présent fraternel de Pierre? Tout la portait vers ce dernier parti. Si Pierre et sa mère résidaient à Paris le reste de l'année, les vacances les ramèneraient à Dijon. Peut-être, quand elle la connaîtrait, Mme Lortet verrait-elle tomber ses préventions. Car... elle en avait encore, Elia le devinait. Mme Thomas prendrait la direction de son ménage; elle-même gagnerait le nécessaire en donnant des leçons.

Etant pourvue de linge, de toilettes, habitant sa propre maison, elle dépenserait peu. Pieu... Combien?

L'expérience lui manquait pour conclure par des chiffres; toutefois, elle se rendait compte que neuf cents francs — son revenu n'allait guère au delà — seraient loin de suffire.

Son père ne l'attirait pas. Elle ne croyait point à ce que prétendait Sabine. Le souvenir très vague qui lui restait du pauvre bohème était celui d'un indifférent, uniquement épris d'art. Et puis elle avait la terreur de tomber au milieu d'une autre famille où elle ne serait guère moins étrangère qu'à Lyré. Avec cette extraordinaire loi du divorce, quoi de surprenant?

Si son père était remarié, elle se trouverait en contact avec quelque étrangère qui lui serait hostile au même titre que Mme d'Aunis... Pas tout à fait... Parelli était son père.

Quel appui attendre d'un père qui a délaissé son

enfant, s'en est désintéressé durant tant d'années, il est vrai! Les traits d'Elia revêtirent une expression sévère.

— Ce sont les enfants qui sont sacrifiés dans le nouvel état de choses, conclut-elle. Est-ce assez injuste! Combien il doit y en avoir qui sont, comme moi, sans foyer! Et encore, ne dois-je pas me plaindre. Je possède le strict nécessaire, j'ai en Pierre une affection non pas telle que je la souhaite, mais absolument sûre. J'ai la tendresse des deux petits...

En pensant qu'une fois partie, ceux-ci l'oublieraient, la jeune fille, qui n'avait pas pleuré tout à l'heure quand la colère la dominait, éclata en sanglots.

Elle les chérissait tant! Et voilà que leur petite âme s'éveillait, qu'ils commençaient de la comprendre. Dans les quelques mots de prière qu'elle leur faisait dire, le matin et le soir, ils mettaient un accent câlin d'enfants qui savent parler à un père...

Et leurs « pourquoi »! Les interminables questions auxquelles c'était sa joie de répondre! Et ces beaux yeux qui la contemplaient avec un étonnement si joli et s'ouvraient plus grands, comme pour faire pénétrer en eux la difficile compréhension de ses réponses à elle!...

Tout son bonheur, ces deux petits! Assise devant son bureau, la tête enfouie dans ses bras repliés, elle continuait de pleurer en se disant ces choses. Il ne lui semblait pas que ses larmes dussent jamais se tarir, tant son cœur débordait de peine.

Soudain, elle releva la tête d'un geste impatient; on venait de frapper.

— Est-ce que je ne vais plus même pouvoir pleurer librement? murmura-t-elle.

Mais l'appel qui accompagna le heurt la fit se dresser et bondir vers la porte.

— C'est moi, mademoiselle; j'arrive à l'instant, venait de prononcer la femme de charge.

— Ma bonne madame Thomas!

Elia sauta au cou de sa visiteuse, s'écriant :

— Vous apparaîsez toujours dans les moments où je me sens le plus désemparée! Un vrai baume, votre présence aujourd'hui!

— Et d'autant plus que j'ai vu M. Pierre, annonça la voyageuse, tout en embrassant maternellement Elia. Mais venez; asseyons-nous. J'en

ai tant à vous dire ! Et du bon ! rien que du bon ! Il est bien vrai que vous pleuriez, se reprit-elle avec consternation. Qu'est-ce qu'on vous a encore fait ? Ah ! tenez, pour vous comme pour moi, la vie ne sera bientôt plus tenable ici. Heureusement !... La physionomie de la bonne dame s'était faite pleine de mystère.

— Figurez-vous, mademoiselle, que dimanche, en sortant de Saint-Thomas-d'Aquin, j'ai rencontré M. Pierre.

Elle se mit à rire, tout en essuyant des larmes qui perlaient à ses cils !

— Il criait sa revue, n'est-ce pas ?

— Vous le saviez ! Je ne m'en doutais pas, moi, qu'il allait vendre des journaux à la porte des églises. Je croyais bien reconnaître la voix et l'accent ; mais ce garçon, en costume de tennis, ou quelque chose d'approchant, offrant des revues ! non ! non ! je me disais que ça ne pouvait être M. Pierre d'Aunis, le maître de Lyré. Car, à tout prendre, nous sommes ici chez lui, mademoiselle ; encore qu'on l'en ait chassé. Je n'en croyais pas mes yeux !

Eh bien, si, c'était lui. Il m'avait tout de suite reconnue, le cher enfant ! et il s'amusait de tout son cœur à me voir plantée comme un cierge, sur les degrés, à l'examiner.

Il m'a offert un numéro de sa revue, et il m'a invitée à passer chez sa mère. J'ai eu la joie de pouvoir saluer mon ancienne maîtresse. Elle m'a fait parler sur votre compte tant et plus !

J'ai bien vu qu'elle supposait son fils trop attaché à vous pour être bon juge. « Vraiment, madame Thomas, cette jeune fille est ceci ?... Elle est cela ?... » J'ai répondu oui, et j'ai encore renchéri sur le bien que M. Pierre avait dit de vous. Alors, Mme d'Aunis... — Que voulez-vous, mademoiselle, s'écria la femme de charge, interrompant son récit, je ne peux pas m'empêcher de lui donner le nom qui reste le sien devant le bon Dieu, en dépit de leur loi diabolique ; un nom qu'elle a porté quatorze ans, et avec honneur ! on peut le dire ; — Mme d'Aunis donc m'a chargée de vous embrasser pour elle, « comme si elle était la vraie sœur de mon Pierre, » voilà ses propres paroles. « Et dites-lui bien, ma bonne madame Thomas, que je serai heureuse de la voir, ainsi que vous,

devenir notre voisine à Dijon; nous allons faire le nécessaire pour cela. »

Nous voilà donc assurées d'avoir un toit, le vôtre; c'est déjà ça. J'ai des économies, je ne vous coûterai rien. Vous me logerez, ça paiera largement ma peine, vu qu'il faudrait bien toujours que je cuisine mes repas, si j'étais seule.

A présent, nous pouvons voir venir.

— Si j'avais le droit d'emmener Bernard et Louis, je vous dirais : partons tout de suite. Mais les laisser... cela me coûte tant!

Mme Thomas eut un geste résigné.

— Il faut savoir se faire une raison. Mme la baronne vous les donnerait bien, elle, et sans se faire prier; mais M. le baron n'entendrait pas de cette oreille; surtout à présent qu'il est brouillé avec son fils ainé.

L'acte, pour votre maison, a dû être signé hier. M. Pierre et madame ont fait le voyage de Dijon exprès pour tout régulariser. Nous n'aurons qu'à prendre les clefs chez le notaire. C'est petit, mais tout plein joli, à ce qu'il paraît. Et il y a un jardin!

Quand votre frère sera à Dijon, il fera percer une porte dans le mur, de façon que nous puissions aller chez sa mère sans passer par l'avenue. Le paradis, tenez, après l'enfer qu'on nous fait endurer ici depuis quelque temps.

— Je n'irai peut-être pas l'habiter encore; mais, si on supprime votre emploi,— ce que je crains,— vous vous y rendrez tout droit.

Moi... vous vous demandez ce que je compte devenir. J'irai peut-être faire une visite à mon père avant de m'installer chez moi. Je crois que l'abbé Dorigny me conseillera cette démarche.

— Et Mme la baronne aussi; Mme la baronne surtout! Pourquoi elle tient à vous expédier si loin?... je me le demande; mais il y a bien longtemps qu'elle a cela dans l'idée; depuis sa seconde visite ici; enfin, dès qu'elle a connu votre histoire.

Je me sauve! annonça Mme Thomas. J'ai cent choses à faire. Et d'abord, à rendre compte de l'état de l'hôtel : tout est prêt; on peut partir quand on voudra.

— M. d'Aunis est encore bien souffrant.

— Ah!... tant pis!... Vous verrez si, malgré cela, elle ne s'arrange pas pour l'emmener bientôt. Ce n'est pas le mari qu'elle a épousé, c'est la

situation. Elle n'est pas femme à lui faire long-temps crédit des plaisirs que Paris promet. Je me connais en physionomie ; M. le baron n'est pas au bout de ses peines ! Après tout, il l'a voulu... je ne le plains pas.

Au moment de sortir, Mme Thomas s'arrêta, et indiquant le bureau d'un signe de tête :

— N'écrivez donc plus sur votre cahier, conseilla-t-elle ; ce n'est pas prudent. Aux dernières vacances, j'ai surpris une fois Mme la baronne, qui était encore ce qu'elle aurait dû rester, Mlle Chartèves, sortant de chez vous, où j'étais sûre que vous ne vous trouviez pas. Son trousseau de clefs tintait dans sa poche ; elle venait de l'y glisser, après avoir essayé d'ouvrir vos serrures ; voilà ce que j'ai supposé.

J'allais vous avertir, lorsque l'accident de M. Chartèves nous a débarrassées de ces dames. Je m'étais promis de vous mettre en garde.

Elia remercia d'un sourire et, par crainte de la contrister, laissa partir la bonne dame sans lui confier que le conseil venait un peu tard.

Aussitôt seule, elle creusa une idée qui avait surgi tout à coup, tandis qu'elle écoutait les réflexions et les confidences de Mme Thomas.

Oui, elle irait faire une visite à son père ; mais, au lieu de rester auprès de lui, ou de le laisser seul de nouveau, s'il ne s'était pas créé d'autre famille, elle s'efforcerait de le décider à revenir habiter la France. Dijon est déjà un centre important : concerts, leçons devaient faire vivre un professeur de mérite. On se serrera un peu, pour faire place au nouveau venu dans la petite maison voisine de celle de Pierre...

Elle reprenait courage, à édifier ce projet fragile.

X

Sabine avait des raisons de tout ordre pour désirer quitter Lyré. Elle tenait à la considération ; elle y tenait par-dessus tout. Or, personne dans leur entourage n'ignorait la situation de Sosthène d'Aunis. Par leur attitude, à chaque rencontre fortuite, leurs voisins de terre, très rigoristes, laissaient comprendre qu'il eût été inutile de risquer une visite.

Il n'en irait point ainsi en Normandie, où M. d'Aunis n'avait jamais séjourné en famille. Il suffirait de renouveler le personnel pour que ses deux premiers mariages demeurassent ignorés et que nul ne fût instruit que par la force des choses ; le troisième consistait en une simple formalité civile, tare impardonnable de « certains esprits hérisse de préjugés qui ont la naïveté de s'en tenir au dogme pour régler leur vie ».

La façon d'opérer un « chambardement général » ne laissait pas de préoccuper Sabine, toutefois. Par qui commencer ? Et, point d'une importance extrême, comment ne pas se faire des ennemis de chacun des serviteurs congédiés ?

Elle résolut de passer la main à son frère pour cette délicate exécution. Et, comme il lui tardait d'en avoir fini, elle amena celui-ci à quitter Grignon à Pâques.

Il n'avait que faire d'un diplôme, puisque sa position se trouvait assurée dans sa propre famille.

Armand Chartèves se laissa convaincre. Au milieu d'avril, Elia vit arriver le jeune homme en même temps que M. et Mme d'Aunis, lesquels rentraient de Paris, où ils venaient de séjourner quelques semaines. Et, tout de suite, le nouveau régisseur entra en fonctions.

En présentant son frère à Elia, la jeune baronne ajouta :

— Lyré devient la résidence d'Armand. Nous comptons, mon mari et moi, passer nos étés en Normandie, et ne revenir ici que pour l'ouverture de la chasse.

Elle ne dit rien de plus, ce jour-là. Pas un instant, Elia ne supposa qu'on la laisserait sous la garde de ce jeune homme ; cela ne se discutait pas. Alors, qu'allait-il en advenir d'elle ? Quels étaient les projets de Mme d'Aunis ?

Après avoir attendu quelques jours une explication qui ne vint pas, ne pouvant supporter une plus longue indécision, la jeune fille prit le parti d'aborder ce sujet la première.

— Nous rentrons à Paris dans le courant de mai et nous vous emmenons, ma chère Elia, répondit Mme d'Aunis. Je me proposais de vous l'annoncer demain.

— Mes frères sont du voyage ?

— Naturellement ; mais je ne tiens pas à m'em-

barrasser de Francine. A nous deux, nous suffissons à veiller sur nos bonshommes jusqu'à Paris : le trajet est si court : six heures ! Qu'en pensez-vous ?

Elia inclina la tête affirmativement.

— Nous trouverons la gouvernante anglaise à la maison. L'Allemande me sera envoyée en juin. J'ai renouvelé mes gens au complet. Puis-je compter sur votre discréction vis-à-vis d'eux ?

— A quel propos, madame ? s'informa Elia qui comprenait fort bien, mais voulait forcer Sabine à s'expliquer.

— A propos des enfants, que je donnerai pour les miens, et de mon mari dont je juge inutile que l'on connaisse le passé matrimonial.

— Je ne saurais cependant me donner pour votre fille. Quelle sera ma situation aux yeux de vos domestiques ?

Mme d'Aunis hésita. Son regard perplexe étudia un instant le visage fermé de son interlocutrice. Enfin, prenant brusquement son parti :

— Nous n'avons plus reparlé de votre père... Je me suis procuré son adresse. J'avais fait erreur ; ce n'est point à Florence que je l'ai entendu. Il était chef d'orchestre dans un théâtre de petite ville. Je l'avais confondu avec un autre artiste du nom de Perretti, je crois. Mais, cette fois, je suis sûre de mon affaire ; j'ai écrit à M. Parelli ; il m'a répondu... et répondu de Florence qu'il habite depuis quelques mois.

— Vous avez cette lettre, madame ? interrompit Elia vivement.

— Je l'ai à Paris ; je vous la communiquerai, si vous le désirez. Votre père consent à vous recevoir ; je crois que votre place est auprès de lui. C'est également l'opinion de M. d'Aunis.

— Merci de me l'apprendre, riposta Elia.

Son père « consentait » à lui ouvrir sa maison... Il y avait loin de ce consentement contraint aux regrets si éloquemment rendus par Sabine !

Un sourire de mépris lui vint aux lèvres ; mais elle ne releva pas l'indéniable mensonge. Rompant le silence, où, un instant, la surprise l'avait plongée, elle reprit :

— Vous pouvez compter sur ma discréction, madame. Seulement... les petits m'appelleront leur sœur ; vous n'empêcherez pas cela. Je crois

qu'il serait préférable de nous séparer aussitôt à Paris. Moi partie, vous direz ce qui servira le mieux vos intérêts.

Elia avait parlé avec calme. Sa physionomie demeurait impénétrable dans sa réserve un peu hautaine.

— Nous regretterons de nous séparer de vous, chère petite, reprit Sabine, mais les circonstances le rendent nécessaire.

M. d'Aunis m'a appris que Pierre vous avait fait présent d'une maisonnette. Vous y pourriez faire transporter ce qu'il ne vous conviendra pas de trainer avec vous.

Il y a aussi quelques meubles, achetés par votre mère pour son usage, et que je n'ai aucun plaisir à voir autour de moi; tandis que, pour vous, ce seraient des souvenirs. Ne me croyez pas votre ennemie, Elia; la vie n'est pas toujours facile; je n'avais jamais prévu que la mienne aurait à s'embarrasser d'un passé comme celui de mon mari; je voudrais écarter tout ce qui me le rappelle. M. d'Aunis m'a dit qu'il serait heureux de vous offrir lameublement dont je parle, vous me feriez un grand plaisir en acceptant. Plus tard, quand vous rentrerez en France, car vous y reviendrez?...

— Je l'espère.

— Eh bien, vous ne seriez pas entourée seulement d'objets banaux; votre mère revivrait pour vous dans ces choses qui lui ont appartenu.

— Je veux bien emporter ce que vous m'offrez, madame, puisque cela vient d'elle, répondit la jeune fille.

Tout en écoutant Sabine, elle avait réfléchi. Comment revoir ses frères, plus tard, si elle se brouillait avec Mme d'Aunis? Il fallait entrer dans son jeu, feindre de la croire sincère... Elle l'était peut-être à cet instant, après tout... Et puis, vraiment, ces meubles, déjà relégués dans une pièce inhabitée, elle serait heureuse de les posséder. Plus elle s'éloignait du temps où sa mère vivait, plus son souvenir lui devenait cher. Ainsi qu'il survient presque toujours, les ombres palissaient, ne laissant en vigueur que les heures heureuses... un baiser un peu tendre; une sollicitude inattendue...

Elia était par-dessus tout reconnaissante à la

morte d'avoir pensé à son avenir, d'avoir réglé elle-même l'emploi de ces bijoux futiles, qui, transformés en un petit capital, lui assuraient au moins l'indispensable.

— Si vous aviez un peu confiance en moi, insinua Sabine, je pourrais vous guider dans le choix des toilettes qui vous seront utiles, en ce climat d'Italie plus chaud que le nôtre.

— Je vous remercie, madame. J'ai fait arranger tout ce dont je pouvais tirer parti en ce moment. Je vous le montrerai, si cela vous est agréable. Les robes de grande toilette sont enfermées chacune dans son étui. Je ne compte pas les emporter, non plus que la lingerie de luxe et les fourrures. Mme Thomas en prendra soin, je pense, si je le lui demande.

Elia avait un but en parlant ainsi. Elle tenait à être fixée sur le sort réservé à la femme de charge.

Sabine tomba dans le piège.

— Mme Thomas nous quitte.

— Bientôt ?

— Quand elle voudra. La voici à l'âge de prendre sa retraite ; je ne suppose pas qu'elle se replace.

— Je m'entendrai avec elle pour ce que je laisserai en France, dit Elia, sans exprimer son opinion sur ce point. Voulez-vous voir mes toilettes, madame ?

Elles quittèrent le hall où avait lieu cet entretien, et montèrent chez la jeune fille.

En passant à côté du secrétaire Empire, pour gagner le cabinet servant de vestiaire, Sabine sourit.

Elia, qui l'avait précédée, se retourna juste à cet instant afin de l'inviter à la suivre ; elle surprit ce sourire. Une colère flamba dans ses yeux, ses lèvres palirent. On eût pu croire que son indignation allait éclater en paroles amères. Il n'en fut rien. Deux secondes... et sa volonté domptait sa colère ; ses traits recouvraient leur impassibilité.

L'inspection eut lieu sans amener d'incident. Sabine donna quelques conseils approuva, critiqua, suivant le cas, mais toujours sur un aimable ton de camaraderie.

— Serait-ce trop vous demander, ma chère enfant, dit-elle au moment de redescendre, que de vous prier de m'abandonner Bernard et Louis ces derniers jours ? Si ces petits ne se désaccoutumment pas de vous peu à peu, ils auront beaucoup de

chagrin. Je les réinstalleraï dans la chambre qu'ils ont occupée un temps et je veillerai sur eux moi-même, avec Francine.

— C'est me demander beaucoup, sinon trop. Que penseront-ils, les pauvres anges, en me voyant les délaisser !

— Je crois les enfants fort ingrats, en général.

— Mes frères ne le sont pas. Je le regrette presque pour eux.

— Enfin, promettez-vous ?

— Donnez-moi vos ordres, madame, je m'y conformerai. Je sais fort bien qu'ici je n'ai de droits sur rien ni sur personne. Louis et Bernard sont les fils de ma mère, il est vrai... mais elle n'est plus là... Et ils sont les fils de M. d'Aunis. Je n'ai qu'à m'incliner devant ce que lui et vous décidez. Où dois-je me tenir ?

— Où bon vous semblera. Ne fréquentez pas trop la nursery, voilà tout. Vous nous ferez l'amitié de prendre vos repas avec nous, au lieu de les prendre avec vos petits frères. Nous passerons nos soirées ensemble ; le reste du temps, vous aurez assez à faire de vous occuper à préparer votre départ ; quinze jours sont vite passés.

— Quinze jours !... murmura Elia.

Se sentant en présence de l'inévitable, elle eût souhaité brusquer la séparation.

— Il faut cela, pour que mon mari mette mon frère au courant. M. Renard, furieux d'être dépossédé de la régie de Lyré, a rendu ses comptes hier, sans vouloir rester vingt-quatre heures de plus ici. Vous descendez déjeuner avec nous, petite Elia, c'est entendu ! ajouta la jeune baronne en s'en allant.

Enfiévrée par la contrainte qu'elle venait de s'imposer, Elia quitta sa chambre peu après Mme d'Aunis, et se rendit dans le parc... Mais, en pénétrant sous les couverts, elle entrevit, remontant l'avenue, M. d'Aunis accompagné d'Armand et des deux bébés.

Où être bien seule ?...

Sur le beffroi. Personne ne songerait à l'y relancer. Depuis un mois, elle y avait remonté sa tente ; elle emporterait deux sandwiches et déjeunerait là-haut. En avertissant à l'office, Elia était certaine qu'on ne la dérangerait pas.

La matinée était délicieuse ; le lierre drapait

royalement les vieux murs ; le coudrier dominait à tente et la couvrait de son ombre légère ; quelques violettes nichées dans les trous avaient fleuri ; les oiseaux, que la présence d'Elia n'effrayait plus, s'occupaient, l'air affairé, de leurs jeunes couvées. Les toits gris d'Etaules, la flèche aiguë de son clocher s'enlevaient en lumière sur l'horizon, dont les moindres détails étaient familiers à Elia.

Elle contempla longuement le petit village tout proche, puis chaque coin du paysage aimé.

C'était Pierre qui le lui avait révélé en l'amenant sur le beffroi. C'était là, dans leurs premiers entretiens, qu'ils avaient jeté les fondements de cette amitié devenue sa joie, sa force... son espoir de bonheur... et qu'elle allait laisser en arrière.

Quand reverrait-elle Pierre d'Aunis ? Leur serait-il permis de se rencontrer à Paris, ne fut-ce que le temps de se dire adieu ? Si Mme Thomas n'était pas du voyage, comment l'espérer ?

Ce long trajet, en un pays dont elle ne connaissait pas la langue, et qu'il lui faudrait accomplir seule, l'effrayait un peu ; mais combien davantage il laisserait son frère inquiet, lui qui se préoccupait si fort de ses moindres ennuis !

Une seule note joyeuse dans l'ensemble : la visite à sa maisonnette. Mme Thomas l'accompagnerait à Dijon. Elles régleraient ensemble la destination de chaque pièce et son agencement. Quinze jours les séparaient du départ pour Paris ; c'était plus que suffisant pour que les meubles fussent transportés à Dijon et mis en place.

Dans son exil, ce lui serait un réconfortant, une source d'énergie capable de faire triompher son désir de retour, que la vision du cher refuge, du vrai foyer, « sa maison » prête à les recevoir, elle et son père.

Assise sur un pliant à l'entrée de sa tente, Elia s'efforçait de tout combiner à l'avance. De ce jour, elle se considérait comme déjà hors de la vie sédentaire qui avait été la sienne jusqu'ici. Elle ne regrettait rien... rien que les visites de Pierre et la présence des deux bébés ; mais retomber dans l'incertain, aller vers l'inconnu, heurtait violemment ses tendances. Il lui fallait réagir pour ne point se décourager avant d'entrer dans cette voie nouvelle.

Les deux coups du déjeuner sonnèrent. Elle vit

passer d'Aunis et Armand escortés des petits qui trottinaient à côté d'eux. Puis les abords du château se dépeuplèrent, l'activité des domestiques étant, à cette heure, appliquée au service de la table et à la mise en ordre des appartements.

Il s'écoula près de trois heures sans qu'Elia vit paraître quelqu'un dans les cours.

A quoi étaient donc occupés le valet de chambre et le cocher, eux qui, à l'ordinaire, flanaient l'après-midi devant les remises en fumant des cigarettes ?

Se rappelant les projets de Sabine, la jeune fille devina que celle-ci avait dû mobiliser tout le monde pour la nouvelle installation des bébés. En redescendant, elle trouverait leur appartement vide. On commençait de les lui prendre.

« Mes deux trésors ! Mes petits pierrots chéris... comme on va vous désapprendre à m'aimer ! Plus jamais on ne prononcera mon nom devant vous... Le seul qui pourrait vous parler de moi, vous ne le verrez plus... Vous nous oublierez tous les deux ! »

Elle enfouit son front dans ses mains, comme pour isoler ses larmes de la gaieté de cette journée d'avril. Et elle demeura ainsi, n'évoquant plus de pensées précises, mais souffrant de tout, telle une personne meurtrie par des chocs successifs se sent mal dans tout son être.

Elia fut peut-être restée jusqu'à la nuit, perdue en sa douloreuse songerie, si un bruit de voix, montant jusqu'à elle, ne l'en eût tirée brusquement.

Et quelle voix ! celle de Sabine.

Que venait-elle faire au beffroi ? qui l'accompagnait ?

Les voix, que l'on ne prenait pas la peine de baisser, portées par la sonorité des voûtes, vibraient, à l'étage inférieur, claires et distinctes. Soit que la porte de la salle fût ouverte, soit que les visiteurs se tinssent proches de l'escalier, à la faveur aussi peut-être de quelque fente, les paroles arrivaient à Elia sans la moindre lacune.

— Ces grandes salles sont commodes, n'est-ce pas, pour serrer les grains, avec cette épaisseur de murailles et ces moyens d'aération ?

— Oui, mais je ne serais pas surpris qu'il y eût des fissures sur les côtés de la voûte ; je constate des traces d'humidité. La toiture a peut-être besoin d'être réparée.

— La toiture! Tu n'as donc pas pris garde qu'elle n'existe plus! Je suis montée pour la première fois hier jusqu'à la plate-forme; c'est l'ermitage d'Elia; elle y a dressé sa tente.

— Pauvre petite! prononça Armand. Elle m'a paru tout à fait charmante. Quel âge peut-elle avoir?

— Pas tout à fait dix-huit ans, je crois.

— Et tu médites de l'expédier toute seule en Italie! Tu n'es pas tendre, tu sais!

— Je voudrais bien t'y voir, mon cher. Puis-je trainer cette épave d'un autre mariage à ma suite? Elle ne nous est rien, après tout. Je veux que ma situation soit établie, vis-à-vis du monde, sur des bases respectables; je n'y ferai figure qu'à ce prix. J'écarte ce qui me gêne; tu ne vas pas le trouver mauvais?

— Qu'est le père de Mlle Parelli?

— Oh! un pauvre diable d'artiste chez qui les neuf cents francs de rente que possède Elia seront les bienvenus, je crois. Sa première objection, lorsque je lui ai insinué que son devoir était de réclamer sa fille, a été justement que sa situation précaire ne le lui permettait pas. C'est seulement en apprenant qu'elle était pourvue d'un petit revenu personnel qu'il m'a répondu : Si Elia n'a pas d'autre asile, envoyez-la-moi.

— Donne-la-moi plutôt pour femme. Elle a une physionomie qui me plaît. Je la regardais hier s'occuper de ses petits frères...

— Oui, elle les aime beaucoup.

Elia te refuserait tout net, mon ami, si j'avais la faiblesse de consentir pour toi à ce sot mariage.

— Tu n'en sais rien.

— Veux-tu que, dans quelques jours, lorsqu'elle aura eu le temps de te connaître un peu, nous tentions l'épreuve?

— Tu es donc bien sûre d'échouer?

— Absolument sûre. Elia a fait son choix; j'en ai eu la preuve écrite sous les yeux. Elle vise plus haut que toi, mon cher; elle aime Pierre d'Aunis.

Depuis quelques minutes, Elia s'était rapprochée de l'escalier, afin de guetter l'instant où il lui deviendrait possible de fuir sans être aperçue.

Aux derniers mots de Sabine, un cri indigné jaillit de ses lèvres. Se précipitant par les degrés, au risque de croiser les deux interlocuteurs, elle descendit en courant. Elle ne se dominait plus.

Comment! cette femme, qui lui avait volé son secret par un moyen infâme, n'avait pas même la pudeur de le garder! Et il lui faudrait vivre quinze jours à côté d'elle, à côté de ce jeune homme qui semblait valoir mieux que sa sœur, mais qui, par le seul fait d'avoir reçu ses confidences, lui devait insupportable!

Non! non! elle partirait le lendemain. A présent, il ne lui en coûtait plus. Une immense pitié lui étreignait le cœur, depuis qu'elle savait son père dans une telle détresse. Elle serait donc utile à quelqu'un! Elle ne se souvenait plus de sa longue indifférence. Peut-être cet apparent oubli venait-il de ce qu'il n'avait pas de pain à lui donner. Elle se sentait l'aimer un peu. Et, sans doute, en le revoyant, elle l'aimerait davantage.

Elia était maintenant dans le couloir sur lequel donnaient sa chambre et celle de ses frères. La vue de la nursery grande ouverte et des deux petits lits lui confirma que Sabine avait déjà mis à exécution la première partie de son programme.

« Vite, se dit Elia, emballons et allons-nous-en! »

Mais, seule, elle ne pouvait pas grand'chose, elle se mit à la recherche de sa providence ordinaire. Et dès qu'elle fut parvenue à joindre la femme de charge :

— Je vais en Italie rendre visite à mon père, annonça-t-elle. Vous savez que l'on se dispose à se passer de vos services?

— J'ai pris les devants. Ce matin, j'ai annoncé à M. le baron que je comptais me retirer.

— Est-ce que cela vous ennuierait beaucoup de veiller à l'emballage des meubles qui me viennent de ma mère, et de tout ce que je laisse là-haut?

Je n'emporte que ce qui m'est nécessaire pour un séjour d'une année. Je ne pense pas rester davantage. Demain, si vous le voulez bien, vous m'accompagnerez à Dijon, nous irons ensemble chez le notaire, puis chez moi. Je tiens à connaître ma chère petite maison. Je verrai s'il est possible d'y résérer une pièce pour mon père. Je ferai tous mes efforts pour le ramener en France.

— Demain?... Pourquoi tant vous presser, mademoiselle Elia?

— Et pourquoi attendrais-je? On m'a repris Louis et Bernard. Il me serait très cruel d'assister aux conséquences de cette reprise. Ne pouvant

plus rien pour eux, je ne suis utile à personne. Pour tout dire, je ne me supporte plus ici.

— Nous passerons la nuit à emballer, puisque c'est comme ça. J'aurai le temps de me reposer ensuite.

— Tandis que vous ferez apporter des caisses, je cours dire adieu à M. le curé.

Elle s'interrompit et, crispant ses mains jointes en un geste d'angoisse :

— Je ne pourrai pas dire adieu à Pierre!... murmura-t-elle.

— Envoyez-lui une dépêche ; il viendra passer une demi-journée à Dijon. Nous serons au moins tous les deux pour vous mettre dans le train.

— Une dépêche... peut-être...

Elle réfléchit un moment, rédigeant mentalement le télégramme.

Mais soudain elle déclara, résolue :

— Non, décidément, je n'enverrai rien.

Elle venait de songer à Sabine. Si cette dernière apprenait qu'elle avait fait venir le jeune homme, elle l'accuserait sans doute encore de viser à un mariage avec « le propriétaire de Lyré et autres lieux. » Elle n'était pas femme à admettre l'amour désintéressé. Son pauvre amour ravalé au niveau des basses ambitions de la nouvelle baronne d'Aunis!... Non, non ; quoi qu'il lui en coûte de quitter la France sans le revoir, elle n'appellerait pas Pierre. Ils se reverraient, cependant...

Puisqu'il ne venait plus chez son père aux vacances, rien ne l'empêcherait de faire le voyage d'Italie, en septembre.

Tout bien pesé, elle ne l'instruirait de son départ qu'une fois à destination. Cela éviterait au jeune homme l'anxiété de la savoir seule par les grands chemins.

— Je sors, madame Thomas, dit-elle. Je ne serai qu'une heure absente. Si on vous demande où je suis, répondez que vous n'en savez rien.

— Et votre dépêche, mademoiselle, vous y renoncez, bien vrai? M. Pierre aura beaucoup de chagrin.

— Il n'en sera que plus empêtré à venir me voir! répondit la jeune fille gaiement.

— Au fait! il est bien libre. Sa mère n'a d'autres volontés que les siennes. Vous pouvez y compter qu'ils iront tous les deux vous relancer là-bas. Ils

vous ramèneront peut-être, articula lentement l'excellente Mme Thomas, devenue pensive.

— Occupez-vous des caisses, supplia Elia; vous verrez que nous n'aurons pas terminé à temps!

Elle passa dans son cabinet de toilette, changea de costume et descendit par un escalier de service, afin de ne point s'exposer à rencontrer M. d'Aunis ou Sabine.

A présent, elle était dans le parc. Par une allée peu fréquentée, elle gagna le chemin d'Etaules. Après une courte descente, il traverse le creux du vallon, puis monte sans discontinuer jusqu'au sommet du coteau, où le petit village est campé, dominant tout aux environs. Elia passait vite entre les haies ou les murs bas qui retiennent les terres. De temps à autre, elle se retournait, en une halte rapide, et jetait un regard sur le château et sur le parc.

Quelles illusions étaient les siennes, en mettant pour la première fois le pied dans la seigneuriale demeure! Ce n'était pas, il est vrai, le caprice d'un mari qui avait rompu l'union à laquelle Elia devait d'être venue vivre à Lyré. On ne peut rien contre la mort. Un retour vers le passé l'amenaît cependant à se dire que, si ses parents n'avaient pas divorcé, jamais son existence n'aurait connu ces fluctuations cruelles, d'abord la pauvreté : une pauvreté plus dure que la misère libre de ne pas feindre ; ensuite une vie somptueuse, mais que la loi nouvelle rendait incertaine ; et, à présent... oh! à présent! c'était pire que tout : l'état de la feuille que le vent roule au gré de son caprice...

Les yeux d'Elia se détournèrent. Elle ne voulait plus contempler ce qu'elle aurait quitté demain pour toujours.

— Et y laisser mes deux petits pierrots ! murmura-t-elle, la voix étranglée par une émotion soudaine qui se traduisit en un court sanglot.

D'un coup d'œil, la jeune fille embrassa le chemin, tremblant de voir apparaître quelqu'un qu'il lui faudrait croiser, rendre témoin de ses larmes. Elle se raidit, s'interdit tout regard en arrière, et précipita sa course, luttant pour ne plus penser.

Elia se rendit tout droit au presbytère. L'abbé Dorigny venait d'aller dire son bréviaire à l'église, lui apprit la vieille servante ; elle l'y rejoignit. Il priaît à sa place accoutumée. En attendant qu'il eût fini, Elia, elle aussi, pria. Puis, comme le bon

curé s'éternisait dans sa méditation, elle sortit pour se rendre au cimetière.

La tombe de sa mère allait être si abandonnée ! Déjà, ce coin réservé aux protestants était un peu délaissé, ne comptant pas d'autre dépouille. A qui la recommander ? A M. le curé lui-même, se dit-elle. Oui, sa charité irait jusqu'à veiller à ce que celle qu'il n'avait point comptée au nombre de ses ouailles eût une tombe bien entretenue.

Elle baissa la pierre, pria un instant et remonta jusqu'à l'église. L'abbé Dorigny en sortait. Ils causeront sous le porche. Elle annonça son départ.

— Ce qui m'a décidée, dit-elle, c'est ce que j'ai appris fortuitement. Mon père est pauvre, il vit seul... son talent est peut-être méconnu... J'espère que nous nous entendrons et que je pourrai mettre un peu de joie dans sa vie. J'aurai enfin un foyer, monsieur le curé !

Le prêtre écoutait, songeur.

— Vous ne reverrez pas Pierre d'Aunis avant votre départ ? demanda-t-il.

Le visage d'Elia se rosa un peu. Elle fronça ses fins sourcils, ses lèvres se serrèrent comme si elles se refusaient à répondre. Brièvement elle dit :

— Non, cela ne se peut pas. Je n'ai pu l'avertir à temps. Mais j'espère que rien ne s'opposera à ce qu'il nous rende visite aux vacances.

« Ah ! ah ! pensa l'abbé Dorigny, j'admirais sa force de caractère, en voilà le secret. »

Il n'objecta rien, toutefois. Elia lui inspirait une telle compassion ! Et puis, c'était à Dieu de tout disposer. Que peut l'homme ? choisir sa voie au travers des événements qui s'accomplissent en dehors de son vouloir. C'est ainsi qu'il fait lui-même sa destinée... Elia allait au-devant d'une tache qui semblait bien la sienne ; mais elle l'abordait dans des conditions si particulièrement difficiles, que le vieux prêtre en était troublé.

— Mettez-vous à genoux, ma fille, lui dit-il, quand, après lui avoir recommandé la tombe de sa mère, Elia prit congé de lui ; je vais vous bénir. Il fit sur elle le signe de la croix et pria, le regard en haut. Puis, relevant la jeune fille paternellement :

— Gardez bien votre confiance en Dieu, lui dit-il. Vous avez déjà souffert, vous pourrez souffrir encore ; mais celui qui s'appuie sur Dieu porte aisément ses peines, vous en ferez l'épreuve.

Avez-vous appris à pardonner, à ne plus haïr ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, il faut lutter et vaincre. Ne laissez pas derrière vous un sentiment de rancune. Ceux qui font le mal sont plus à plaindre que ceux qui le subissent. Un bon coup de plumeau dans les coins de notre petite âme, mon enfant, n'est-ce pas, avant de quitter Lyré !

— La poussière colle, dans ces cas-là.

— Lavez, alors, lavez à grande eau ! mais n'embarrassez pas votre âme de pensées haineuses ; ce serait la gâter à plaisir. Défendez à tout prix la paix de votre cœur. Soyez bonne quand même ! bonne à l'égard de tous : là est la vérité, croyez-moi, Elia.

— Je tâcherai... ne fût-ce que par reconnaissance pour votre constante bonté à mon égard, monsieur le curé !

Lorsque la jeune fille franchit le seuil du château, le second étage retentissait de coups sonores appliqués sur du bois. À la prière de Mme Thomas, deux des domestiques s'étaient joints à elle ; et, en attendant de savoir ce qu'elles contiendraient, ils consolidaient les caisses.

Elia se mit à emballer fiévreusement. Encore sous l'influence des conseils de l'abbé Dorigny, elle descendit à l'heure du dîner armée de résolutions pacifiques. Après s'être excusée de n'avoir pas fait de toilette, regardant Sabine bien en face, elle prononça :

— J'ai réfléchi que tout s'arrangerait mieux si je partais tout de suite pour Florence. Pourquoi ne m'avoir pas dit que mon père était pauvre et seul ? Il y a longtemps que j'aurais demandé à M. d'Aunis la permission d'aller auprès de lui.

Sabine rougit violemment. Son frère lui lança un regard de reproche. Il ne s'était donc pas trompé en supposant que la jeune fille était sur le beffroi, tandis qu'ils inspectaient les étages inférieurs.

Elia parut ne rien remarquer.

Allant à M. d'Aunis, elle lui passa ses bras autour du cou et lui tendit son front.

— Comme au temps où je vous appelais papa, dit-elle doucement, voulez-vous, monsieur ? Je vous dois beaucoup. De tout mon cœur je vous remercie d'avoir bien voulu être provisoirement mon tuteur et de m'avoir gardée chez vous. Où serais-je allée à la mort de ma mère ? J'étais incapable de me débrouiller seule.

Je voudrais que vous me permettiez de vous demander quelquefois des nouvelles de mes frères.

— Je vous en donnerai volontiers, moi, intervint Sabine.

Elia laissa tomber sur la jeune femme un regard dans lequel le curé d'Etaules eût vainement cherché la trace de ce qu'il prêchait tout à l'heure, et, sans lui répondre, elle poursuivit :

— Je désirerais aussi leur laisser mon portrait. Me le permettez-vous, monsieur ?

— Donne-le-moi, je le leur montrerai de temps à autre, et, lorsqu'ils seront à l'âge de le garder, je le leur remettrai.

— Encore merci, monsieur.

— Quand veux-tu donc partir ?

— Demain dans la journée. Je m'arrêterai à Dijon quelques heures, puis je prendrai le train de nuit. Je télégraphierai à mon père de venir m'attendre à la frontière.

— Il peut n'avoir pas la possibilité de faire cette dépense, fit observer Sabine.

— J'y ai pensé ! Je joindrai un mandat télégraphique à ma dépêche.

— Dinons d'abord ; nous causerons ensuite de ton départ, prononça M. d'Aunis qui s'était fort assombri.

On passa à table. Mais tout l'entrain de Sabine ne parvint pas à déridier son mari et son frère. Une fois de retour au salon, d'Aunis emmena Elia dans la bibliothèque qui lui servait de bureau.

— J'avais mis en réserve une petite somme qui n'est pas placée avec le reste de ton avoir, commença-t-il.

Elia l'interrompit :

— Vous me croyez démunie d'argent ? Je n'ai presque rien dépensé depuis trois ans. Il me reste dix-neuf cents francs sur les intérêts que vous m'avez remis. Je crois que cela suffira. Sans doute mon père gagne un peu d'argent. Quand je tiendrai son ménage...

Sosthène se sentit navré.

— Je t'en prie, Elia, insista-t-il, accepte ce que je voulais t'offrir. Et puis, je n'entends pas que tu t'embarques seule. Je n'ai jamais compris les choses ainsi. Ma femme a été élevée à l'américaine. Toute jeune fille, elle voyageait sans chaperon ; il lui paraît naturel que tu agisses de même. Je ne

saurais partager cette manière de voir. Mme Thomas t'accompagnera jusqu'à ce que vous ayez rejoint ton père, et j'irai vous mettre en wagon toutes les deux. A présent, mon enfant, donne-moi cette preuve d'affection : accepte ces deux mille francs. Ils te seront bien nécessaires pour établir ta vie là-bas. Tandis que nous serons à Dijon, nous passerons ensemble à la Banque de France, où est déposé ton titre de rente, et je donnerai des instructions pour que le montant des coupons te soit adressé régulièrement. Où désires-tu que l'on entrepose les meubles qui ont appartenu à ta mère ?

— Dans la maison dont Pierre m'a fait présent, et où j'espère ramener plus tard mon père. Mme Thomas l'habitera et prendra soin de ce que j'y laisserai.

— Mme Thomas... oui... elle nous quitte, pronça d'Aunis soucieux. Rien que des figures nouvelles autour de soi ! Enfin !...

Il remit à Elia un petit portefeuille fermant à clef, avec la recommandation d'y serrer la plus grande partie de son argent.

— Et les frais de mon voyage ?

— Tu ne voudrais pas m'enlever la consolation de m'en charger ? Je sens que je te regretterai, petite Elia. On n'apprécie que ce qui vous échappe... Mais, devant ce que tu considères comme un devoir, je n'ose pas te retenir.

Sa voix s'était faite amère, en articulant ce qui précède. Il ajouta, ému :

— C'est avec toi que j'aimais à parler des bébés : nous nous comprenions si bien !

— Mme d'Aunis paraît désireuse de s'en occuper, je crois.

— Oui... oui... sans doute. Mais toi, tu les a connus tout petits.

— Oh ! si petits !... Je les vois encore tous les deux dans le même berceau, le jour où ils sont nés...

Elle éclata soudain en sanglots. Mais se rai-dissant :

— Voulez-vous que nous allions les voir ? proposa-t-elle. Je leur dirai adieu pendant qu'ils dorment. Si, demain, j'allais pleurer en les embrassant !... Que je n'emporte pas comme dernier souvenir d'eux des larmes qu'ils ne manqueraient pas de verser en voyant les miennes !

D'Aunis se leva; ils quittèrent la bibliothèque.

— Si nous pouvions partir dans la matinée ? suggéra Elia; mes malles seront prêtes. Mme Thomas s'occupera de ce qui doit rester à Dijon, une fois de retour.

— Comme tu voudras, mon enfant.

Elia entra chez ses frères sur la pointe du pied, les baissa doucement, et le regard arrêté sur eux :

— Je vous prie de faire mes adieux à Mme d'Aunis et à M. Chartèves, dit-elle. Je préfère remonter chez moi sans revoir personne.

XI

Journal d'Elia.

1^{er} mai 1900.

« Déjà dix jours que je suis ici! Je crois que je m'assieds pour la première fois devant une table, avec la perspective de deux heures de repos et assez de liberté d'esprit pour en profiter. En remontant à ma première entrevue avec mon père, je retrouve le mouvement de recul instinctif qui m'éloigna de lui.

« Mme Thomas m'aida, sans y songer, à vaincre cette incompréhensible impression.

« — Ah! il ne peut pas vous renier! s'exclama-t-elle, lui ressemblez-vous assez!

« Je considérai plus attentivement la figure ravagée du personnage mal mis, à peine propre, qui venait de m'aborder. C'est vrai, nous avons les mêmes yeux, la même bouche, et sans doute beaucoup d'autres rapports de physionomie qui m'échappent.

« — Vous êtes bien mademoiselle Parelli, Elia Parelli? me demanda-t-il d'une voix douce aux intonations presque timides.

« J'inclinai la tête affirmativement. Il m'enveloppa d'un bon regard et me tendit la main.

« Puis il ajouta :

« — Je me suis muni d'une photographie de votre mère, certain que son portrait serait la meilleure introduction auprès de vous. J'ai également le vôtre à six ans. Je suis même surpris que tout cela ne se soit pas perdu au cours de mes pérégrinations; j'ai déménagé tant de fois!

« Il me présenta les photographies. On ne devait pas les avoir sorties souvent de l'enveloppe;

elles étaient inaltérées; mais c'était déjà quelque chose que mon père ne s'en fût point séparé. Je l'en remerciai et je lui dis en souriant, sincère : Je reconnaiss votre timbre de voix, et je n'ai pas oublié non plus la joie que vous me donniez, quand vous preniez votre violon.

« — Tu es musicienne ?

« — Je le suis surtout d'instinct. Je joue à peu près du piano.

« — Je te ferai travailler; nous passerons avec ton piano et mon violon des heures agréables. Voulez-vous, mesdames, que nous allions dîner ?

« Je n'avais certes jamais songé à quelque chose de plus attendri que cette première entrevue; n'étions-nous pas devenus presque des étrangers l'un pour l'autre ?

« J'eus une grosse désillusion, quand je vis mon père à table. Il buvait son vin pur; il s'était fait servir, avant toutes choses, ce qu'il qualifie « un apéritif ». Et, tout le temps du repas, il remplit et vida son verre. Puis ce fut le cognac dans son café, et il voulut encore ensuite absorber un verre de liqueur.

« Mme Thomas, qui, un moment, avait paru presque contente, me regardait à présent avec des yeux gros de souci.

« Je lui souris. Cette façon de boire me répugnait un peu; mais lorsqu'un homme vit seul, il doit plus aisément prendre certaines habitudes...

« C'est si vrai que, déjà, il ne proteste plus, quand je verse de l'eau dans son vin, ce pauvre vieux papa ! Est-il vieux, au fait ? Ses cheveux et sa barbe sont presque gris, mais son regard et son rare sourire ont beaucoup de jeunesse. Et, à présent que notre appartement a subi une complète transformation, et que mon père consent à m'abandonner la surveillance de ses vêtemens et de son linge, tout va bien.

« Mais je n'oublierai jamais ma première impression, en entrant dans l'horrible taudis où il m'a d'abord amenée. Il n'avait pas eu le temps de s'installer, m'expliqua-t-il, ayant changé de résidence depuis peu de mois.

« En effet, nous habitons Florence, — Firenze, — comme ils disent ici, — où Mme d'Aunis prétendait avoir rencontré le violoniste Parelli.

« Le plus amusant, c'est qu'elle est un peu cause

de ce qui est survenu. Voulant à tout prix découvrir mon père, elle s'adressa au directeur de l'un des deux grands théâtres d'opéra de Florence, *Pagliano*, donnant Parelli comme un violoniste remarquable, qui avait eu jadis en France beaucoup de succès. Ledit impresario manquait justement de violons. Il fit passer une note aux journaux.

« Mon père la lut et se rendit à l'appel du directeur, qui, après une courte audition, le bombardia second violon d'emblée ; cela lui assure deux cents francs par mois. Il paraît se croire riche !

« En dernier lieu, Mme d'Aunis employa pour découvrir l'adresse de mon père le même moyen que le directeur ; mais au lieu d'offrir une place, elle annonça avoir à faire à M. Parelli une communication importante.

« En me contant ces choses, deux ou trois jours après mon arrivée, mon pauvre papa riait.

« — Moi qui mourais de faim à Asti, je ne compris rien à un pareil coup de veine. Tu m'as porté bonheur, ma petite Elia !

« Il m'a demandé de le tutoyer. Et maintenant, matin et soir, en l'abordant et en le quittant, je l'embrasse.

« Je le crois d'un caractère faible, mais sans aucune méchanceté. Comment ma mère et lui n'ont-ils pas pu s'entendre ? Avec un peu de bonne volonté, il me semble que cela leur aurait été si facile. Combien notre existence à tous les trois eût été différente !

« Mon père parut enchanté quand je lui dis que je possédais environ trois mille cinq cents francs. Il voulut les voir, les palper, faire sauter l'or dans sa main. Ensuite, il me rendit le tout ; puis, sortant de sa poche son vieux porte-monnaie, il le renversa sur la table.

« Il contenait trois louis.

« — Voici donc notre fortune ! Garde-la. Elle sera plus en sûreté dans ton tiroir que dans le mien. Mes mains n'ont jamais su se refermer sur une poignée d'or. Donne-moi chaque matin une lire pour mes apéritifs : je n'ai pas besoin de plus. »

« Je secouai la tête. J'avais bien envie d'insinuer que rien n'était moins nécessaire ; mais je sentais que c'était trop tôt.

« Une grosse difficulté que nous n'avions pas prévue, c'est ma complète ignorance de la langue

italienne. J'ai bien acheté un guide avec une traduction française en regard, mais la prononciation m'échappe, et la petite voisine qui m'aide au ménage ne me comprend qu'à grand'peine. Heureusement, elle sait lire, je lui montre sur le guide la phrase que je prétends prononcer; nous finissons tout de même par nous entendre. Et puis, chaque jour mon bagage s'augmente de quelques mots.

« Je n'ai pas encore écrit à Pierre. Mme Thomas lui a apporté une longue lettre de moi, le mettant au courant de tout. Il ne peut me répondre, n'ayant pas mon adresse. Je la lui enverrai demain.

7 mai.

« Ce soir, mon père est rentré ivre. Peut-être en est-il ainsi chaque fois qu'il y a théâtre... Habituellement, je suis toujours couchée quand il revient. Mais, ce matin, j'ai reçu une lettre de Pierre, une longue lettre si bonne, si tendre, si alarmée de me savoir ici, que j'ai tenu à lui répondre sans un jour de retard. Et mon père est rentré avant que j'aie fini.

Il titubait. Il a paru honteux de se montrer à moi en cet état, et n'a pas osé m'embrasser.

« — Je me suis attardé avec des amis, jugea-t-il bon de m'expliquer.

« — Tu n'es pas souffrant? Veux-tu un peu de thé?

« — Merci, ne te dérange pas. A qui écris-tu?

« — A Pierre d'Aunis. Nous sommes accoutumés à nous considérer comme le frère et la sœur; et c'est vraiment une affection fraternelle que la sienne. Je te lirai sa lettre demain.

« — Oui, oui, c'est cela, demain... ce soir je n'ai pas la tête solide.

« Il ne fit que traverser la pièce et passa dans le cabinet où il couche. Ce penchant m'effraie et me désole. Si ce n'était cela, je ne désespérerais pas du tout de l'avenir. Il a un magnifique talent. Il joue parfois des choses qui ne sont d'aucun maître et où passe un souffle puissant. Il composerait des chefs-d'œuvre, s'il était doué de persévérance. En aura-t-il?...

« Hier, dimanche, je fis une jolie toilette en l'honneur du bon Dieu, et j'attendis. Vers neuf heures, mon père, qui se lève toujours tard, parut en négligé.

19 mai.

« — L'autre dimanche, tu m'as promis que tu ne me laisserais plus aller seule à la messe, père, tu te le rappelles ?

« — Non... je l'avais oublié.

« — Il est encore temps. Nous irons à celle de onze heures, et nous déjeunerons dehors, si tu veux. Tu dois bien connaître quelque restaurant pas cher, comme il y en a tant à Paris ? Et ensuite, tu me feras visiter un petit coin de Florence ; je n'en ai guère entrevu encore que notre sombre quartier.

« Il réfléchissait... J'insistai :

« — J'ai fait repasser une de tes chemises neuves et je t'ai acheté une jolie cravate. Avec ton gilet blanc, ta jaquette qui n'a plus une tache, et ton pantalon neuf, tu seras magnifique.

« — Allons, soit ! dit-il gaiement, après avoir hésité quelques secondes.

« Il mit un soin particulier à peigner ses cheveux, à lustrer sa barbe, si bien que, une fois habillé, il était méconnaissable.

« — Absolument correct ! superbe ! m'écriai-je.

« Il se mit à rire.

« — Tu finiras par me transformer. Pourquoi ta pauvre mère n'était-elle pas douée d'une dose de patience égale à la tienne ! Car il en faut avec moi, je m'en rends compte !

« — Je n'ai pas de patience, J'ai seulement un très grand désir que tu sois ce que tu peux être : un homme distingué ! Si, un jour, je te décide à retourner en France...

« — On n'y mange ni polenta ni cressines ; on ne sait pas même cuire le macaroni vieux de six mois dont les Français se contentent. Il y fait à peine clair...

« — Notre ciel n'est pas si bleu que celui d'Italie, c'est vrai ; mais... oh ! papa ! habiter une petite maison à nous, dans une ville où tu trouverais comme professeur l'emploi de ton talent ! Cela ne te sourit pas ?

« — Je ne sais trop... Nous en reparlerons.

« Je n'insistai point. Je ne suis pas pressée. Il me faut d'abord réformer ses habitudes. Que penserait Pierre de ce pauvre homme qui s'enivre chaque fois qu'il passe la soirée hors de chez lui. Guérit-on de ce vice ?

« Nous étions dans la rue, marchant côté à côté,

Notre appartement est situé via dell'Anguillara, une sombre rue de l'ancienne Florence où les pauvres gens qui l'habitent gardent la singulière coutume d'étendre leur lessive sur des cordes, allant d'une maison à l'autre par-dessus la chaussée; en sorte que, au lieu d'un coin de ciel, en levant les yeux, on entrevoit de pittoresques loques en train de sécher...

« Dans cette rue, cependant si courte, personne ne semble connaître mon père; il ne parle à personne, on ne le salue pas... Cela lui est indifférent, je crois. Moi, je souffre un peu de cet isolement moral. A Etaules, tout le monde me disait bonjour. Je pouvais saluer chacun en le nommant; tous les visages m'étaient amis.

« Je ne suis guère sortie encore que pour me rendre à l'église ou faire des achats nécessaires, je ne suis pas allée jusqu'au bord de l'Arno, et je ne saurais cependant compter les palais que j'ai vus.

« Florence est vraiment la ville des palais, des musées, des tours. Des monuments surgissent à chaque tournant de rue. On croit se promener au travers des siècles reculés; on se sent vivre dans l'histoire. Chacune de ces nobles demeures porte la sienne écrite sur la façade patinée par le temps. Méa, ma petite aide, les connaît toutes; elle me les nomme fièrement. Et elle me répète ce que les habitants disent de leur cité avec orgueil, — un orgueil qui se conçoit: — Firenze est la ville unique au monde!

« Il est certain que les étrangers affluent. J'en coudoie de toutes les nationalités chaque fois que je sors. Il en est de Français: et ce m'est un ravissement d'entendre parfois quelque mot prononcé dans la chère langue de mon pays... celui de Pierre

« Mon père me conduisit à la cathédrale dei Duomo, dédiée à Santa Maria-del-Fiore... La fleur, c'est le lis Florentin...

« La basilique, toute en marbre, passe pour une merveille architecturale; mais on aura mis le temps pour la construire! La première pierre a été posée au xme siècle; la boule de bronze qui surmonte la lanterne du dôme fut posée au xve, et Passaglia, l'auteur de la porte de bronze qui est en place, — un chef-d'œuvre, — travaille encore à la porte centrale! L'église me parut vide. Il y avait cependant foule; je m'en rendis compte à la sortie. Cette

erreur de ma part tient aux proportions immenses de l'édifice.

« J'en étais un peu écrasée. Je chercherai, proche de notre maison, quelque chapelle de couvent bien sombre, où je me sentirai plus près du bon Dieu. J'ai prié, malgré tout, dans la superbe cathédrale. J'avais entraîné mon père un peu à l'écart, dans la nef où se trouve la statue du pape Boniface VIII, celle de droite.

« Tous les conseils de l'abbé Dorigny me revinrent à la mémoire. De loin, séparée par la distance des gens que j'en aime pas, les avis du bon curé me parurent moins malaisés à suivre. Je sentis s'amodifier mes antipathies. Mais l'avenir, que sera-t-il ?

« Tout dépendra de mon père. Si je parviens à l'arracher au vice où il se dégrade, la vie peut m'être douce. Mais s'il reste le pauvre être sans volonté, sans dignité qu'il est aujourd'hui, comment oser le présenter à Pierre ? Et, d'autre part, puis-je songer à l'abandonner ?...

« Quelle sotte inspiration j'ai eue de vouloir déjeuner hors de la maison ! Papa m'a conduite dans un café-restaurant où les gens de théâtre ont coutume de se réunir. Quand on nous vit entrer, des exclamations partirent de toutes les tables. Cinq ou six messieurs se firent présenter dès que nous eûmes choisi nos places ; des acteurs, des musiciens de l'orchestre ; les collègues de mon père qui, tous, le tutoient... Puis un autre, un jeune homme très élégant, très joli garçon, qui double l'emploi de ténor léger à Pagliano.

« Je ne mets pas en doute que ce ne soient de braves gens, mais je me serais volontiers passée de les connaître. J'ai répondu froidement à leurs politesses. Mon ignorance de la langue italienne m'a servi d'excuse.

« Sur mes instances, nous avons quitté le restaurant aussitôt après avoir pris le café. Et j'ai demandé à terminer l'après-midi dans un musée. Mon père a fait la grimace. Je n'ai point insisté. J'attendrai Pierre pour visiter la galerie des Ufizi, le palais Pitti et les autres musées. Ce sera un délice de l'avoir pour guide, lui si épris de tout ce qui touche à l'art.

« Mon père s'est spécialisé dans le sien. En dehors de son théâtre, de son violon, peu de questions d'art lui sont familières.

« Il me proposa une promenade au jardin Boboli.

« — Il y a trop de statues, il est trop peigné, tiré au cordeau, mais il possède de vieux cyprès qui me rappellent mes pinèdes, — ces pauvres bois que j'ai dû vendre en quittant Paris. Quand la brise secoue les cyprès, je crois entendre la musique du vent dans mes pins... ce qui a bercé mon enfance. Voilà pourquoi je me plaît dans ce parc dont les Florentins raffolent.

« De fait, le jardin de Boboli justifie de cette préférence.

« Ce sont les Médicis qui l'ont créé à la suite du palais Pitti. Il occupe toute la colline Boboli : de là son nom. J'y ai rencontré les statues qui laissent mon père indifférent, et je les ai admirées, moi ; j'ai admiré aussi les arbres de la fameuse allée de cyprès. Sous le ciel d'un bleu intense, leur verdure sombre, baignée dans la lumière, perd son aspect triste. Je ne pouvais plus emmener papa. Comme les souvenirs d'enfance nous dominent !

« Du jardin del cavaliere, établi sur un ancien bastion, où nous sommes montés en quittant l'allée des cyprès, j'ai pu contempler la ville dans son ensemble, avec son demi-cercle de collines toutes peuplées de palais d'été, de villas, de couvents, et ses lointains, — les montagnes du val d'Arno, — bleuis par la distance.

« Cet après-midi, où tout avait été joie pour les yeux, — une joie à laquelle, d'avance, j'avais associé Pierre, — m'avait ensoleillé le cœur. Mais, le soir, il nous est venu du monde...

« Notre logis se compose de trois pièces : une sorte de salon qui nous sert également de salle à manger, un cabinet pour mon père, une chambre un peu plus grande pour moi ; puis, en dehors, mais sur le même palier, une cuisine assez sombre et toute petite.

« Dans la pièce principale, un piano loué au mois, une grande table de milieu, où, entre les repas, j'entrepose mon ouvrage, mes livres, ma musique ; quelques chaises, un vieux fauteuil que mon père semble trouver très confortable composent tout l'ameublement, avec un bahut où je serre la vaisselle.

« Méa, ma petite aide, — ni bonne ni femme de ménage, mais toujours à ma disposition pour

quelques sous, — Méa m'a porté des fleurs dont je remplis des pots de grès. La pièce n'a point de cheminée. Elle est éclairée par de très hautes fenêtres qui donnent sur la rue. Nous habitons au second étage.

« Cette maison a grand air, malgré son délabrement. A certains détails, aux caissons des plafonds où des traces de dorure subsistent encore, aux proportions de l'escalier de marbre, au merveilleux travail de la rampe en fer forgé, on devine qu'elle a dû appartenir jadis à quelque famille opulente.

« Mais elle est divisée en je ne sais combien de logis exigus comme le nôtre, et le quartier où elle est située est aujourd'hui délaissé des gens riches.

« Notre appartement est propre, les dalles de marbre sont nettes, mes fleurs mettent de la gaieté sur les boiseries noires et les fresques à demi effacées des panneaux : on peut presque s'y trouver bien.

« Nos visiteurs s'extasièrent dès le seuil, et m'accablèrent de louanges. Quelques-unes allaient à l'ingéniosité de mes arrangements ; l'un d'eux s'extasia surtout devant une gerbe de roses qui remplaçait, sur un socle oublié, la statue absente ; mais la plupart s'adressaient à ma propre personne : je le devinai à la pantomime expressive dont ils soulignèrent leurs exclamations admiratives.

« Ils étaient venus trois : deux vieux bons-hommes communs d'allure, et négligés de tenue, et le jeune premier qui s'était fait présenter le matin.

« Quand on eut pris place autour de la table, eux, les coudes dessus, moi un peu à l'écart hors du cercle de lumière que projetait la lampe, ce fut à qui accablerait mon père de questions.

« Qui étais-je ? Depuis quand habitais-je Florence ? Qu'étais-je venue y faire ?

« Il répondit, d'un air glorieux, que j'étais sa fille enfin retrouvée, son unique enfant ; que je possédais venant de ma mère, une jolie fortune, et que j'avais reçu une éducation distinguée.

« Je saisissais, par-ci par-là, quelque bribe de phrase qui m'aidait à comprendre le reste.

« Mon père exhiba ma photographie d'enfant et le portrait de ma mère.

« Dès lors, les trois hommes me traitèrent avec un tel respect, multipliant les qualificatifs cérémonieux dès qu'ils m'adressaient la parole, que je me sentis à la fin saisie du fou rire.

« Pour détourner l'attention de ma personnalité, je parlai de faire un peu de musique. Mais nos visiteurs se récrièrent.

« — Ah! non! non! merci, signorina! Grâce pour nos méninges! s'exclama le bon papa Reno, levant les bras au ciel. De la musique! Nous en ferons demain de neuf à onze et de deux à cinq heures! Il y a répétition; c'est ce que nous étions venus te dire, Parelli.

« Je proposai à mon père de faire du thé.

« — On en servait toujours à Lyré! le soir, ajoutai-je.

« Il eut un drôle de sourire en me répondant :

« — Essaie, ils s'accoutumeront peut-être.

« J'allai appeler Méa. Tandis que l'eau chauffait sur ma lampe à alcool, elle courut acheter quelques friandises; et bientôt tout se trouva disposé sur un napperon étalé à un des bouts de la table.

« Mes quatre convives suivaient mes moindres mouvements avec une curiosité extrême.

« Lorsque je versai le thé dans les tasses, papa Reno s'écria, la mine déconfite :

« — Mais c'est brûlant, ce que vous nous offrez, signorina!

« Cependant les gâteaux étaient bien choisis, le rhum dont j'additionnai le thé le leur fit trouver supportable.

« — Pas mauvais! pas mauvais du tout, convint papa Reno dans un français aussi correct que mon italien.

« En nous quittant, ils annoncèrent qu'ils reviendraient bientôt me demander une tasse de thé.

« Une fois seule avec mon père, j'interrogeai son regard. Il y passait une nuance de mécontentement.

« — Des indiscrets, hein, Elia, ces gens-là! Nous sortirons après notre dîner; ou bien nous fermerons notre porte, s'ils te déplaisent.

« — Comme nous ne saurions veiller sans lumière, voyant du dehors nos fenêtres éclairées, ils seront vite renseignés. Le plus simple sera que je rentre chez moi dès qu'ils frapperont à la porte. Tu les recevras seul.

« Il se mit à rire.

« — Bonne idée ! bonne idée ! Comme ce n'est pas pour moi qu'ils viennent, ils ne s'obstineront pas, c'est probable.

15 juin.

« Mon idée pouvait être bonne, mais elle eut des conséquences désastreuses.

« Ma présence a dû exciter la curiosité, dans le monde où fréquente mon père ; ce sont à chaque instant de nouveaux amis, qui, avec un sans-gêne dont je commence à m'irriter, envahissent notre logis.

« Certains ont même la prétention d'être reçus par moi, en l'absence de mon père.

« Je m'en suis expliquée avec celui-ci, et l'ai prié de dire à ses nombreuses connaissances que, élevée en France, je jugeais devoir me conformer aux usages de mon pays, lesquels n'autorisent pas une jeune fille à recevoir des visites.

6 juillet.

« A présent, dès que j'entends des pas dans l'escalier, le soir, je cours m'enfermer chez moi. J'évite ainsi les gens qui me déplaisent ; et surtout j'échappe aux assiduités du ténor Taddéo Nelsi.

« Ne s'est-il pas mis en tête de m'épouser ! Mon père l'encourage. J'en ai eu la preuve. Mais ils sont fixés tous les deux.

« Jeudi soir, Nelsi, ne me voyant pas au salon, eut l'audace de venir frapper à ma porte. Je n'ouvris pas.

« Qu'advint-il ? C'est que mon père se joignit à lui pour me prier de paraître.

« Le coude appuyé sur la table, papa Reno les regardait en souriant, moqueur. Ce fut lui que mes yeux interrogèrent tout d'abord. Il haussa les épaules en me montrant Nelsi du geste.

Je lui répondis d'un signe de tête résolu et sévère ; car, s'il désapprouvait Nelsi, comme sa mimique semblait le dire, cependant il avait consenti à le soutenir de sa présence ; puis, s'adressant à mon père, je demandai froidement :

« — Qu'y a-t-il ?

« — Nelsi désire te parler de son... de ses intentions à ton égard, me répondit-il avec embarras.

« Je feignis la surprise.

« Sans attendre mon assentiment, Nelsi me

débita en français — et quel français! — deux phrases alambiquées m'exprimant son amour et son désir de m'avoir pour femme.

« — Eh bien, ma petite Elia, prononça mon père d'un ton encourageant, me voyant demeurer muette.

« Ses yeux me suppliaient. Je compris qu'il jugeait Nelsi un parti inespéré pour moi.

« Tenant à couper court une bonne fois aux propositions de ce genre, je repartis d'un ton malgré moi un peu hautain :

« — Je suis fort honorée de votre recherche, monsieur; mais, élevée en France, aimant la France comme ma vraie patrie, je n'épouserai qu'un Français. Tous mes regrets pour la déception involontaire que je vous cause.

« Sur ce beau discours, je saluai et je refermai ma porte.

« Mon Dieu que tout cela est désagréable! « Je n'épouserai jamais qu'un Français!... » Faurais pu ajouter : « Et parmi tous les Français, il n'en est qu'un à qui je ne refuserais pas ma main... »

« Me la demandera-t-il un jour, celui-là? Si je pouvais le croire!

15 septembre.

« Je suis parvenue à décourager les curieux et les importuns, Nelsi lui-même! Seulement, le revers, c'est que mon père en souffre. Sa situation devient intenable, il me le déclara ce soir en dinant.

« — Ce milieu n'est pas le tien, je le comprends, ma petite Elia, a-t-il ajouté, me cherchant des excuses..

« — Oh! non! protestai-je.

« — Ce doit être pour te tenir à l'écart d'eux tous que tu as constamment refusé de venir au théâtre?

« — C'est vrai. Les gens que tu m'as présentés ont avec moi une liberté d'allures, une familiarité qui me choque à l'extrême.

« — Ils sont ainsi avec toutes les femmes. Au théâtre, tu sais, en Italie surtout, on se traite sur un pied de camaraderie qui exclut toute gêne.

« — Je m'en suis aperçue, bien que je ne sois pas, Dieu merci, de leur monde.

« — Orgueilleuse!

« Il prit l'air fâché! Je ne m'excusai point. Je ne méprise personne, et je reconnaiss volontiers

que le talent est une noblesse... mais à la condition qu'il soit doublé d'une bonne éducation.

« Je repris, conciliante :

« — Tu peux inviter papa Reno tant qu'il te plaira, mais je refuse absolument de voir les autres désormais, M. Nelsi surtout.

« — Il a pourtant de l'avenir !

« — N'y revenons pas, père, ce serait me chagriner inutilement. La situation ne me tente pas, loin de là, et l'homme me déplaît.

« — Il est heureux que Reno trouve grâce devant toi, et non un autre, — j'excepte Nelsi, prêt à revenir au moindre signe — ; il est follement amoureux de toi, reprit mon père, car Reno seul me reste fidèle. Tu n'imagines pas les mauvais tours qu'on me joue à l'orchestre, depuis que tu ne paraiss plus à mes réceptions. »

« A ce propos, poursuivit-il, l'air un peu embarrassé, j'ai fait quelques petites dettes, ces derniers temps. Il a bien fallu leur offrir des glaces et d'autres rafraîchissements auxquels ils sont accoutumés. Je suppose que tu le comprends ?

« — Certes. Mais je pensais...

« Je n'ajoutai rien. Mon père oubliait, depuis deux mois, de m'apporter ses appontements ; nous vivions sur ma réserve. J'avais cru qu'il paierait au moins, sur ses fonds personnels, ce dont il régalaît ses amis. Mais de le lui avouer !... je ne m'en sentais pas le courage.

« La note du glacier s'élevait à deux cents francs. Je l'acquittai.

« Puis, je mis mon livre de comptes sous les yeux de mon père. Il parut tellement confus, que je ne dis rien. Même, je l'embrassai le pauvre vieil enfant, pour le consoler de me donner du souci.

18 octobre.

« Je n'ai pas invité Pierre à venir en Italie, durant les vacances. Je n'ai pas fait, dans mes lettres, une allusion à la possibilité de ce voyage, dont l'espoir m'avait seul soutenue, ces derniers mois. Je souffre trop à la pensée qu'il pourrait assister à l'une « des réceptions » de mon pauvre papa.

« D'un autre côté, je suis très anémiee. Dans notre quartier mal assaini, les fièvres sévissent en permanence. J'en ai eu plusieurs accès, au cours de l'été. Pierre se serait inquiété en me retrouvant

pâle et un peu amaigrie; je lui parle, tout au contraire, d'aller plus tard passer un ou deux mois en France.

« Je suis sans nouvelles de Louis et de Bernard depuis longtemps. Soit que M. d'Aunis voyage, soit que l'on intercepte sa correspondance, une seule lettre de lui m'est parvenue. J'aurais peut-être un moyen de lui faire tenir les miennes, ce serait de les envoyer à M. Armand Chartèves : je ne peux m'y résoudre.

14 novembre.

« Je me suis décidée, tout à l'heure, à aborder la question du loyer.

« Mon père m'a regardée, l'air stupéfait.

« — Comment ! déjà le terme ! six mois que nous sommes dans cet appartement ! Ce que le temps passe vite !

« — Tu as mis de côté la somme nécessaire ?

« — Je n'ai rien mis de côté. J'ai eu à solder divers achats... d'anciens comptes... Il ne me reste pas grand'chose. Je voulais justement te prier...

« — Quand je n'aurai plus rien, de quoi vivrons-nous ? demandai-je d'un ton bref... trop bref... trop sec...

« Il me considéra longuement, mit les mains derrière le dos, et, narquois, articula :

« — Ah ! ah ! voici le côté maternel qui paraît !

« Je me mis à rire pour cacher mon envie de pleurer, et je repartis :

« — Nous sommes pauvres, donc nous sommes tenus d'être raisonnables. Je possède encore dix-huit cents francs. J'en mets cinq à part pour mon voyage en France.

« — Tu songes déjà à t'en aller ?

« — Pour un ou deux mois, si tu me le permets. Oh !... pas tout de suite ; au printemps prochain, ou plutôt à l'époque des grandes chaleurs. Tu as dû t'apercevoir que je les supporte assez mal. »

« Non... il ne s'en était pas aperçu !... —

« Il me considéra de nouveau.

« — Tu es un peu pâlotte, c'est vrai, avoua-t-il ; je n'y avais pas encore pris garde. Va donc pour le voyage de France, quand il te plaira !

« — Merci. Je reprends ma démonstration : cinq cents francs ôtés de dix-huit cent, restent treize. Si j'en emploie trois pour notre demi-année de

loyer, nous n'avons plus qu'une provision de mille francs.

« — Et ton revenu ?

« — Neuf cents francs ! cela nous mènera loin !

« — Rogne sur la nourriture. J'étais accoutumé à me contenter de bien moins que nous n'avons sur notre table, depuis que tu es ici.

« Moi qui croyais faire des prodiges d'économie ! Je me sentis déconcertée.

« Je repris, presque sévère :

« — Il faut aussi que tu m'apportes tes appoin-tements, ainsi que tu l'as fait les premiers mois. Voyons, père, n'en comprends-tu pas toi-même la nécessité ! A quoi peux-tu employer tout cet argent ?

Il eut un haussement d'épaules ennuyé et murmura :

« — Est-ce que je sais... On se laisse aller... J'ai eu la bêtise de dire que tu avais une petite fortune, ils nous croient riches. Si je refuse d'aider un camarade, ou que je me dérobe devant un souper à offrir, ils me traitent de pingre.

« — Combien je préférerais pour toi le profes-sorat ! Point d'occasions de dépenses, toutes les soirées à toi... une bonne vie de famille... Allons habiter Dijon pendant que nous avons encore de quoi payer le voyage. »

« Un instant, il parut tenté. Mais un motif impérieux nous oblige tout au moins à ajourner cette détermination. La saison d'hiver va commencer, le directeur du théâtre Pagliano compte sur mon père ; il serait déloyal de rompre cet engagement.

« — Nous en reparlerons au printemps prochain, a conclu papa.

« Au printemps, nos ressources nous le permettront-elles ? Je crois que je le sauverais, si je pouvais l'emmener d'ici. Pauvre vieux papa ! Je m'y attache, malgré tout. Il me fait tant pitié ! Je crois accomplir un peu la tâche devant laquelle maman s'est trop tôt découragée. Il me semble que le bon Dieu le lui comptera, car je le fais en souvenir d'elle, autant que par affection pour le cher vieil enfant que je ne veux plus laisser aller à la dérive.

20 novembre.

« Pierre m'annonce, dans sa lettre d'aujourd'hui, qu'il fait cette année son service militaire. Il sera

libéré dans un an... Je remets jusque-là tout projet de voyage... plus rien ne m'attire là-bas... si... Louis et Bernard.., mais eux non plus, je ne les reverrai pas, sans doute... »

XII

Les prévisions pessimistes d'Elia se virent de beaucoup dépassées. La bonté, la faiblesse de Parelli furent complices de ses travers. Le désir de ramener les camarades, dont la réserve un peu hautaine d'Elia lui avait fait des ennemis, l'entraîna au delà de ses ressources.

Après avoir grossi démesurément ce qu'il appelait « la fortune de sa fille », il n'osa point donner un démenti à sa vanité.

Et l'argent glissa de sa main facile, jusqu'à ce qu'un soir de mai, un an après son installation chez lui, Elia lui annonçât :

— Il me reste les cinq cents francs mis en réserve pour mon voyage, c'est tout !

Parelli tomba de son haut. Il insinua :

— Tu as dû gaspiller un peu, mon enfant.

Elle mit son livre de ménage sous les yeux de son père et le força de lire, article par article, le détail de leurs dépenses : les trois quarts de l'argent avaient été absorbés par les notes du liquoriste, du glacier et du confiseur.

Le musicien baissa la tête, accablé, un peu honteux.

— Comment faire ! gémit-il.

Soudain, son regard s'illumina sous la poussée d'une inspiration libératrice.

— Nous sommes sauvés ! Ton capital t'appartient, n'est-ce pas ? Demande des fonds à ton banquier : rien de plus simple.

— C'est moins simple que tu ne le supposes. M. d'Aunis a pris ses mesures pour que je ne puisse pas y toucher avant mes vingt et un ans accomplis. Et, cela me serait-il possible, je m'y refuserais ! prononça la jeune fille résolument.

— Diavolo... diavolo... diavolo... C'est ma faute, ma pauvre petite, avoua-t-il avec humilité. Je resterai toute ma vie un imprévoyant.

— Si tu travaillais ? Ecris les choses que tu joues, parfois, le soir, quand nous sommes seuls.

— Se faire éditer ! un pauvre musicien comme moi ! C'est essayer de décrocher la lune avec les dents. Nous sommes condamnés à végéter, nous autres, fussions-nous doués comme Rossini.

— Je crois que tu t'effraies à tort. Mais le moment^{est} mal choisi pour en discuter. Dois-je renoncer d'aller en France, ou bien te charges-tu de faire face à nos dépenses courantes ?

— Je m'en charge... oui... Je ne voudrais pas te priver d'une satisfaction qui paraît te tenir si fort au cœur, d'autant plus que ta santé se trouverait peut-être bien d'un changement de climat.

Elia eut un sourire un peu amer. L'hiver ne l'avait pas remise. Et, depuis quelques semaines, les accès reparaissaient de plus en plus violents. Elle ne s'était pas plainte, le jugeant inutile, du moment que son père semblait ne point s'apercevoir qu'elle fût malade.

Il l'observait attentivement pour la première fois.

Cet examen le laissa soucieux.

— Oui... oui... l'air de France te devient nécessaire, prononça-t-il, la fièvre te tient ; tu ne t'en débarrasseras pas facilement, ici.

Elia secoua la tête.

Ce voyage ne la tentait plus autant. Le souci de son père livré à lui-même la hanterait, lui gâterait ses joies.

Et puis, Pierre ne serait libéré qu'à l'automne, et c'était Pierre qu'elle voulait revoir.

Mme Thomas lui avait donné récemment des nouvelles de Louis et de Bernard. Ils étaient, à cette date, auprès d'Armand Chartèves. On les disait fort mal élevés, mais ils avaient des mines superbes.

A l'automne, que resterait-il dans la bourse de voyage ? Elia ne se faisait plus d'illusions. La misère les guettait, si son père ne réagissait pas. Son petit revenu assurait tout juste le loyer et le pain...

Elle tenta de le lui démontrer. Elle le gronda, le calina, lui arracha les promesses les plus sages.

— Je suis bien heureux de t'avoir, lui répéta-t-il à plusieurs reprises, sur la fin de cet entretien. Sans toi je retomberais dans ma misère passée.

Comme, ensuite de ses engagements, il apporta quelques jours plus tard le total de ses appontements à sa fille. Mais, en même temps, il lui avoua une série de petites dettes qui en absorbèrent une partie.

Les cinq cents francs furent entamés. Elia ne luttait plus. Lorsqu'elle toucha son revenu annuel, elle n'essaya même pas de reconstituer sa réserve.

C'est du moment où tout serait épuisé qu'elle se préoccupait.

Un matin que Reno, un aïeul, un homme posé, de bon conseil, à qui Elia s'était affectionnée à la longue, un matin que Reno était entré prendre Parelli pour se rendre à la répétition, tandis que ce dernier, toujours en retard, s'habillait à la hâte, la jeune fille entretint son vieil ami de ses soucis. Elle l'avait dès longtemps éclairé sur sa véritable situation de fortune. Ce qu'elle lui demanda, ce jour-là, ce fut de l'aider à découvrir le moyen d'augmenter ses ressources par un travail quelconque.

— Je chercherai, répondit Reno. Vous pourriez donner des leçons de français. Quant à votre père, j'aurai peut-être sous peu une combinaison avantageuse à lui proposer. Il y a bien des années que je le connais ; nous avons fait plusieurs saisons à Gênes, ensemble, à son retour de France. Il n'était pas tel qu'aujourd'hui. Toujours la main ouverte, toujours à rêver aux étoiles, mais sobre comme un chameau. Si tous ceux qu'il a obligés, à cette époque, lui remboursaient ce qu'il leur a prêté, vous ne connaîtriez pas vos embarras actuels. C'est sa brouille avec sa femme qui a fait le mal. Il paraît qu'elle était dépensièr et le tourmentait parce qu'il ne gagnait pas assez d'argent. Et avec ça il lui fallait toujours être en visite chez ceux-ci ou chez ceux-là !... Ce n'est pas le moyen qu'un homme travaille. Ma chère femme et moi, nous avons vécu bien unis jusqu'à sa mort, et notre fils unique fait également bon ménage, Dieu merci ! Votre influence aura raison des petits défauts de Parelli. N'allez pas l'abandonner, surtout !

— Si j'avais pu en avoir la pensée, ce que vous venez de me dire suffirait à m'en détourner. Mais je n'ai jamais songé à le laisser seul de nouveau. Parelli sortait de sa chambre.

— Patientez, murmura le vieux musicien, j'ai idée que je découvrirai ce qu'il vous faut.

Le surlendemain, dans la matinée, il reparut en effet porteur de deux bonnes nouvelles : une troupe s'organisait pour donner des représentations dans les stations d'été du littoral. et Parelli serait

engagé, si cela lui agréait ; quant à Elia, le fils de Reno lui avait découvert une place d'institutrice dans une famille qui passait l'été à la campagne.

La jeune fille consulta son père du regard.

— Je crois que je peux accepter, dit-elle.

Il inclina la tête, affirmatif.

— J'irai, cet après-midi, me présenter ; tu m'accompagneras, papa ?

— Très volontiers. Alors, mon vieux Reno, poursuivit-il, nous allons de nouveau courir le monde ? J'aurais hésité si j'avais dû laisser ma fille seule ; mais du moment qu'elle est casée, soit ! soit ! fit-il d'un ton joyeux.

— Casée ? pas encore ! fit observer Elia.

— C'est tout comme ! Lorsqu'on t'aura vue...

Et Parelli se frotta les mains, plein d'entrain.

Changer de place était pour cet éternel enfant la plus agréable des perspectives. Il promit d'être sobre, de travailler, de ménager son argent ; il promit tout ce qu'on voulut. La famille indiquée par le fils de Reno appartenait au commerce. Enrichis depuis peu, les Albertini avaient toute la morgue des parvenus. Leur préoccupation du moment était de donner à leur progéniture une éducation qui mit leurs filles à même d'entrer plus tard dans la noblesse par un mariage, et qui rendit leurs garçons capables de frayer avec de tels beaux-frères.

Elia leur plut de prime abord. Les enfants auraient beaucoup à gagner en la société d'une personne aussi distinguée, jugèrent-ils.

Et ils laissèrent entrevoir à la jeune fille la possibilité de lui conserver son emploi une fois de retour en ville, si ses élèves progressaient.

— Vous n'aurez à leur enseigner que le français, la musique et les belles manières, énonça Mme Albertini.

— J'espère pouvoir les faire travailler avec fruit, répondit Elia. Quant aux manières... cela s'apprend tout seul, je crois : c'est une question de milieu.

Et, poliment, elle ajouta :

— Vos enfants me paraissent très bien élevés, madame. Je pourrai joindre au français et à la musique un peu de dessin, proposa-t-elle ensuite.

Elle demanda cent cinquante francs par mois. M. Albertini marchanda comme s'il se fut agi d'un coupon de drap ; mais, avec sa fermeté tranquille, Elia finit par l'emporter.

Les Albertini ne rentraient à Florence qu'en novembre. C'était pour la jeune fille près de sept mois de travail assuré, et un millier de francs ; elle reprit courage.

Parelli manifesta un réel chagrin en se séparant de sa fille. Il s'était habitué à s'appuyer sur elle comme sur un mentor ; mentor d'autant mieux aimé qu'il ne grondait guère. Somme toute, l'année qui venait de s'écouler comptait dans la vie du bohème parmi les plus exemptes de soucis.

Il pleura au moment de l'adieu.

L'appartement avait été abandonné, une petite pièce sous les combles devant suffire à loger les meubles.

— Ne le regrettiez pas, dit Reno qui était venu aider au déménagement. Nous trouverons mieux, dans un quartier plus sain, l'hiver prochain. Et, cette fois, Parelli tâchera de ne pas donner son adresse à tout le théâtre. Je me charge, pour ma part, de dépister les importuns.

Bien que le départ pour la campagne ne déât avoir lieu qu'à la fin de mai, il avait été convenu avec les Albertini qu'Elia entrerait en fonctions aussitôt après le départ de son père. Ce lui fut une joie de se retrouver entourée d'êtres jeunes. Les trois fillettes étaient charmantes ; quant aux deux garçons, bien qu'ils fussent aussi bruns que Bernard et Louis d'Aunis étaient blonds, Elia en raffola tout de suite, parce que leurs gentillesses et leur langage enfantin lui rappelaient ses petits frères.

Ce long été fut pour la jeune fille un temps d'accalmie dont elle goûta fort la douceur.

Sa santé se trouva moins bien du séjour à la campagne. La villa des Albertini, située sur la pente d'une colline, dominait le petit lac aux abords marécageux qui dormait au fond de la vallée.

Dans ce dangereux voisinage, la fièvre reparut. Elle revint bientôt à intervalles réguliers. Elia eut des accès terribles.

Mme Albertini appréciait fort son institutrice. Elle s'était vite aperçue de sa science du monde, de sa connaissance des moindres détails d'étiquette qui règlent, en France, le service de table. Elle la consultait à propos de tout, et ne se montrait pas peu fière, lorsque ses nombreux invités s'ébahissaient devant l'élegance du couvert et la correction des valets.

Ces petites satisfactions d'amour-propre avaient attaché Mme Albertini à la jeune fille. Elle la soigna avec un réel dévouement; mais pas une fois la pensée ne lui vint de l'éloigner du lac perfide dans le voisinage duquel ses enfants s'élevaient robustes. Et, la cause ne cessant point d'exister, le mal poursuivit ses ravages dans cet organisme frêle, encore en plein développement.

Elia se préoccupait à peine de sa santé. L'hiver la remetttrait... Et puis, force invincible, elle rapporterait de quoi effectuer le voyage de France : là-bas la guérison ne se ferait guère attendre.

Elle s'était enfin décidée à confier à Pierre d'Aunis toutes les misères de son existence actuelle. Le jeune homme, il est vrai, l'avait pressée de questions, faisant appel à leur affection fraternelle, lui reprochant de manquer au pacte de confiance.

Elle avait cédé...

Et, une fois sur la route des confidences, la pauvre petite y avait trouvé tant de douceur, qu'elle n'avait rien omis, pas même l'amusante demande en mariage du ténor léger.

« Je ne te laisserai pas là-bas, avait écrit Pierre, à la suite de cette lettre. Ta place est ici auprès de ma mère et de moi. J'irai te chercher au cours de l'hiver. Ton père se laissera convaincre, quand je lui aurai dit qu'ici, à Dijon, il aura, aussitôt installé, une dizaine d'élèves. Je me charge de les lui procurer. Je serai le premier. Ce que tu me dis de son talent me donne un vif désir de travailler sous sa direction. A nous deux, petite sœur, nous réveillerons en lui le grand artiste qui dort sous un peu d'apathie.

« Ne t'étonne pas de me voir parler comme si je redevenais un habitant à demeure de notre vieille Bourgogne. Il en sera ainsi, cela est à peu près certain. Je reniés à cet hiver de causer avec toi de mes projets d'avenir. Quels qu'ils soient, rien n'amoindrira ma profonde tendresse pour toi, petite sœur chérie, d'autant plus chérie que je te sens plus malheureuse, plus seule... Un vieil enfant à gouverner ne saurait être un appui moral ; c'est bien plutôt un perpétuel souci. Mais prends courage, ce foyer qui t'a manqué et te manque encore aujourd'hui, c'est ici, auprès de nous, dans la petite maison qui t'appartient, que tu l'établiras... Et cela, sans tarder longtemps.

« Mme Thomas fait des prodiges. Il n'est pas de mois où elle n'ajoute quelque embellissement à ton logis.

« Je n'ai pas revu mon père. Il m'est revenu de plusieurs côtés qu'il n'est pas heureux... Les petits frères sont toujours confiés à la garde de M. Armand Chartèves, un gentil garçon, lui, assure l'abbé Dorigny, J'ai pu voir nos chéris chez ce dernier, à une récente visite. Je leur ai parlé de toi.

Ils se sont regardés ; puis, comme on confie un secret, ils sont venus me dire à l'oreille :

« — C'est papa qui a le portrait de « Iaia ».

« Il le fait voir rien qu'à nous.

« — Pas à maman, oh ! non ! a insisté Bernard. Elle, quand nous demandons « Iaia », elle nous donne une calotte bien fort !

« Pauvres petits !... Mais tu vois que, malgré tout, ils ne t'ont pas oubliée. Nous nous arrangerons pour les rencontrer, quand tu seras ici.

« Mille bonnes tendresses, et le bien affectueux souvenir de ma mère. Je t'envoie aussi « les respectueux compliments » de l'excellente Mme Thomas.

« Ton frère tout dévoué,
« PIERRE D'AUNIS. »

En lisant et relisant cette lettre, Elia tendait les mains vers l'avenir entrevu. Sa pensée la devançait là-bas, où elle établirait enfin son foyer.

Pierre était un vaillant ; sa volonté ne se laissait abattre par rien ; l'autorité qui lui manquait, à elle pour aider son père à remonter le courant, i, l'aurait, lui. En ce moment, son cœur ne souhaitait rien de plus. Un besoin extrême de repos dominait jusqu'à son amour, l'endormait.

Elle sentait à peine la fièvre la secouer de perpétuels frissons ; elle était joyeuse, elle riait avec ses élèves, comme si elle avait eu leur âge et leur insouciance.

La voyant redevenir gaie, Mme Albertini se dit, rassurée :

« Elle ne doit pas être très malade. Sa maigreur ne signifie rien, du moment qu'elle a recouvré sa gaieté. »

Les enfants, dont la santé demeurait parfaite, entraînaient chaque matin leur institutrice à l'extrême de la vallée, dans un site enchanteur où les sujets de croquis abondaient.

L'année, surtout, montrait pour le dessin des dispositions et un goût passionné qui encourageait Elia à s'occuper d'elle.

Et elle se laissait aller au charme de cette nature superbe, contemplait la brume diaphane, au lever du soleil, sur le petit lac, sans prendre garde que, au-dessus des herbes des bords, des moustiques tourbillonnaient, dont la morsure laissait sous l'épiderme des germes morbides qui accroissaient la violence de la fièvre.

La vue de cette campagne la ravissait, Le voisinage du lac gardait à la vallée une fraîcheur d'oasis. Les vallonements des lointains rappelaient à Elia l'horizon qu'elle avait sous les yeux à Lyré, du haut du beffroi. Après une année entière passée dans un étroit appartement, elle avait soif d'espace, d'arbres, de lumière.

Et puis, comment eût-elle pu attribuer la recrudescence des accès paludéens à son séjour dans un lieu qui n'avait sur la santé de ses élèves, pas plus que sur celle de leurs parents et des serviteurs, aucune influence défavorable ?

Lorsque les Albertini rentrèrent en ville, Elia était si affaiblie qu'elle s'évanouit plusieurs fois au cours du voyage.

On ne pouvait songer à garder une institutrice en un tel état de santé. Aussitôt à Florence, Mme Albertini annonça à la jeune fille qu'elle ne la conserverait pas, ayant décidé que ses filles rentreraient à leur couvent.

On lui rendait sa liberté !... Où s'installer ? Que faire ? Son père lui avait écrit, le mois précédent, que la tournée se prolongerait peut-être encore. La troupe avait du succès. On remontait en ce moment vers les stations hivernales françaises.

Quand rentrerait-il à Florence ?

Et si Pierre effectuait son projet avant qu'il fût de retour, quelle opinion prendrait-il de ce père assez insouciant pour laisser sa fille seule en cette ville où elle ne comptait ni un parent, ni un ami ? Il la croyait pourvue d'une situation durable, il est vrai... Autre sujet d'angoisse.

Si Parelli ne se résolvait pas à aller se fixer à Dijon, — il y paraissait si peu disposé qu'on pouvait le craindre, — son absence dépassant de beaucoup les limites de son congé, il perdirait sa position à son théâtre et serait de nouveau livré à

l'incertain qui avait trop longtemps gouverné sa vie.

La jeune fille décida de consulter le fils de Reno, à qui elle devait, du reste, une visite de remerciement pour le long été paisible que lui avait assuré son obligeante intervention.

A sa profonde surprise, elle apprit que « papa Reno » était rentré depuis quelques semaines et avait repris sa place à l'orchestre. Il n'avait pu ramener Parelli. Quoi donc retenait ce dernier ?

Saisis de pitié devant l'isolement de la jeune fille, Ippolito Reno et sa femme lui proposèrent de la garder en pension jusqu'au retour de son père. Elia accepta ; et, sur les instances affectueuses de ses hôtes, se décida à prendre sur-le-champ possession de sa chambre. Elle était encore occupée à son installation lorsque, sur la fin de l'après-midi, papa Reno entra voir ses enfants.

— Enfin ! s'écria Elia courant à lui la main tendue, je vais apprendre toute la vérité ; je sens que votre fils n'ose pas me la dire !

Le vieux musicien ne la lui dit pas non plus tout de suite : le coup eût été trop rude.

Parelli s'était épris de l'une des chanteuses de la troupe, ayant quelque talent, mais chargée de trois enfants que lui avait laissés son premier mari ; il songeait à l'épouser. Pour sa position à son théâtre de Florence, elle était perdue à peu près sûrement, son congé régulier se trouvant dépassé de trente jours. Le désastre était complet.

Aux questions dont Elia le pressait, « papa Reno répondit avec un embarras voulu et des réticences, dont le but était de préparer la pauvre petite aux révélations inévitables.

« Elle n'y résistera pas, elle est trop atteinte, songeait le vieillard. Avant de lui tout dire, je vais encore écrire à Parelli. »

Mais une lettre de celui-ci arriva le lendemain, annonçant à Elia qu'il lui ramenait une belle-mère.

« Tout ira bien désormais, ajoutait le pauvre bohème. Ma femme a quelques économies. Tu pourras rester institutrice, ou vivre avec nous, à ton gré. Tu vas me trouver métamorphosé, ma petite Elia. J'ai tenu toutes mes promesses. Nous allons être bien heureux. »

Sincèrement, il le croyait. La présence d'Elia auprès de lui avait été une révélation. Ce qui lui avait manqué, jusqu'ici, c'était une main de femme

qui le dirigeait. La première Mme Parelli n'avait rien de ce qu'il fallait pour bien remplir cette tache malaisée; la seconde était une artiste : ils s'entendraient. Elle saurait le gouverner, le pousser au travail.

Le présent, la nécessité d'assurer l'existence journalière, tous les côtés pratiques de la vie lui échappaient. Oui, il avait tenu sa promesse de ne point gaspiller ses appointements. Mais la petite somme amassée avait passé en cadeaux et en frais de tout genre à l'occasion de son mariage.

La lettre de son père laissa Elia écrasée. Elle leva sur ses hôtes et sur papa Reno, qui la considéraient tous les trois avec une anxiété visible, un regard hébété.

Le courrier avait été distribué à l'heure du dîner. Sur les instances du vieux musicien, Elia avait ouvert le pli aussitôt reçu. Elle se tenait maintenant silencieuse, dans une pose affaissée qui révélait sa détresse morale. Ses mains se crispèrent un instant, nouées en un geste d'angoisse.

Mais une image traversa soudain sa pensée... vision d'apaisement, presque de joie : Pierre!...

Comme il allait se hâter de venir, quand il saurait ! Forte, à présent, elle redressa son buste frêle, releva ses yeux sombres sur papa Reno et prononça, compatissante :

— Enlezé à fond, cette fois, mon pauvre vieux papa !

— Pas si à plaindre, releva le musicien. Bianca est une femme énergique. Elle a une excellente réputation. Je n'ai jamais entendu la critique s'attaquer à elle. On la voit toujours flanquée de ses trois mioches. C'est une bonne mère. Ce qu'a été sa première jeunesse?... je n'en sais rien. Elle est arrivée ici mariée à un pauvre diable qui n'avait déjà plus que le souffle. Elle a travaillé, peiné pour deux; elle l'a soigné comme un quatrième enfant. Il n'y a pas bien longtemps qu'elle ne porte plus son deuil. Si elle pouvait se payer de beaux costumes, on lui donnerait des rôles plus en vue. Il y a des braves gens au théâtre comme ailleurs, mademoiselle Elia.

Avec elle, il faudra que votre père secoue ses habitudes de paresse. Il y a plus d'un avantage pour lui à cette union. Je l'ai longtemps poussé à se remarier, l'ayant toujours cru veuf. C'est seule-

ment depuis votre arrivée que, lui voyant une brave enfant, si raisonnable, je ne lui en parlais plus. Et voilà qu'il s'y décide il y a trois mois ! J'en ai d'abord été en colère à cause de vous, car Bianca ne vous concédera aucune autorité dans la maison : je la connais. Après cela... qui sait, vous vous entendrez peut-être avec elle. Si ça ne va pas, une fois débarrassée de vos accès de fièvre, vous vous replacerez. Il s'agit, maintenant, de dénicher un appartement assez grand et pas cher ; votre père m'en charge : voyez.

Le vieillard fit lire à Elia un mot de Parelli reçu le matin de ce jour, et lui confiant en effet cette mission.

Il avait ajouté en post-scriptum :

« Puisque Elia est libre, qu'elle nous prépare pour notre retour un bon petit dîner, et copieux ! les enfants ont des appétits de loups ! »

— Préparer à dîner ! pour quand ? objecte Elia.

— Votre père vous enverra sans doute une dépêche.

Le télégramme attendu parvint à Elia huit jours plus tard.

Le logis était prêt. Une amie de Bianca, qui avait recueilli son mobilier à l'époque de son départ, prévenue par elle, y avait fait transporter ce qu'elle avait en dépôt.

Parmi les meubles de l'actrice se trouvait un piano ; cela constituait déjà l'économie d'une location.

La pièce principale, ornée de ce que possédaient les deux époux, avait un aspect presque élégant. Les trois chambres à coucher n'étaient pourvues que du strict nécessaire, mais tout était propre et soigné.

Elia fut frappée des précautions avec lesquelles tout, jusqu'aux jouets des enfants, avait été emballé. Cet ordre plut à la jeune fille. Elle prépara le repas, ainsi qu'il lui était enjoint par son père, avec l'aide de Méa et du bon papa Reno, qui s'était invité, et elle attendit, presque réconciliée avec le nouvel état de choses.

Le timbre d'une voix grave, un peu autoritaire, résonna enfin dans l'escalier.

Elle alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et, tout en la considérant, salua la personne qui venait de poser un pied sur le palier.

— Mademoiselle Parelli, je suppose, prononça

Bianca, en répondant, souriante, au salut de la fille de son mari.

Celle-ci inclina la tête.

— Vous n'êtes pas trop fatiguée du voyage, madame? mon père non plus?

— Non, non, merci; tout s'est bien passé.

Elle inventoria la pièce d'un coup d'œil.

— Ah! je vois que Mme Edini vous a remis mes meubles. Vous avez fait des miracles avec si peu! Que de goût dans cet arrangement!

— Oh! je n'étais pas seule; M. Reno m'a bien aidée.

— Où se cache-t-il, ce vieux diable? Je parie qu'il a pris la fuite. Il m'a accablée d'injures, quand j'ai consenti à épouser votre père; il a même refusé d'être l'un de mes témoins. Mais il peut se montrer; je lui pardonne. Vous ne m'en voulez pas trop, vous, signorina?

Elia sourit et fit signe que non.

— Papa n'est pas avec vous, madame? s'informa-t-elle.

— Il est resté avec les petits pour veiller aux bagages. J'ai tenu à précéder mon monde, à cause du dîner.

Papa Reno venait d'apparaître.

Il échangea quelques mots avec Mme Parelli, qui le plaisanta de son attitude compassée.

— Allez donc à la rencontre de mon mari, hein! Et surtout, pas d'arrêts dans les cafés. Ah! mais non!

Je suis en train de le dresser, votre cher papa, poursuivit-elle quand Reno fut sorti. Il s'est confessé à moi; j'ai compris qu'il vous en faisait voir de dures...

— Il s'est calomnié! Il est au contraire très bon.

— Oui... je sais... C'est bien son excellent caractère qui m'a décidée. Je n'aurais pas voulu que mes enfants fussent maltraités. C'est au point de vue de la dépense que je parle.

Elia eut un geste indulgent.

Tout en continuant à causer, la nouvelle venue allait d'une pièce à l'autre.

— Comment! vous avez pris la peine de faire les lits!

Elle revint à la jeune fille les mains tendues, pour la remercier. Les deux petites mains diaphanes qui se posèrent dans les siennes étaient si brûlantes, que Bianca eut un haut-le-corps.

— Mais vous avez la fièvre! Voyons cette mine!

Elle amena Elia auprès d'une fenêtre, la fit se placer bien au jour et l'examina.

— Vous êtes dans un pauvre état! Il va falloir vous soigner sérieusement. Nous verrons demain un médecin. Ah! j'arrive à temps! Personne ne s'est donc aperçu que vous étiez malade!

Elia eut un geste indifférent.

— Oui... vous ne vous plaignez pas... Enfin, ça va bien; je vous soignerai, moi!

Parelli entra à ce moment. Il était flanqué de trois garçons bruns comme leur mère et joufflus comme des amours de Boucher.

— Regardez-moi si ça se porte bien! Je veux que dans six mois vous ayez une mine pareille. Tu n'as rien oublié, Emilio?

Elia regarda son père, toute surprise. Elle entendait son prénom pour la première fois, depuis le temps de sa petite enfance.

Parelli l'avait attirée à lui et l'embrassait, fair humble, incertain de l'accueil qui lui était réservé. Ses yeux demandaient grâce...

— Je commence à croire que tu as bien fait, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Accoutumés à obéir, les petits n'étaient pas encombrants.

Quand ils se virent en face d'un potage aux raviolis et d'une montagne de macaronis fumants accompagnés d'une mortadelle, ils se regardèrent en clignant de l'œil, satisfaits. Et ils n'ouvrirent plus la bouche que pour manger. Le lendemain, Bianca les envoya à l'école qu'ils avaient coutume de fréquenter, et se mit en devoir de défaire ses malles.

Entrée vers sept heures dans la chambre d'Elia, elle avait trouvé celle-ci endormie, et s'était arrêtée un instant à la considérer. Puis, ayant appelé son mari et lui montrant le visage d'une pâleur ivoirine, les paupières bleuies :

— Elle n'en a pas pour trois mois, si on ne parvient pas à lui couper la fièvre. Va chercher le docteur Bartholdi. Je l'ai vu à l'œuvre; il la sauvera, lui!

XIII

Le docteur Bartholdi était là.

Il interrogea longuement la malade, voulut

savoir où elle avait été élevée, quel était son genre de vie avant d'habiter Florence, mille détails.

— Vous n'avez plus de famille en France ? demanda-t-il.

— J'y ai mes frères d'Aunis, mais deux sont de jeunes enfants, et je n'ai avec l'aîné qu'une parenté d'amitié ; il n'est pas le fils de ma mère. Seulement, je possède une maison toujours prête à me recevoir.

— Dans un bon climat ?

— En pleine Bourgogne, à Dijon, un peu en dehors de la ville.

— Voilà notre affaire. Eh bien, ma chère enfant, nous allons vous remettre sur pied et vous expédier en France. Comptons deux mois pour vous rendre les forces nécessaires à accomplir le voyage ; cela nous mènera en février. L'hiver est-il clément en Bourgogne ?

— Je ne suis pas frileuse, s'écria Elia presque de la joie dans les yeux.

Le médecin prescrivit un traitement que Bianca se chargea d'exécuter. Et pour débuter dans ses fonctions d'infirmière, elle força la jeune fille à garder le lit toute la matinée.

— Je laisserai votre porte ouverte, nous causerons quand même.

Elle lui apporta du café brûlant, très sucré, et s'assit pour le lui regarder boire.

La seconde Mme Parelli était une belle personne, l'embonpoint la guettait ; mais ses traits, d'une pureté classique, n'étaient point empâtés encore. Le regard était bon, et le casque de cheveux noirs qui lui couvrait le front à demi ne parvenait pas à durcir l'expression de la physionomie.

— Je suis née couveuse, disait-elle à Elia. J'adore les enfants, la vie de famille et tout ce qui s'en suit. J'aurais mieux aimé être professeur et chanter dans des concerts, des salons particuliers, que de monter sur la scène... Du moins, se reprit-elle, cette situation a aujourd'hui mes préférences. Quand j'ai débuté, à dix-huit ans... ?

Elle fit claquer ses doigts en un cliquetis de castagnettes et sourit, le regard loin et un peu changé, plein de choses surgies du passé tout à coup, et qu'on eût dit la surprendre.

Elle songea quelques instants, puis elle laissa tomber avec une philosophie insouciante :

— Il faut bien vivre !... Pour être professeur ou paraître dans un salon, on est tenu d'avoir des toilettes fraîches ; la rampe s'interpose entre les misères d'une robe usée et le public : l'illusion est possible.

Voulez-vous voir mes robes de théâtre ? J'étais en train tout à l'heure de les passer en revue.

Bien qu'Elia eût préféré le calme de sa chambre close, elle accepta, s'efforçant de paraître s'intéresser à cette exhibition.

Tout en regardant défiler ces toilettes fatiguées par l'usage, elle songeait à celles qui dormaient, inutiles, chez elle, dans leurs étuis, et qu'elle n'aurait jamais l'occasion de porter.

— Mes pauvres robes ! disait Bianca d'un ton mélancolique, en constatant leur état lamentable, cette saison les a finies. Je ne les croyais pas si malades.

— Je vous aiderai à les réparer, promit Elia. Et puis...

Elle s'interrompit, hésita un instant, et n'ajouta rien.

Elle voulait réfléchir encore avant de donner suite à l'idée qui lui était venue.

Il suffit à Bianca de la journée pour terminer son installation. Dès le lendemain, elle se mit à la recherche d'un engagement pour son mari ; car elle était en règle avec le théâtre Nicolini auquel elle appartenait, et continuerait à tenir les rôles qu'elle était accoutumée de doubler.

Les choses s'arrangèrent mieux que papa Reno ne l'avait prévu : Parelli put rentrer à l'orchestre du théâtre Pagliano.

Elia assista dès lors à des séances d'étude qui l'ébahirent. Cinq heures par jour, en deux ou trois fois, Parelli travaillait ou faisait chanter sa femme. Cette dernière aimait passionnément son art et mettait une application de commençante à exécuter les vocalises, les sons filés et autres exercices qu'impose le soin de la voix.

Le dimanche suivant, Elia se prépara, comme de coutume, pour se rendre à la messe.

Ses idées sur le monde auquel appartenait la seconde femme de son père ne lui permettait pas de penser que celle-ci accomplit ses devoirs de chrétienne. Elle fut très surprise en voyant Bianca vêtue d'une robe sombre, la tête voilée d'une

mantille de dentelle noire, et ses trois garçons pomponnés comme pour la promenade.

— Vous venez à l'église ! s'exclama la jeune fille sur le ton du plus extrême étonnement.

— Certes, j'y vais. Quand on est mère de famille on a grand besoin d'avoir le bon Dieu pour soi. Mais je me présente toujours devant lui en mantille, par crainte qu'il ne me reconnaisse ! ajouta en riant la comédienne.

En sortant de l'église dell' Annunziata où ils s'étaient rendus, ils rencontrèrent les Albertini qui se montraient parfaits pour Elia depuis qu'ils ne redoutaient plus de la voir mourir chez eux.

M. Albertini avait souvent applaudi Bianca, dont la voix de contralto, bien que d'un timbre un peu dur, était assez appréciée du public. L'ancien marchand se proposait de donner une fête, pour inaugurer le palais dont il venait de se rendre acquéreur. Il proposa un cachet de cinq cents lires à Mme Parelli, pour trois morceaux de son répertoire.

Cette aubaine inespérée ne parut point satisfaire Bianca autant qu'Elia l'aurait pensé.

Elle rapporta au logis une physionomie soucieuse, et, à peine sortie de table, se mit à passer la revue de ses toilettes.

Cet examen la laissa plus soucieuse encore.

— Il va me falloir consacrer la moitié de mon cachet à l'achat d'une robe, soupira-t-elle. Et ces cinq cents lires nous seraient si utiles, en ce moment !

— Ne vous préoccuez pas, répondit sa jeune belle-fille, je me charge de votre toilette, et il ne m'en coûtera que le port.

La semaine suivante une immense caisse était apportée chez les Parelli.

Elle contenait une robe de satin cerise, une autre en crêpe de Chine bleu pâle, et une troisième en velours noir devant laquelle Bianca demeura en extase.

Elia avait pensé qu'elle pouvait bien faire présent de ces toilettes à cette pauvre comédienne dont personne ne disait de mal, et qui avait, par-dessus tout, le souci de bien élever ses enfants.

Mais, en apprenant de Mme Thomas ce qu'elle s'occupait d'emballer, Pierre d'Aunis crut qu'Elia se faisait envoyer ces robes pour son usage.

Il s'alarmea.

Parelli prétendrait-il introduire sa fille dans le milieu où il fréquentait lui-même ? Le jeune homme prenait au sérieux son rôle de frère ainé ; la façon dont Parelli avait gaspillé sa vie et son talent ne lui donnait pas confiance. Il lui déniait la sagesse nécessaire à diriger Elia.

— Mère, dit-il le soir à Laurence, allons chercher ma sœur, voulez-vous ?

— Attends ! Elia t'apprendra sûrement le motif qui l'a déterminée à demander quelques-unes des toilettes de sa mère.

La première lettre d'Elia éclaircit tout, en effet ; mais, en même temps que le second mariage de Parelli, la jeune fille apprit à Pierre que sa santé n'était pas, en ce moment, assez remise encore pour qu'elle pût supporter les fatigues d'un voyage. Elle espérait aller mieux et se mettre bientôt en route, disait-elle en terminant. Pierre manifesta un tel chagrin, que sa mère s'engagea à se rendre avec lui à la rencontre de la jeune fille.

— Singulier emploi pour ces toilettes, tout de même ! fit observer Laurence, quand ils eurent longuement étudié la question du voyage.

— Entre la mondaine qui cherche à s'embellir pour se faire admirer, et l'actrice qui se pare afin de plaire au public, la différence m'échappe, repartit Pierre ironiquement.

Tant mieux que M. Parelli soit tombé aux mains de cette bonne créature. Cela rend à Elia son indépendance : son père n'a plus besoin d'elle. Nous la garderons ici, nous l'aiderons à se faire une situation. Promettez-moi d'être un peu sa mère, voulez-vous, maman ?

Mme Lortet considéra longuement son fils avant de répondre.

Il s'animait si vite, dès qu'il s'agissait d'Elia ! Aucune question la concernant ne lui paraissait d'ordre secondaire. Et cependant, nul trouble, nulle émotion ne transparaissait sur sa physionomie, lorsqu'il parlait de la jeune fille.

Il la nommait presque toujours « ma sœur » ; mais il y avait dans ces mots prononcés par lui comme une prise de possession morale. On devinait que, à ses yeux, ses droits, remplaçant ceux de la mère disparue, devaient également primer ceux du père qui avait jadis abandonné sa fille.

Cette affection si vive gardait Laurence perplexe.

Renonçant à la tâche impossible de la combattre, elle en était venue à désirer voir Elia et Pierre en présence. S'ils s'aimaient, elle ne lutterait pas. Elia l'avait conquise par la façon très noble dont elle avait accepté l'existence étroite et précaire qui était son lot auprès de Parelli. Le récit tout simple, sans récriminations, de sa vie misérable avait forcément tout d'abord son estime et sa sympathie.

Aujourd'hui, elle se sentait l'aimer, cette petite inconnue tant ballottée par le destin.

— Sa mère ! finit par répondre Laurence en riant, tu lui en tiens lieu ! Et de père, et de frère !... Tout au plus reste-t-il à prendre une place d'aïeule ; mais je l'occuperai très volontiers auprès de cette pauvre enfant.

Réponds-lui d'abord que, dès que son médecin la jugera à même de faire le voyage, nous irons la chercher.

— Jusqu'à Florence ?

— Je t'avoue que j'aimerais autant pas.

— Moi aussi ; mais la santé de ma sœur doit tout primer.

— Bien entendu.

— Pauvre chérie ! Elle ne verra donc jamais la fin de ses épreuves ! La vie lui est-elle assez dure ! prononça Pierre assombri.

Puis après un instant de silence :

— Je vais, provisoirement, continuer mon droit ici, mère ; j'ajourne tout à l'époque où ma sœur nous sera rendue.

« Qu'ajourne-t-il ?... » se demanda Laurence, qui, déjà, avait été surprise de voir son fils exprimer le désir de rester à Dijon, une fois son service militaire accompli.

Mais elle ne s'en informa point, certaine que, ses hésitations vaincues, Pierre parlerait sans qu'il fût nécessaire de l'interroger.

XIV

Pour hâter la date du voyage de France, Elia s'était soumise à tout ce qu'on avait exigé d'elle : repos prolongé, promenades dispendieuses en voiture, remèdes naufragés ; elle avait tout accepté. Puis, voyant persister son état de faî-

blesse, elle l'avait combattu avec du café, du thé pris à haute dose.

Enfin elle tenait debout !

On était au 18 février. Les journaux annonçaient en France une température exceptionnellement douce ; le médecin autorisa le départ.

— Nous allons essayer vos forces, dit alors Mme Albertini, montée prendre des nouvelles d'Elia pendant la visite du docteur Bartholdi. J'ai fait atteler le landau à votre intention ; je vous emmène.

Elle avait choisi, comme but de promenade, l'allée ombreuse longue de cinq kilomètres qui va de la porte San-Nicolo à la porte Romana, en suivant la crête des collines au pied desquelles Florence se déploie sur les deux rives de l'Arno. La transparence de l'atmosphère mettait en relief chaque détail. Tout s'enlevait en lumière ; les rues étroites du vieux quartier habité d'abord par Elia, vues de cette hauteur, semblaient elles-mêmes ensoleillées.

— Je veux que le regret de si peu connaître les splendeurs de notre Firenze vous y ramène, dit Mme Albertini à sa jeune compagnie.

Votre Paris ne possède pas autant de palais que la cité des Médicis : comptez les nôtres !

Documentée comme un cicérone de profession, elle désignait les palais, les couvents, les églises, disait leur histoire, citait ce que chacun renfermait de précieux.

— Je reviendrai, assurait Elia ; bien sûr, je reviendrai.

Et, tout en promenant son regard un peu las sur la cité superbe dont on lui détaillait les richesses artistiques, elle se disait à elle-même :

« Ce sera Pierre qui me ramènera. Avec lui, je saurai mieux goûter la poésie de ce que j'ai sous les yeux. En visitant la maison du Dante, il me parlera de lui... Tous les grands hommes qui ont illustré Florence, il connaît leur histoire... Il me fera comprendre le génie des maîtres dont j'ai à peine entrevu quelques-unes des œuvres... Tandis que mon pauvre papa !... »

Un sourire lui monta aux lèvres, à se rappeler son unique visite au palais Pitti. Son père s'était montré ravi des appartements royaux ; il avait contemplé longuement la délicieuse fantaisie

qu'est le secrétaire en porcelaine vieux saxe de la reine, il s'était éternisé dans le salon de musique ; mais, une fois en présence des tableaux de Rubens, du Titien, de Raphaël, d'André del Sarto, du Tintoret, de tant d'autres, il avait regardé avec l'indifférence de l'enfant qui, ne sachant pas lire, feuillette un livre ; et, à la fin, voyant Elia s'immobiliser extasiée devant « la Madone del Viaggo », l'une des plus idéales créations de Raphaël, il était allé s'asseoir et... s'était endormi !

La promenade de Mme Albertini et d'Elia prit fin vers six heures. Parelli attendait sa fille devant la maison ; ce fut lui qui l'aida à descendre de voiture.

En quittant la jeune institutrice de ses enfants, Mme Albertini lui répéta encore :

— Je vous dis au revoir, non adieu.

— Oui, oui, chère madame. Merci de ce délicieux après-midi qui m'a fait vraiment du bien, et au revoir... probablement à l'automne prochain, assura Elia.

— C'est bien vrai, au moins, que tu nous reviendras ; que tu nous reviendras pour toujours ! supplia à son tour Parelli, en qui la tendresse paternelle s'augmentait du remords d'avoir si mal veillé sur la santé de sa fille.

Séparée de ce retour par la halte à laquelle toute son âme tendait, Elia sourit à la supplication de son père, et tout en gravissant à son bras, avec un peu d'effort, l'escalier cependant très doux, elle réitéra la promesse que Florence la reverrait... mais... d'abord partir... partir bien vite, tandis qu'elle en avait la force...

— Autant demander à une princesse d'habiter un grenier, protesta Bianca lorsqu'elle se trouva seule avec son mari. Vois-tu, Emilio, elle est dépayisée de toutes manières, avec nous, cette enfant. Qu'elle revienne nous voir, je le souhaite ; mais, pour son bonheur, je désire, si elle recouvre la santé, qu'elle puisse s'établir dans son pays, selon l'éducation qu'on lui a donnée.

— Si elle recouvre la santé ! releva Parelli, tu en doutes ? On ne meurt pas des fièvres.

— On n'en meurt pas... non... pas souvent, du moins. Mais quand les fièvres s'acharnent sur un être aussi fragile qu'Elia, une pauvre enfant dont personne n'a surveillé le développement physique,

j'en jurerais ! la fièvre porte partout ses ravages. Si bien qu'il suffit parfois d'un rien pour déterminer une crise redoutable ; le docteur me le répétait encore l'autre jour. Je ne te dis pas ça pour t'alarmer à l'avance, mais bien pour te consoler de voir partir ta fille, puisque sa meilleure chance de guérison git dans son retour au pays natal...

La joie de rentrer en France galvanisait à ce point Elia, qu'elle prépara ses malles presque sans aide. Au jour fixé, elle fut debout la première. Son impatience ne lui permit pas d'attendre l'heure du train pour se rendre à la gare ; elle voulut la devancer, et ne parut tranquille qu'une fois installée dans son compartiment.

Elle ne voyagea pas seule. Il était convenu que Mme Lortet et Pierre l'attendraient à Modane ; elle-même avait insisté pour qu'ils ne vinssent pas plus loin. Mais, secrètement, Pierre avait envoyé mille francs à Parelli, afin qu'il lui fût permis d'accompagner sa fille jusque-là sans compromettre l'équilibre instable de son maigre budget... Le train entraînait en gare de Modane.

Elia se pencha à la portière, cherchant des yeux ceux qui devaient l'attendre.

Soudain, Pierre passa, jeta un regard vers elle, et poursuivit ses recherches dans les compartiments voisins : il ne l'avait pas reconnue.

— Pierre !

• Elle jeta ce nom dans un cri angoissé qui fit se retourner le jeune homme.

— Oh ! Pierre ! tu ne me reconnais pas ?

Il resta quelques secondes stupide d'étonnement et de douleur. Puis il bondit, ouvrit la portière violemment, tendit les bras et reçut Elia sur sa poitrine en articulant d'une voix étranglée :

— Ma sœur ! Mon enfant chérie ! ma pauvre petite Elia !...

Il ne donna pas un regard au personnage qui descendit à la suite de la jeune fille.

La portant presque, il traversa le quai, pénétra dans la salle d'attente, et, posant, avec une supplication dans les yeux, le cher fardeau à côté de sa mère :

— Voici celle que nous attendons ! dit-il.

— Ah ! mon Dieu ! pauvre enfant !

Cette exclamation, échappée à Laurence, acheva

d'ébranler les nerfs d'Elia, déjà tendus à l'excès.

Se renversant contre le dossier du canapé, elle éclata en sanglots.

— Je suis donc bien changée !

Pierre ne pouvait parler. Attirant un siège, il s'assit tout près des deux femmes, ramena d'un geste protecteur la tête d'Elia sur son épaule, prit ses deux mains dans l'une des siennes, et lui dit avec une voix de caresse, berçante, sans s'occuper des gens qui allaient et venaient autour d'eux :

— Oui, tu es bien changée... Mais à dix-neuf ans cela se répare vite. Et nous allons tant te soigner ! tant te gâter ! Dans quelques mois il n'y paraîtra plus.

Laurence dominait à grand'peine son émotion. C'était une mourante qu'on leur rendait. Il n'y avait plus ni ressort ni vie, dans ce corps émacié. Où avait-elle puisé la force de faire la première partie du voyage ?

L'embrassant avec bonté, elle lui demanda si elle pensait pouvoir se remettre en route, sans prendre un jour de repos.

— Oui... oui... avec du café, du thé, j'irai jusqu'au bout. D'abord, arriver !... prononça-t-elle avec toute l'énergie d'une volonté rivée au but. Après...

Parelli, qui les avait rejoints, se tenait debout devant eux. Au moment de voir Elia se séparer de lui, il avait le pressentiment qu'elle ne lui serait plus rendue, et il en ressentait une peine sincère qui se manifestait par des larmes.

Pierre aurait souhaité brusquer les adieux.

— Vous viendrez voir Elia, monsieur, dit-il, quand celle-ci eut présenté son père.

— Oui, j'espère que cela se pourra. Elle aussi reviendra nous voir, n'est-ce pas, mon enfant ?

Elle inclina la tête et lui refit pour la dixième fois cette promesse.

On apportait un consommé commandé par Laurence dès sa descente du train. Elia le prit avec plaisir et se sentit mieux ensuite.

— Fais-moi donner du café, à présent, demanda-t-elle à Pierre.

— Le médecin l'a ordonné ?

— Il en a permis un peu et j'en prends beaucoup. Ne me gronde pas, je n'aurais jamais pu me mettre en route si je n'avais pas forcé la dose.

C'est à peine si elle s'appuyait sur le bras de son père, qui, de plus en plus sombre, avait voulu la soutenir lui-même.

Elle se laissa étendre, envelopper ; elle s'abandonna aux oreillers de plume à peine creusés par le poids léger de sa tête, puis elle regarda Pierre et sourit.

— Je suis bien, dit-elle. Qu'il y a donc longtemps, mon frère cheri, que je n'ai été aussi bien ! Comment as-tu pensé que j'aurais besoin de cette fourrure ?

— Lui ! s'exclama Mme Lortet, vous ne le prendrez pas en défaut, lorsqu'il s'agit de veiller sur ceux qu'il aime ! Il pense à tout, il prévoit tout...

— C'est la joie, cela ! protesta Pierre.

— Je voudrais embrasser mon père encore une fois, dit Elia ; où donc est-il allé ?

— Au buffet. Ah ! le voici qui accourt les mains pleines.

Pierre descendit à la rencontre de Parelli, et voulut le décharger des oranges et des bonbons qui l'encombraient.

— Laissez, laissez, c'est pour elle. En les mangeant, elle pensera encore un peu à moi. Je ne le mérite guère. J'ai mal vécu, monsieur d'Aunis... J'ai déserté ma maison aux premières querelles avec la mère d'Elia ; et tout a été de travers ensuite pour cette pauvre enfant.

— Oui, repartit Pierre d'une voix malgré lui un peu dure, ce sont les enfants qui pâtissent, dans ces cas-là... toujours !...

— Vous n'avez point pâti, vous, au moins, monsieur, comme ma fille !

— Qu'en savez-vous ? Voici notre compartiment. De grâce, ne vous attendrissez pas, et rentrez chez vous bien tranquille : tout sera tenté pour rendre la santé à ma sœur.

Parelli jeta sur les genoux de la jeune fille ce qu'il venait d'acheter pour elle, puis il se pencha, et, tandis qu'elle lui entourait le cou de ses bras et posait sur sa joue ses lèvres brûlantes, il lui dit à voix basse :

— Je te demande pardon pour ta mère et pour moi. Tu ne nous en veux pas, dis, de t'avoir fait une vie si triste ?

« Et... si courte, peut-être ! » pensa Elia.

Mais elle ne le dit point. Resserrant l'étreinte :

— Non, je ne vous en veux pas. Sois bien heureux. Tu vois que je ne manquerai ni de soins ni d'affection.

— Oui, oui, c'est Pierre d'Aunis ta vraie famille... Et c'est trop juste, articula péniblement le pauvre homme en se redressant.

Un instant, il prit et garda les deux mains de son enfant dans les siennes. Mais le train sifflait... on fermait les portières. Il mit sur le front d'Elia un dernier baiser, sauta sur le quai et s'éloigna sans se retourner.

— Il pleure, se dit Pierre ; c'est bien temps !

Son cœur était en ce moment inaccessible à la pitié. Une colère montait en lui ; il se sentait sur le point de maudire ceux qui, de près ou de loin, avaient été les auteurs d'un tel mal : les parents d'Elia; son père, celle qui avait chassé l'orpheline... C'est tout juste si sa mère à lui, cette mère si profondément aimée cependant, trouvait grâce.

Laurence avait le sentiment de la crise dont l'âme de son fils subissait l'assaut. Elle s'était assise à l'extrême opposée du coupé, laissant Pierre occuper le strapontin, en face d'Elia, et elle gardait le silence. Le train roulait. Bercée par le grondement monotone et le léger roulis, Elia ferma les yeux. Pierre regarda sa mère, posa un doigt sur ses lèvres ; puis, se détournant, s'absorba dans la contemplation de sa chère malade avec une sollicitude que Mme Lortet était bien dans le vrai en la qualifiant de maternelle.

A la gare de Dijon, un landau attendait les voyageurs. Mme Thomas était venue à la rencontre de ceux-ci ; mais, dès qu'elle eut embrassé Elia, se penchant vers Pierre :

— Je cours devant pour bassiner son lit. Elle se couchera aussitôt à la maison, la pauvre !

Et, à part elle, l'ancienne femme de charge songea : « Pourvu qu'elle se relève !... »

Elia se releva, cependant, et dès le lendemain. Il semblait que les forces lui fussent subitement revenues.

Mme Lortet exigea qu'elle prit tous ses repas avec elle et Pierre, et s'ingénia pour découvrir les mets capables de provoquer le retour de l'appétit.

A tout instant, elle questionnait son fils à ce sujet, s'inforait si jadis, à Lyré, Elia manifestait quelque préférence.

Une consultation de trois médecins eut lieu dès que quelques jours de repos permirent de supposer la malade ramenée au point où elle se trouvait avant cet exténuant voyage.

Tous trois s'accordèrent à dire que l'état général était aussi mauvais que possible. Le séjour à Dijon ne devait être que transitoire. Aussitôt le printemps bien établi, il faudrait conduire Elia à la montagne, dans un air très pur, et, semaine après semaine, passer d'une altitude moyenne à huit cents mètres, puis à mille, et plus, si elle pouvait le supporter.

Les soins, le repos d'esprit, et enfin le travail de la nature, portée à se réparer elle-même, dans un corps jeune surtout, achèveraient peut-être la cure.

« Peut-être... » Oh ! ce doute, cette restriction obstinée que, malgré ses instances, ni l'un ni l'autre des praticiens n'avait consenti à transformer en une affirmation précise !... Que souvent Pierre y songeait !

« Peut-être ! » à dix-neuf ans, après sa vie de tristesse, au moment où elle allait enfin goûter la sécurité à laquelle elle aspirait depuis qu'elle savait penser, Elia, sa sœur d'élection, sa seule amie, Elia pouvait mourir !...

Etait-ce donc une loi inéluctable que les enfants acquittassent la dette des parents ? Et devaient-ils, elle et lui, payer cette lourde dette dont le compte n'était point arrêté encore, puisque Sosthène d'Aunis vivait toujours en dehors de la loi divine.

Le jeune homme avait interrompu tout travail, afin de se consacrer uniquement à son rôle de garde-malade.

Aux environs de neuf heures, il allait frapper à la porte du chalet d'Elia, s'informait auprès de Mme Thomas, qui couchait dans une pièce voisine de la chambre de la jeune fille, de quelle façon s'était passée la nuit.

Puis c'étaient entre eux des conciliabules à perte de vue, sur le mieux ou le moins bien de cette santé précieuse, sur les distractions à proposer pour l'après-midi, sur le menu des repas...

Dès que la fièvre semblait décroître, le jeune homme pensait tout sauvé.

De fait, Elia se transformait durant ces courts répits. La gaieté lui revenait. Elle faisait de la musique avec Mme Lortet et Pierre, et déclarait

qu'il allait être temps de lui chercher des élèves. Elle prétendait même jardiner !

Sa maison la ravissait. Avec ce que M. d'Aunis avait envoyé de meubles, de tentures, Mme Thomas, sous la direction de Pierre, avait accompli des merveilles.

Le jeune homme qui, un moment, avait dû prévoir une installation plus complète, puisque Parelli pouvait venir habiter chez sa fille, le jeune homme avait fait construire une petite cuisine derrière la salle à manger ; ce qui avait permis de conserver au rez-de-chaussée un salon à côté de la chambre à coucher d'Elia. La salle à manger étant inutilisée par les dispositions prises, Mme Thomas s'y était installée. Les jours où il n'était pas possible à Elia de franchir la courte distance qui la séparait de la villa Lortet, on servait chez elle, au salon. Les deux pièces occupées par Elia étaient séparées seulement par une vaste baie dont on laissait, la nuit, les tentures relevées, afin d'augmenter la provision d'air. Quand la fièvre lui enlevait la force de se mouvoir, la jeune fille s'étendait sur sa chaise longue placée devant une fenêtre donnant sur l'avenue du parc.

Pierre et Mme Lortet lui tenaient fidèle compagnie. Pierre apportait un livre, Laurence son ouvrage. Ou bien on causait, on jouait à quelque jeu tranquille : dames ou échecs.

Pourvu que Pierre fût auprès d'elle, Elia trouvait toute chose bien, se prêtait à tout, s'amusait d'un rien. Quand lui la voyait, dans sa pâleur inquiétante, demeurer blottie sous les fourrures et les édredons qui ne parvenaient pas à ramener la chaleur, il lui demandait, tout de suite inquiet :

— Tu souffres ?

— Non... Je suis bien.

C'était réel... Elle était bien... Son corps, quoique malade, était bien parce que son cœur était joyeux. Avait-elle conscience de son état ? Oui... Quand Pierre était absent, à ces heures tristes et enténébrées, elle étudiait de sang-froid le combat terrible que livrait la mort à la vie ; elle observait les phases de la lutte, et frissonnait parfois à sentir la vie se retirer d'elle, vaincue.

Une lassitude immense la saisissait, qui lui rendait impossible tout mouvement, tout effort de pensée. Son corps était brisé comme s'il venait de

prendre une part effective au combat dont il était lui-même le champ de bataille...

Pierre entrail soudain ? Elia retrouvait son sourire, le cœur battant plus vite réveillait tout l'organisme. A l'interrogation anxieuse du jeune homme, elle pouvait répondre, sincère :

— Je suis bien...

Pierre la questionnait souvent sur les derniers mois de son séjour à Lyré, dont il connaissait peu de chose, et sur ses impressions d'Italie.

— Mais tu dois avoir continué ton journal ? lui dit-il un jour qu'ils parlaient de l'été néfaste passé à la campagne, chez les Albertini.

— Mon journal... ?

Elle se troubla. Est-ce qu'il allait, maintenant, lui demander à lire son journal ?

Cet après-midi, Mme Lortet, ayant eu à sortir pour une course indispensable, avait installé Elia chez elle dans la serre du premier étage.

La musique devait se faire entendre au parc ; le soleil printanier invitait à la promenade ; l'avenue était envahie par une foule sans cesse renouvelée.

Sous les yeux d'Elia passaient par groupes des femmes, des jeunes filles en toilette claire, des enfants bercés dans leurs voitures aux souples ressorts, qu'entouraient d'autres enfants plus âgés, si pressés de jouer, ceux-là, qu'ils lançaient leurs ballons et faisaient rouler leurs cerceaux sans prendre garde aux appels des mamans et des bonnes ; des hommes graves, de ceux qui n'abandonnent qu'à regret le bureau sombre ou le cabinet de travail tapissé de livres, des femmes du peuple entourées, elles aussi, de marmots, des étudiants ; des officiers se succédaient ; attirés par la tiédeur encore nouvelle de cette riante journée, se dirigeant tous vers le parc dont les beaux ombrages, coupées d'allées dessinées en étoile, s'entrevoyaient de l'avenue.

— Ils ont l'air heureux de vivre, remarqua Elia. Certes, ils doivent avoir leurs soucis et leurs peines, eux aussi, tous ces promeneurs qui passent ; mais le soleil les égaie, je pense ; ils savent que la musique est bonne et qu'ils vont passer une heure agréable... Regarde, Pierre, on n'aperçoit que des physionomies souriantes.

— Veux-tu venir l'écouter, toi aussi, notre musique militaire ? proposa vivement le jeune

homme. J'aurai une victoria dans quelques instants. Elle hésita, tentée. Elle se souleva, prête à quitter son fauteuil de malade pour aller chercher du soleil. Puis... elle y renonça, craignant une défaillance qui eût alarmé Pierre. Et se pelotonnant de nouveau parmi les coussins entassés autour d'elle.

— Je préfère ne pas sortir, répondit-elle ; on est si bien là !

— Alors, relisons donc ensemble ton journal. J'en suis resté à la seconde année. Il s'est passé tant de choses depuis, que je tiens à connaître, et que cela te fatiguerait peut-être de me raconter ; puisqu'il m'était destiné...

— Ai-je dit cela ?

— C'est écrit à la première page !

Elia réfléchit un instant, puis elle finit par promettre :

— Je le chercherai, mais pas aujourd'hui, veux-tu, mon Pierre ?

Il n'insista pas. Il avait cru discerner une ombre dans le regard de « sa sœur ». Mais cela lui donna un désir plus grand de lire ce confident des heures désolées. Sans doute, elle avait eu des ennuis plus encore qu'elle n'en convenait, et aujourd'hui qu'ils étaient disparus, elle craignait de l'attrister en les lui révélant...

Lui voulait les connaître tous.

— Sais-tu à quoi je pense depuis ces quelques jours où je vais mieux, reprit Elia ; à quoi je pensais tout à l'heure en regardant passer ces bébés : à Louis et à Bernard. Je les voudrais, pas rien qu'un moment en visite ; je les voudrais chez moi pour longtemps, les pauvres chéris ! Rêve... n'est-ce pas ! irréalisable comme la plupart des rêves !

— J'espère que non. Ton désir est si naturel. Mon père le comprendra. As-tu fait beaucoup de rêves qui ne se soient pas réalisés ? demanda-t-il en riant.

Elle le regarda. Ses yeux profonds étaient devenus mystérieux comme le silence de ses lèvres. Au lieu de répondre à la question posée, elle dit :

— Celui qui s'est réalisé, c'est mon rêve d'enfant. Et c'est toi, mon Pierre, qui le réalises. J'aime ce qui dure, je te l'ai combien de fois répété ! Je rêvais d'une maison d'où on ne put pas

me chasser : tu me l'as donnée ; je rêvais d'une affection que la mort même ne romprait pas... tu es, tu seras cette affection.

Ses yeux resplendissaient de foi et de tendresse, ses joues s'étaient rosées, elle souriait d'un sourire d'extase.

— Tu auras été toute ma joie ! prononça-t-elle doucement.

— Alors, ne parle pas comme si cette joie devait finir, protesta Pierre. Il faut vouloir vivre, Elia. Ne te laisse pas abattre par le mal : il cédera. Toi aussi, tu es ma joie. Tu es, avec ma mère, ma constante pensée. J'ose à peine compter les petits ; on les tiendra éloignés de nous par la force des choses.

— Lorsqu'ils seront plus grands, il faudra les disputer un peu à Mme d'Aunis. Je redoute pour eux son influence.

— Nous essaierons, certes ! repartit Pierre, mettant Elia de moitié dans ce projet lointain, comme si l'avenir lui était sûrement promis.

Elle hocha la tête :

— Nous !... murmura-t-elle.

Puis sa jeunesse protesta soudain, affirma son désir de vivre. Elle sourit :

— Après tout... pourquoi pas ?...

Pierre avait observé d'un regard furtif cette lutte intérieure. Le sourire d'Elia lui causa de la joie. Espérer, c'est croire... et croire à la possibilité de guérir, c'est marcher à la guérison, dans certains cas.

— En attendant qu'ils aient l'âge de nous revenir d'eux-mêmes, je vais tâcher de les obtenir pour quelque temps.

La grille du jardin roulait sur ses gonds tandis qu'il parlait.

— Voici ma mère, prononça-t-il, relevant la tête et jetant un coup d'œil sur le parterre afin de s'assurer qu'il ne se trompait pas. Ne parlons pas de nos frères devant elle. Mieux vaut qu'elle ne soit pas instruite à l'avance de leur séjour chez toi. Je la connais... Une fois ici, Bernard et Louis auront tôt fait sa conquête.

Quelques jours plus tard la fièvre ayant reparu et la température s'étant brusquement refroidie, la jeune fille était restée chez elle et avait fait allumer du feu.

Avant de s'étendre sur sa chaise longue, auprès de la cheminée, elle alla prendre son journal dans son bureau, où elle n'eut pas à le chercher longtemps, quoi qu'elle eût dit à Pierre. Et elle le relut.

Pauvre amour si naïvement exprimé, pauvre rêve !... Dans un instant le feu aurait tout dévoré.

Elle tournait les pages... Deux fois sa main se souleva pour jeter le cahier dans les flammes. Encore... encore un peu... quelques minutes ; puis... plus jamais...

Une défaillance la prit. Elle en avait quelquefois : cela ne durait pas. Elle n'appela point la vieille amie qu'elle entendait aller et venir dans la pièce voisine ; l'eût-elle voulu, elle n'en aurait pas eu la force.

Au vertige succéda une torpeur si profonde, que la jeune fille semblait plongée dans le sommeil.

Pierre entra précédé de Mme Thomas, avant que le malaise eût cessé.

— Elle dort ! dit-il à voix basse.

Elia perçut ses mots comme dans un rêve, sans pouvoir parler ni se mouvoir. Elle demeura les yeux clos, à demi consciente, oubliant le journal posé sur ses genoux, heureuse parce que la voix de Pierre venait de frapper son oreille.

Le jeune homme aperçut le cahier. Sans doute, Elia l'avait cherché dans l'intention de le lui remettre.

Tandis que Mme Thomas retournait arranger les jardinières de l'antichambre et changeait les fleurs du salon, doucement, dégageant les feuillets de la pression des petites mains qui, instinctivement, les retenaient, il s'en empara, s'assit auprès de la table plaoée à gauche de la chaise longue, et commença de lire.

Un cri sourd, qu'on eût dit arraché par une étreinte brutale, tira Elia de sa torpeur.

Elle entr'ouvrit ses paupières abaissées et regarda Pierre.

Il pleurait...

Elia referma les yeux sans manifester son retour à l'état de veille par un geste ou par un appel.

Son ame suivait Pierre, lisait avec lui...

A écouter ses larmes tomber sur les pages, avec un bruit très doux de plainte, elle s'attendrissait elle aussi jusqu'aux pleurs. Quand Pierre d'Aunis

eut tourné le dernier feuillet, il replaça avec précaution le journal entre les mains d'Elia, la contempla un instant, les bras croisés, le visage ravagé, dans les yeux une lueur de folie, il se pencha, prêt à l'appeler tout bas, à lui dire...

Puis, soudain, son front se barra d'un pli dur, il se redressa et s'enfuit.

Elle demeura encore un peu de temps inerte. Enfin, faisant un effort, elle se souleva à demi et, le regard tourné vers la porte derrière laquelle avait disparu Pierre, elle se prit à songer.

Pourquoi s'était-il enfui ? Est-ce qu'elle ne serait plus seule à aimer ? Oh ! ce serait un tel bonheur !

— Mon rêve... Non ! non ! s'il m'eût aimée, il ne serait pas parti, murmura-t-elle. Il m'eût dit son amour tout simplement. Sa tendresse s'est émue ; il a pleuré sur moi, voilà la vérité. Et il est sorti afin de n'avoir pas à m'expliquer ses larmes...

XV

— Monsieur le curé, prononça Pierre en serrant la main de l'abbé Dorigny, dans la chambre de qui il pénétrait haletant d'une course rapide à bicyclette, je viens vous confier ce que personne ne sait encore... non... Ma mère elle-même...

— Ni Elia ? interrompit en souriant l'abbé.

— Il s'en est fallu de bien peu que je me confie à elle... Ce crime m'a été épargné, Dieu merci. Mais je ne vois plus clair en moi, mon vieil ami ; ma route s'est soudain barrée... Je viens de passer trois jours, — trois nuits, devrais-je dire — le jour je ne m'accorde pas la liberté de penser, je m'occupe d'Elia, — oui, trois nuits dans un état de demi-folie... Si vous ne parvenez pas à me montrer ma voie, je sens que je deviendrai fou tout à fait.

— Assieds-toi d'abord et calme-toi.

— Non, non, laissez-moi parler debout en allant et venant ; l'immobilité m'est intolérable. Je dois remonter loin : à ma veillée des armes, à Montmartre.

Je reçus, en cette nuit, d'étranges lumières. Voir la vie sous un certain jour en change bien l'orientation. Nous autres, les enfants des divorcés, nous avons une situation à part. J'en connais pas mal, — cette aberration se propage tellement ! — aucun n'est heureux.

Tous portent en eux cette détresse d'âme, dont Elia a tant souffert qu'elle s'en est un moment découragée de vivre, et que la tendresse de ma mère, sa vie pleine de dignité n'a qu'à peine atténuée pour moi.

Nous ne trouvons plus notre chemin dans le groupement naturel de la famille : est-ce à celui-ci, est-ce à celui-là que nous devons aller pour reconquérir le foyer dispersé ?

Et la génération qui sortira de nous portera plus durement encore le poids de cette détresse. Dans la société disloquée, chaque individu se sentira seul. Le foyer sera devenu l'auberge banale où l'on passe. Eparpillés, les aieux dont l'exemple était une force, bien souvent une gloire. Plus de ces lignées si droites qu'on pouvait embrasser des siècles d'un regard !

Et plus l'homme s'en ira loin de la vérité, du droit, de la justice, plus il sera malheureux.

Voilà ce qui me fut montré durant cette longue nuit de prière. Je saisissais la marche de cette démoralisation croissante, sa portée, ses conséquences redoutables, comme si une intelligence supérieure, une expérience que le chagrin n'avait pu malgré tout me donner encore, eussent illuminé et instruit soudain mon propre esprit.

Le sentiment de cette solidarité, qui incite le fils à payer les dettes du père, m'apparut plus rigoureux encore dans l'ordre moral. Il me sembla qu'une main invisible gravait en moi cette loi d'expiation. Je me sentais sollicité d'acquitter la dette des miens par l'immolation de moi-même. Je crus vraiment répondre à un appel, quand je dis au Christ : « Assignez-moi le poste où vous me voulez. Je vous fais à jamais l'hommage de ma volonté : disposez-en ; tout est à vous. Je suis votre ouvrier. »

Depuis cette heure, je marchais appuyé sur cette force qu'est le libre don de soi. Je me gardais comme un être à Dieu.

L'exemple de mes parents m'avait depuis longtemps détourné du mariage ; mon cœur se sentait comblé par la tendresse de ma mère et la fraternelle amitié d'Elia. Il ne m'en coûtait point d'envisager la voie austère qui est la vôtre...

Pierre s'interrompit. Un sanglot refoulé dans sa gorge le suffoquait.

L'abbé s'était assis, lui. Le coude sur sa table de travail, le menton dans sa main, il observait d'un regard douloureusement inquiet son ancien élève. Il n'était pas toujours maniable, jadis, en dépit de ses qualités maîtresses. Qu'en avaient fait les années?... Physiquement, elles avaient ajouté au charme de l'enfant, emporté, mais très bon, une visible énergie. Les traits, virilisés, gardaient leur finesse de race ; mais le caractère de Pierre, en s'affirmant, leur avait imprimé le sceau d'une volonté malaisée à dompter. Et il fallait encore compter avec la violence du sang des d'Aunis...

Quel drame torturait ce cœur d'homme ? contre quoi luttait-il ? Pourquoi, maintenant, Pierre semblait-il hésiter à poursuivre?... L'abbé Dorigny tremblait de le comprendre.

Entrant dans le vif tout net, il demanda :

— Qu'est-il survenu ? Dis-le-moi en deux mots ?

— Elia avait jadis commencé un journal destiné à me tenir au courant des moindres faits de sa vie quotidienne ; à lui servir de confident aussi. Ces derniers temps, je lui exprimai le désir de le lire. Je comprends aujourd'hui pourquoi elle se déroba.

Il y a trois jours, entrant chez elle, et la trouvant assoupie sur sa chaise longue, son journal sur les genoux, je crus qu'elle l'avait sorti de son bureau afin de me le donner.

Je le pris et je me mis à le parcourir en attendant son réveil.

J'y lus l'histoire de nos deux coeurs.

Pierre vint s'arrêter devant l'abbé Dorigny et reprit avec un empörtement dont la nécessité de modérer les éclats, dans cette chambre de presbytère ouvrant sur une place, accentuait la sourde violence :

— Je me suis offert à Dieu ; je lui appartiens. Il le sait. Pourquoi m'a-t-il infligé cette torture de descendre dans mon propre cœur et d'y lire ce que venait de me révéler le journal d'Elia ! J'aurais été un bourreau inconscient, du moins, si je n'avais connu ni son amour ni le mien.

Le mien !... oui... Je l'aime ! je l'aime ! Ma tendresse fraternelle ! bandeau de convention que l'habitude m'a gardé sur les yeux. Je l'aime !... Se sachant aimée, elle vivrait peut-être ; le bonheur fait de ces miracles. Et, pour tenir la parole donnée au Maître, je dois la laisser mourir.

Serais-je moins à lui, parce qu'elle serait mienne ? Lui qui lit en moi sait le contraire. Je le servirais autrement. Nous serions deux cœurs unis pour l'aimer et apprendre à d'autres à l'aimer...

Oh ! c'est vraiment une douleur surhumaine que j'endure. Je ne peux pas !... Je ne veux pas !... Et je le dois pourtant.

— Qu'en sais-tu ?... prononça l'abbé Dorigny avec une lenteur pensive. Oui... qu'en sais-tu ?... Passe-moi donc ce livre du père Gratry, tiens, là, sur ce rayon, le troisième. C'est l'Oratorien savant en ces questions qui va te répondre.

Et, prenant le volume des mains de Pierre, il le feuilleta un instant.

— Voici : A l'histoire des vocations religieuses, dans sa *Philosophie du Credo*, il écrit ceci :

« Connaissez-vous ces moments sacrés dont l'Ecriture dit : *Tout à coup, il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure*. S'est-il fait quelquefois dans le ciel de votre ame un silence d'une demi-heure ? Alors, sous la tranquille et pénétrante lumière, qu'avez-vous vu dans tout vous-même ? »

Tu m'as confié, tout à l'heure, ce qui t'a été montré des réalités décevantes de ce monde : la tristesse, tu l'as ressentie ; le sentiment du devoir, tu l'as eu... L'appel de Dieu, tu l'as compris ; tu y as répondu. Mais que dit à ce propos le Père Gratry :

« Si votre cœur n'est pas encore capable de l'amour plein, absolu, surnaturel et infini, c'est-à-dire de l'amour de Dieu, lui, Père, ne s'irrite pas ; il vous repose dans votre sommeil avec sa toute divine patience, et vous laisse encore à vos rêves pour un temps, peut-être jusqu'au dernier réveil, si vous n'êtes jamais prêt... »

Je te lirai plus tard la fin du chapitre, annonça l'abbé Dorigny, reprenant son expression songeuse. Dieu vient de te reposer sur la terre, de te rendre à ton rêve, et son rêve paternel n'est pas irrité.

Sais-tu quel a été son rôle dans ta vie et dans celle de cette pauvre petite Elia ? Qui te dit qu'en créant vos deux âmes, il n'a pas fait le même rêve que vous, pour vous ? Vous avez des caractères dissemblables, mais vos deux natures s'assortissent, je l'ai constaté souvent.

En la ramenant vers toi, seule, sans autre appui que le tien, sans autre joie que ton affection,

il me paraît que Dieu s'efface devant la nécessité de donner à cette petite âme la force de marcher... vers la vie, peut-être... peut-être vers la mort... savons-nous ?

Aime-la, mon enfant, aime-la sans lutter davantage : Dieu ne s'en offensera pas, j'en ai la conviction. Cette enfant t'est confiée par la Providence, tu ne dois pas l'abandonner.

Pierre avait écouté avec stupeur d'abord, avec crainte, puis avec la joie extasiée du malheureux devant qui le ciel s'ouvre.

— Venez... venez demain. Ah ! mon cher vieil ami, il y aura du nouveau ! Je me sauve ! Elia ne comprendrait rien à une si longue absence. Et j'accourrais vers vous en désespéré ! cria Pierre, tout en ramassant sa casquette de cycliste roulée sous la table.

C'était un étrange spectacle, que celui de cette physionomie ravagée sur laquelle passait maintenant l'expression d'un bonheur fou.

L'abbé Dorigny le considéra un instant avec un sourire qui voulait être gai, mais ne parvenait à traduire autre chose qu'une infinie pitié.

Il lui serra la main et se leva afin d'aller jusqu'à la fenêtre pour le regarder partir.

Revenu auprès de sa table, il ouvrit un tiroir, y prit une lettre reçue le matin même et la relut :

« ... Je suis navrée d'avoir à vous donner des nouvelles si peu rassurantes de notre chère malade », disait Mme Lortet, dans la lettre écrite la veille, en réponse à celle par laquelle l'abbé Dorigny s'était informé de la santé d'Elia. « Le foie, le cœur, tout se prend ! Le médecin n'ose plus conseiller la montagne, par crainte que la chère petite ne puisse supporter le voyage. Je laisse à Pierre ses illusions. Elles l'aideront à remplir jusqu'au bout sa mission de dévouement. Puisse-t-il ne pas voir trop tôt clair dans son cœur ! Nous allons au-devant de bien des peines, je le crains. Je nous recommande tous les trois à vos bonnes prières... »

« Que Dieu m'aide à le guider, le cher enfant ! pensait en lui-même l'abbé Dorigny ; qu'il l'aide, Lui, à supporter l'épreuve, s'il doit la subir... Qui sait ? Peut-être lui sera-t-elle épargnée... »

« En tout cas, m'appuyant sur le Père Gratry pour conseiller Pierre, j'espère n'avoir pas fait

fausse route. Et puis, quand Dieu a tant pitié du pauvre cœur humain, comment n'en aurai-je pas pitié moi-même?... »

XVI

Il était près de onze heures lorsque Pierre rentra à la villa couvert de poussière, mais rayonnant. Elia guettait de chez elle, inquiète de cette absence dont elle n'avait point été avertie. Le jeune homme ne vint pas la rejoindre tout de suite. Un long moment passa avant qu'elle ne le vit paraître.

— Où es-tu donc allé? s'écria-t-elle. Je t'ai vu arriver tout poudreux, en costume de cycliste, tout à l'heure.

— A l'instant, j'entretenais ma mère de ce que je vais te confier, petite amie. Ce matin, j'étais allé dire bonjour à l'abbé Dorigny. Je me sentais un peu souffrant; cette course au grand air m'a remis.

— Souffrant! tu l'es depuis quelques jours, et il n'y a rien là qui me surprenne. Tu t'exténues à me soigner.

Il sourit.

— C'est ma vie de m'occuper de toi, tu le sais bien.

— Comment vont nos chéris? poursuivit-elle, convaincue que, si Pierre n'avait pu les voir, il s'était du moins longuement informé d'eux.

— Je n'en sais rien... Nous n'en avons pas parlé.

— Oh! Pierre! gronda-t-elle.

Mais il continuait de sourire. Dans ses prunelles bleues passait une lueur étrange qui se posait sur Elia, enveloppante comme une caresse et qui la troubla soudain.

Pierre prononça très bas, emprisonnant les mains d'Elia dans les siennes :

— Mes yeux se sont ouverts... En lisant ton journal, j'ai lu dans mon propre cœur. J'ai compris la raison de la colère folle où je suis entré, quand tu m'écrivis que ce Nelsi avait eu l'audace d'oser prétendre à ta main... D'étape en étape, je suis remonté si loin, que cela m'a conduit à nos premières vacances de Lyré.

Je t'aime, Elia, non pas seulement comme mon unique amie, ma sœur, mon enfant, je t'aime d'amour... Je t'aime, enfin! Veux-tu devenir mienne?

— Mon rêve!... murmura Elia; mon Dieu, est-ce que je verrais se réaliser mon rêve!...

Elle appuya son front sur la poitrine de Pierre et si faible devant le bonheur qu'il dut la soutenir et presque la porter jusqu'au siège le plus proche.

Il se mit à ses genoux, baissa ses mains, les noya de ses larmes, larmes inexplicables pour elle, où le pauvre garçon répandait, avec le trop-plein de son cœur, le flot d'angoisse qui le torturait au milieu de son bonheur même.

Car, en l'autorisant à parler à Elia de son amour, en consentant à leurs fiançailles, sa mère lui avait dit:

— J'ai deviné depuis longtemps que tu l'aimes... Mais... penses-tu qu'elle vive? Je tremble toujours devant cette faiblesse contre laquelle tout échoue.

— Je parlerai, j'agirai comme si elle devait vivre. Heureuse, elle vivra peut-être. Je veux le croire, mère, avait-il répondu.

Mais, tandis qu'il baisait les mains brûlantes de l'aimée, la question redoutable se posait en lui : « Penses-tu qu'elle vive? » Elle vivrait : l'amour est fort comme la mort!...

... Devant ce merveilleux spectacle de deux cœurs sur l'amitié desquels s'était greffé l'amour, devant cette pure idylle rayonnante de foi, le mal flétrit en effet, la mort s'effaça, lointaine.

Ils eurent des jours radieux.

M. d'Aunis et Parelli avaient acquiescé à leurs fiançailles. Le père de Pierre avait également promis d'amener Louis et Bernard à Elia.

Au moment de tenir cette dernière promesse, toutefois, Sosthène s'était dérobé. Mme Thomas avait été mandée à l'hôtel d'Aunis par son ancien maître et avait reçu de lui la mission d'emmener les enfants.

Elle rapporta à Pierre que son père était très changé. Ses cheveux étaient gris. Il paraissait accablé de lassitude.

Lorsqu'elle s'était informée s'il séjournerait quelque temps au vieil hôtel de famille, il avait répondu, confia-t-elle au jeune homme : « — Ma pauvre madame Thomas! Je ne suis plus ce que c'est que le repos. Mme d'Aunis compte sur moi demain pour l'accompagner au concours hippique, et nous savons en perspective des distractions variées pour tout l'été. Je repars dans une heure. J'irai à mon retour embrasser Elia. »

La présence des deux enfants mit dans la maison une note gaie qui lui faisait un peu défaut.

Pierre s'obstinait à espérer, malgré les démentis de la science ; sa mère s'efforçait de s'abuser, afin de garder à sa physionomie le calme souriant, qui, elle le sentait, rassurait Elia ; mais toujours quelque ombre surgissait du foyer de tristesse que chacun portait en soi.

La jeune fille avait des heures de lucidité absolue, durant lesquelles son âme, touchant déjà presque à l'au-delà, mesurait son court avenir.

Si grand était son bonheur que la durée n'y pouvait ajouter... Peut-être n'était-il pas trop de leurs joies d'amour, des délices du foyer peuplé d'enfants, pour acquitter les dettes des autres ; ces dettes que Pierre lui avait dit tant de fois, jadis, assumer comme une charge imposée par le strict devoir.

Telles étaient parfois ses pensées. Elles lui venaient surtout les jours où, en grand secret et à l'insu de Pierre, elle communiait à l'aube. Elle se sentait alors une force surhumaine. S'étant préparée à mourir, elle regardait le présent avec un courage d'autant plus résigné que la consolation était en elle.

Puis... elle retombait... tremblait de quitter Pierre. Que ferait-il sans elle, dans la vie !

Un jour, elle lui dit :

— Si je partais, je ne sais que Dieu à qui je voudrais te léguer...

Il ne suffisait plus du sourire encourageant de Mme Lortet pour écarter ces visions, ce doute... L'appoint de gaieté qu'apportèrent les deux jeunes fils de son mari lui parut providentiel.

Bernard et Louis manifestaient une joie délivrante à se retrouver auprès de leur chère « Iaia » et de leur grand frère.

« Ils n'ont pas dû être beaucoup gâtés ! » pensait en elle-même Laurence.

Son impression avait été complexe en les voyant... plutôt pénible. Puis elle s'était mise à les caresser. À présent, elle jouait avec eux à l'aïeule.

Pierre les comblait de jouets. Elia leur contait des histoires comme autrefois. On s'occupait d'eux sans cesse. Un soir, trois semaines après leur arrivée, vers huit heures, on sonna à la porte d'Elia.

Mme Thomas courut ouvrir : elle se vit en présence du baron d'Aunis.

— Elia peut-elle me recevoir, madame Thomas ? s'informa celui-ci.

— Pas tout de suite, monsieur le baron. Elle est... elle est à côté, repartit la bonne dame, toute saisie à l'idée d'avoir à annoncer que les petits étaient chez la première Mme d'Aunis.

— A côté !... chez... Pierre ?

— Oui, monsieur le baron, si monsieur le baron veut prendre la peine d'entrer, j'irai appeler mademoiselle et ces messieurs.

Sosthène entra. Il semblait hésitant.

— Ils y dinent, sans doute.

— Oui, monsieur le baron.

— Ne dérangez personne. Je vais faire un tour de jardin en attendant qu'Elia revienne. Je ne suis pas pressé.

Il descendit dans le parterre. Une porte ouverte, donnant accès dans la propriété voisine, l'arrêta soudain. Un désir insurmontable lui vint de la franchir. Il faisait nuit, mais les persiennes n'étaient point closes encore chez Laurence.

Sosthène marcha droit aux fenêtres éclairées. C'étaient celles du salon : on était sorti de table. Le rez-de-chaussée, surélevé à peine, permettait au regard de plonger à l'intérieur. Il n'y résista point.

Aucun étranger, seulement Elia et Pierre, ses deux jeunes fils et Laurence.

Il voyait celle-ci de profil. Elle était assise sur un siège un peu élevé, et penchée en avant, les bras tendus, semblant appeler quelqu'un : Louis et Bernard, sans doute ; ils accoururent soudain et se hissèrent tous les deux sur ses genoux.

Elle entoura de ses bras les deux têtes blondes tout proche de la sienne, et elle se mit à les baisser doucement. Pierre, debout contre le piano, Elia enfouie dans un fauteuil à côté du feu, souriaient en regardant les bébés.

Voilà que ceux-ci se glissaient à terre. Leurs mains étaient jointes, leurs beaux yeux clairs se levaient vers le ciel dont on leur parlait, sans doute.

A présent, ils priaient.

Aussitôt relevés, ils allèrent à leur frère ainé qui puisa dans une bonbonnière la récompense de leur sagesse, puis ils calinèrent un moment Elia et firent quelques gambades sur le tapis.

Ce devait être l'heure du coucher ; une femme de chambre entra.

Ils revinrent à Mme Lortet pour le baiser d'adieu. Alors Sosthène vit celle-ci tourner les deux têtes blondes vers le panneau du fond.

A qui Laurence leur faisait-elle envoyer des baisers, et pourquoi elle-même attachait-elle si longuement son regard sur le même point ?

Allant à l'autre fenêtre, Sosthène regarda : c'était son portrait, qui occupait le fond de la pièce... Il était resté pour sa première femme celui qui ne doit pas être oublié : elle avait tenu parole.

Encore un baiser sur les cheveux blonds des enfants, et Laurence les laissait partir accompagnés de Pierre. Au premier étage une fenêtre s'éclaira. Ils couchaient donc auprès de leur grand frère ?

Il s'écoula quelques minutes. Pierre revint, prit son violon, Laurence se mit au piano et tous les deux exécutèrent une sonate de Mozart.

Elia dut demander ensuite quelque morceau préféré ; Laurence joua seule la gavotte de Rameau.

Tout en écoutant, Sosthène inventoriait la pièce. Rien à reprendre à son élégance sobre. Tentures, tableaux, meubles, fleurs, tout était disposé sans une erreur de goût.

Lorsqu'on servit le thé, Laurence quitta le piano. Pierre roula le fauteuil d'Elia auprès de la table, et s'assit lui-même à côté de la jeune fille. Ils eurent un sourire heureux en se regardant : ils goûtaient pleinement la joie de l'heure présente.

Sosthène avait maintenant Laurence en face de lui. Son fils ne lui avait point menti, en lui disant qu'il la retrouverait plus charmante encore qu'auparavant. Tout chez elle était harmonie ; la toilette, la coiffure, l'expression sereine, bien qu'un peu triste du visage...

La sérénité était, du reste, la caractéristique des trois êtres réunis là. Leurs traits en étaient également revêtus. Et cependant la douleur avait passé sur eux. Elle les guettait, dans la vie si menacée d'Elia. A quelle source puisaient-ils donc la paix que reflétaient leurs physionomies ?

Lui sentait son âme ravagée par le spectacle qu'il avait sous les yeux. Sa place eût été là, entre eux, s'il l'avait voulu... Pierre l'avait-il assez ardemment supplié de venir la reprendre ?

Orgueil ou perversion d'esprit, il avait résisté. A présent, ce calme bonheur, cette paix qu'il avait dédaignés ne seraient plus jamais à portée de sa

main. Sa part était là-bas, dans cette agitation stérile qui l'avait séduit quelques années et qu'il haïssait maintenant.

A quoi bon aviver ses regrets par la vue des joies intimes qui lui étaient désormais interdites. Il avait pensé réclamer ses fils... Pauvres petits ! Qu'ils demeurent longtemps en cette atmosphère de bonté, de tendresse... Qu'ils apprennent de nouveau à prier... Il le savait, à cette heure, Laurence ne les laisserait pas oublier leur père.

D'Aunis en était là de son amer retour sur lui-même, lorsque la femme de chambre vint chercher le plateau du thé ; mais avant de se retirer, sur un ordre de sa maîtresse, elle se dirigea vers la fenêtre devant laquelle se tenait M. d'Aunis.

Supposant qu'elle allait fermer les persiennes, celui-ci s'éloigna d'un pas rapide.

— Ne dites pas que je suis venu, madame Thomas, ne le dites à personne, recommanda-t-il à son ancienne femme de charge, en traversant la petite maison d'Elia. J'ai entrevu les enfants : ils semblent si heureux !... Je vais me reposer quelques jours à Lyré ; je les prendrai lorsque je rentrerai à Paris.

Elia est bien pâle, bien défaite, à ce qu'il m'a paru ! ajouta le baron avec pitié.

— On a encore appelé hier un grand médecin de Paris qui a dit comme les autres... M. Pierre ne veut pas voir qu'elle s'en va. Il fait préparer le trousseau, la robe de noce ; il comble mademoiselle de présents ; il fait des projets pour l'année prochaine.

— Et elle ?

— Elle... on ne sait pas. Il y a des jours où elle croit vivre ; d'autres où le bon Dieu doit lui dire tout bas la vérité, où elle voit clair... Et avec ça elle est si résignée ! Monsieur le baron sait-il quelle est sa frayeur ? C'est que M. Pierre la devine, la vérité. Elle veut le voir heureux jusqu'à son dernier souffle.

Après !... Ah ! après !... Je l'entendais dire l'autre jour : « Si on ne s'aimait que pendant cette vie, on aurait raison de craindre : ce serait un bonheur si court ! Mais là-haut, ça ne change pas. Le premier qui part sert d'ange gardien à l'autre. »

Elle a une volonté ! Elle mourra debout ! J'en ai le cœur retourné, allez, monsieur le baron. Je me suis attachée à elle comme si elle était ma fille.

D'Aunis esquissa un geste de compassion; il murmura, le cœur étreint par un remords :

— Pauvre petite!... Pauvres, pauvres enfants!...

En longeant l'habitation de Laurence, il vit que la façade tout entière était sombre. Il lui sembla que, entre lui et le paradis entrevu, un abîme de ténèbres venait soudain de se creuser.

A l'hôtel, une lettre de Sabine l'attendait, apportée par un domestique de Lyré, où la baronne l'avait adressée.

Cette lettre rappelait d'Aunis à Paris, toutes affaires cessantes.

Depuis six mois, Mme d'Aunis tournait autour du clan très fermé, austère de principes, où le mariage réduit à un acte civil est jugé ce qu'il est... L'orgueil, la soif de considération qui dominaient la jeune baronne souffraient inexprimablement de cet ostracisme. Intrigues, intervention d'amis, diplomatie habile, elle avait tout mis en œuvre.

Mais la noblesse de Bourgogne a de nombreuses ramifications dans le faubourg, et parmi les femmes de la vieille aristocratie dijonnaise, Laurence comptait quelques amies demeurées fidèles. En dépit du soin qu'avait pris la nouvelle baronne d'Aunis d'écartier les témoins de la vie passée de son mari, sa situation n'était ignorée de personne; et si « le monde où l'on s'amuse » ne demandait qu'à l'accueillir, le vrai, celui où elle ambitionnait par-dessus tout d'être admise, lui tenait obstinément rigueur.

Déçue dans son espoir de figurer parmi les invités de la princesse de B..., Sabine annonçait à son mari qu'elle voulait partir, aller faire un grand voyage en Ecosse.

Sosthène se laissa tomber sur un siège, déconcerté par cette exigence nouvelle. Un peu de solitude dans son château de Lyré lui eût été si bienfaisant! C'est bon, quelquefois, de pouvoir être triste à loisir.

— Mon Dieu, gémit-il, je demande grâce. Prenez ma vie, délivrez-moi! Arrachez-moi du gouffre! Livré à mes seules forces, je ne vois pas d'issue...

Prière insirme, où le remords avait moins de part que le sentiment de sa propre souffrance, et qui, à cause de cela, ne le réconforta point.

Sombre comme les damnés du Dante, accomplissant leur éternel labeur, désespérant comme

eux de s'y soustraire, il télégraphia à Sabine :
 « Je serai à Paris cette nuit. »

Une heure plus tard, il montait en automobile, et, se grisant de vitesse afin d'engourdir sa pensée, sa mémoire, son cœur, tout ce qui le faisait souffrir, il alla se mettre sous le joug.

XVII

Elia reposait depuis trois mois dans le petit cimetière d'Etaules. Elle était morte en plein rêve. Dieu, la sachant à lui, avait mis dans son dernier soir un dernier sourire.

Depuis ce jour, Pierre d'Aunis n'avait pas prié. Il en voulait à Dieu, l'accusait de sévérité trop rude. Il ne se confiait à personne, parlait à peine à sa mère, vivait seul, sur les grands chemins la plupart du temps. Bien qu'il se rendît souvent à Etaules pour fleurir la tombe d'Elia, pas une seule fois il n'était entré chez l'abbé Dorigny.

Il passait en vue de Lyré sans y jeter un regard, détaché de la demeure natale parce qu'Elia n'y aurait pas sa place auprès de lui.

« Il marche à la folie, » se disait sa mère.

Mais que tenter ? Au premier mot il se dérobait.

Ce matin de décembre, le jeune homme était venu apporter sur la tombe d'Elia une gerbe de roses blanches ; des roses du Midi, belles et fragiles, qui, dans cette atmosphère inclémente, se flétrissaient déjà.

Autour de lui tout était tristesse comme en lui.

Passé la Toussaint, les jardins n'ont plus de fleurs ; les paysans n'en achètent pas ; n'ayant rien à porter, ils ne vont plus au cimetière.

Les tombes avaient presque toutes un aspect lamentable de chose abandonnée.

« Les pauvres morts, comme on les oublie vite, songeait Pierre... Certains morts... Jusqu'au jour où j'irai te rejoindre, ta pensée demeurera en moi, vivante, ma bien-aimée... tu le sais ?... tu m'entends ? »

Il avait enlevé les chrysanthèmes de la semaine précédente, essuyé la dalle de marbre blanc d'une caresse de sa main dégantée.

Il se releva secoué par un frisson : fièvre d'âme ; impression extérieure aussi : l'air était glacé.

Toute la nuit, le vent du nord avait chassé devant lui des nuages moutonneux, opaques, lourds de neige. Et maintenant les masses accumulées se désagrégeaient.

Quelques flocons avant-coureurs descendirent en tourbillonnant. Puis, soudain, comme si une déchirure profonde eût lacéré l'énorme couche, la neige tomba rapide, serrée. En quelques minutes, le sol disparut sous l'idéale blancheur, ensevelissant les détresses des tombes, couvrant les chemins, les toits, revêtant d'une somptuosité nouvelle l'armature des arbres.

Bien que sa pelisse fût, elle aussi, toute blanche, Pierre ne s'inquiétait point de chercher un abri. Farouche et muet, il regardait monter la neige, s'enliser les roses peu à peu submergées...

Tout à coup, il tressaillit. Une main venait de se poser sur son bras, et la voix de l'abbé Dorigny prononçait, impérative :

— Viens chez moi, Pierre. Il n'est pas raisonnable de rester dehors par ce temps affreux. Ta mère serait inquiète et à bon droit, si elle te savait là.

Le vieillard était sans manteau. Une heure auparavant, il avait vu passer Pierre. Depuis, il songeait à lui, priait pour lui, sollicitait l'inspiration d'En-haut.

Dans sa hâte d'accourir lorsque la neige avait commencé à tomber, il était sorti en soutane, sans même jeter son camail sur ses épaules. Son bon visage plein et coloré de solide Bourguignon se violaçait ; ses mains nues étaient transies.

Pierre se retourna vers son ancien professeur, un refus aux lèvres ; mais, à le voir ainsi grelottant, il s'émut.

— J'irai, dit-il, à la condition que vous enfillez ma pelisse pour regagner le presbytère.

Et, sans attendre d'y être autorisé, s'en dévêtant rapidement, le jeune homme fit endosser au prêtre la lourde fourrure.

M. Dorigny ne protesta point : le trajet était court ; Pierre se sécherait à la cure ; ce qui importait, c'était de l'emmener.

Ils étaient à présent assis dans la chambre de l'abbé, devant un feu de menu bois qui ensoleillait la pièce. Ils ne se disaient rien.

L'abbé Dorigny cherchait un début qui lui permit de frapper fort à ce cœur fermé.

Pierre contemplait une chaise basse, une simple chaise de paille, qui avait sa place à l'autre coin de la cheminée. Ses yeux ne s'en détachaient point.

Cédant à la fin à l'irrésistible attraction qu'exerçait sur lui le souvenir évoqué par cette petite chaise de paille, un souvenir auquel le curé d'Etaules était mêlé, il dit, un peu penché vers celui-ci :

— Elle était assise là, vous le rappelez-vous, monsieur le curé, ce matin où nous avions été surpris par une averse. Des gouttelettes perlait à ses cheveux ; son petit corsage de linon était tout mouillé. Vous m'avez fait jeter un fagot entier dans l'atre. Quelle flambée !

La voix de Pierre redevenait chaude, caressante ; ses traits perdaient leur rigidité. Il poursuivit lentement, savourant l'exquise vision :

— Elle se mit à genoux devant le feu, et dénoua ses cheveux pour les sécher... Je la vois encore... si menue... si jolie!... Elle riait de notre aventure. Quoi qu'il lui advint, du reste, dès que nous étions ensemble, elle s'égayait vite. Moi aussi... laissa-t-il tomber d'une voix redevenue morne.

— Elle est au port. Les pauvres rares bonheurs de la terre qui lui ont échappé ne comptent plus à ses yeux. Elle a ton âme, elle le sait... elle t'attend...

Pierre interrompit l'abbé d'un geste violent et bref.

Et il articula, les dents serrées :

— Dieu devait la laisser vivre ! En me la retenant, après l'avoir ramenée vers moi, il s'est montré sévère jusqu'à la cruauté. Je ne peux pas me soumettre. Je ne lui parle plus... Je ne ressens plus sa présence... La nuit est en moi : c'est une situation affreuse.

L'abbé Dorigny respira. Enfin ! on allait pouvoir discuter.

Il repartit vivement :

— Rends à chacun ce qui lui revient, Pierre : ne calomnie pas Dieu. Ton malheur est l'œuvre des hommes ; non son œuvre. Qui donc a jeté Elia à travers le monde comme une épave ? Dieu ne lui avait-il pas donné un père et une mère ? S'ils étaient restés unis, Elia se serait élevée entre eux dans des conditions normales qui eussent favorisé le développement de sa structure délicate. Penses-tu que ce soit Dieu qui ait autorisé le divorce des

Parelli? Supposes-tu que Mme Parelli l'ait consulté au moment d'épouser ton père?

Elia a été l'une des victimes des mœurs actuelles. Elle en a souffert plus que d'autres, parce que sa nature aspirait à l'opposé du désarroi où les événements l'ont jetée. Elle a été imprudente, aussi, en ne luttant pas contre la fièvre dès le début. La conviction que la déchéance de son père mettrait obstacle à vos projets de réunion l'a, un moment, trop détachée de la vie. Elle a ici une part de responsabilité... oh! bien petite!... comparée au mal qui lui est venu des autres.

N'accuse que les hommes, mon enfant; ceux qui ont édicté une loi impie; ceux qui en ont usé: voilà les coupables!

Dieu! Sais-tu ce qu'a fait Dieu pour toi? Non, tu n'en sais rien... tes sentiments actuels me le prouvent... Ou plutôt tu l'as oublié.

Ce qu'il a fait, le voici:

Lorsqu'il t'a appelé, il savait quelles épreuves se préparaient pour toi. Lui, qui connaît l'avenir que nous nous forgeons de nos mains, avait lu avant toi dans ton cœur; mais il savait que, aussitôt le foyer de ses parents détruit, Elia serait en butte à l'indifférence des uns, à l'égoïsme, à l'ambition perverse des autres. Perverse, oui, insista l'abbé répondant au regard de Pierre; je suis forcé de le constater, la nouvelle baronne d'Aunis a joué un rôle néfaste dans votre avenir à tous.

— Vous dites vrai: c'est sous ce flot d'intrigues allant jusqu'à la chasser de la maison de mon père, que ma pauvre petite Elia a succombé!

— Ne hais pas! ne maudis personne! s'écria l'abbé effrayé du sursaut de colère qui venait de passer sur les traits du jeune homme. Laisse à Dieu le soin de punir... Dieu... revenons à tes rapports avec lui. Dès longtemps, il t'a préparé la consolation des jours que tu traverses, en t'offrant une tâche capable de tenter un cœur généreux comme le tien. Sans cet appel qu'il est toujours prêt à renouveler, tu n'aurais, à cette heure, ni voile, ni boussole; tu t'en irais à la dérive, tel que je te connais.

Sens-tu sa bonté? Comprends-tu sa prévoyance? As-tu le sentiment de son infinie mansuétude!...

Pierre s'était accoudé depuis un instant sur la table placée à sa droite. Le front dans ses mains,

isolé des impressions extérieures, il se sentait en contact plus intime avec les paroles de sagesse qui tombaient des lèvres du prêtre. Les ténèbres de son esprit se dissipaien à écouter celui-ci rétablir avec justice les responsabilités et définir l'intervention divine dans sa destinée. Il commençait de reconnaître son erreur... il avait conscience de son ingratitudo...

Son cœur troublé résistait encore, toutefois.

Il eut un soupir accablé.

Vivre... marcher parmi les hommes ; se mêler à eux de nouveau... porter partout sa peine sans la laisser soupçonner : le monde n'a que des railleries pour les coeurs fidèles à un seul amour...

Il avait relevé la tête et son regard où flottait l'anxiété, le doute, une peur de la vie, son regard interrogeait les témoins muets de cet entretien ; pauvres vieux meubles qui l'avaient vu, enfant, réciter ses leçons, et qui maintenant assistaient à sa douleur d'homme.

Un instant vint où ses yeux rencontrèrent le crucifix appendu au mur, au-dessus de l'austère prie-Dieu en bois sur lequel, jadis, devant un empotement trop vif ou une obstinée résistance, son professeur, en ses jours de grande sévérité, l'envoiait passer à genoux quelques minutes.

La tête inclinée de Jésus avait l'air de se pencher exprès pour dire à l'écolier des choses... le gronder un peu... mais surtout l'attendrir sur lui...

Ce fut cette impression de pitié pour la souffrance du Christ en croix, que Pierre, soudain, retrouva en son âme.

Craintif, repentant, humble, il entra en communication avec Dieu par cette pauvre image qui avait subitement reconquis l'ascendant d'autrefois.

Et les paroles de délivrance montèrent enfin de son cœur torturé.

— Vous m'aviez confié la mission de vous conduire l'âme qui m'est si chère... Je me suis laissé prendre à la douceur d'aimer... d'aimer pour moi plus que pour vous... Pardon... Je me soumets... Me revoici, ô mon Sauveur ! Je veux comme vous voulez... J'aurai peut-être encore des heures terribles, mais je vous promets de les passer à vos pieds...

L'abbé Dorigny avait suivi le regard du jeune homme ; il avait observé la lutte, deviné sur les

lèvres muettes les paroles montées du cœur. Il comprit que cette âme en révolte venait de se rejeter entre les bras de Dieu.

— Eh bien, mon enfant? demanda-t-il, appuyant sa main sur l'épaule de Pierre, afin de le forcer à se tourner vers lui.

Et lorsqu'il eut cédé à cette affectueuse pression, interrogeant ses yeux bleus apaisés, le prêtre répéta:

— Eh bien, Pierre?

— Je tâcherai d'être courageux. Vous m'avez reconforté... éclairé. Merci.

— A présent, je crois que tu peux entendre la fin du chapitre, prononça l'abbé d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

Allant chercher lui-même le livre du Père Gratry, il vint se rasseoir, l'ouvrit à la page marquée, et reprenant où il en était resté quelques mois auparavant, il lut :

« ... Mais si votre cœur est assez fort, il s'élance vers son Père au moment du divin appel, alors le Père vous donne comme une seconde naissance, et un nouveau caractère d'homme par un divin embrasement qui est la grâce de la céleste vocation. Puis il vous replace sur la terre, mais éveillé, debout, et l'œil ouvert.

« On voit alors le fond du monde, et non plus seulement sa surface. On voit que le monde est un champensemencé de germes endormis que le souffle de Dieu réveille peu à peu, et que les fils ainés déjà vivants peuvent éveiller aussi au nom du Père. A cette vue, pleins d'un immense amour pour nos frères qui dorment, nous, ouvriers, placés dans la moisson par le Père de famille, nous commençons le travail sacré de la culture du globe. »

L'abbé Dorigny ferma le livre et regarda son ancien élève.

Aux premiers mots, Pierre d'Aunis avait tressailli. Penché en avant, les yeux rivés aux lèvres du lecteur, il avait écouté haletant l'ardente définition de l'Oratorien.

Il était debout, maintenant... Son regard où passait une flamme, semblait répondre au mystérieux et doux appel du Maître; son cœur était dompté, sa volonté soumise : la moisson du Père de famille comptait un ouvrier de plus.

